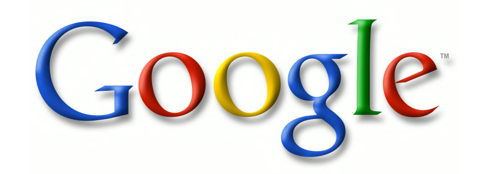
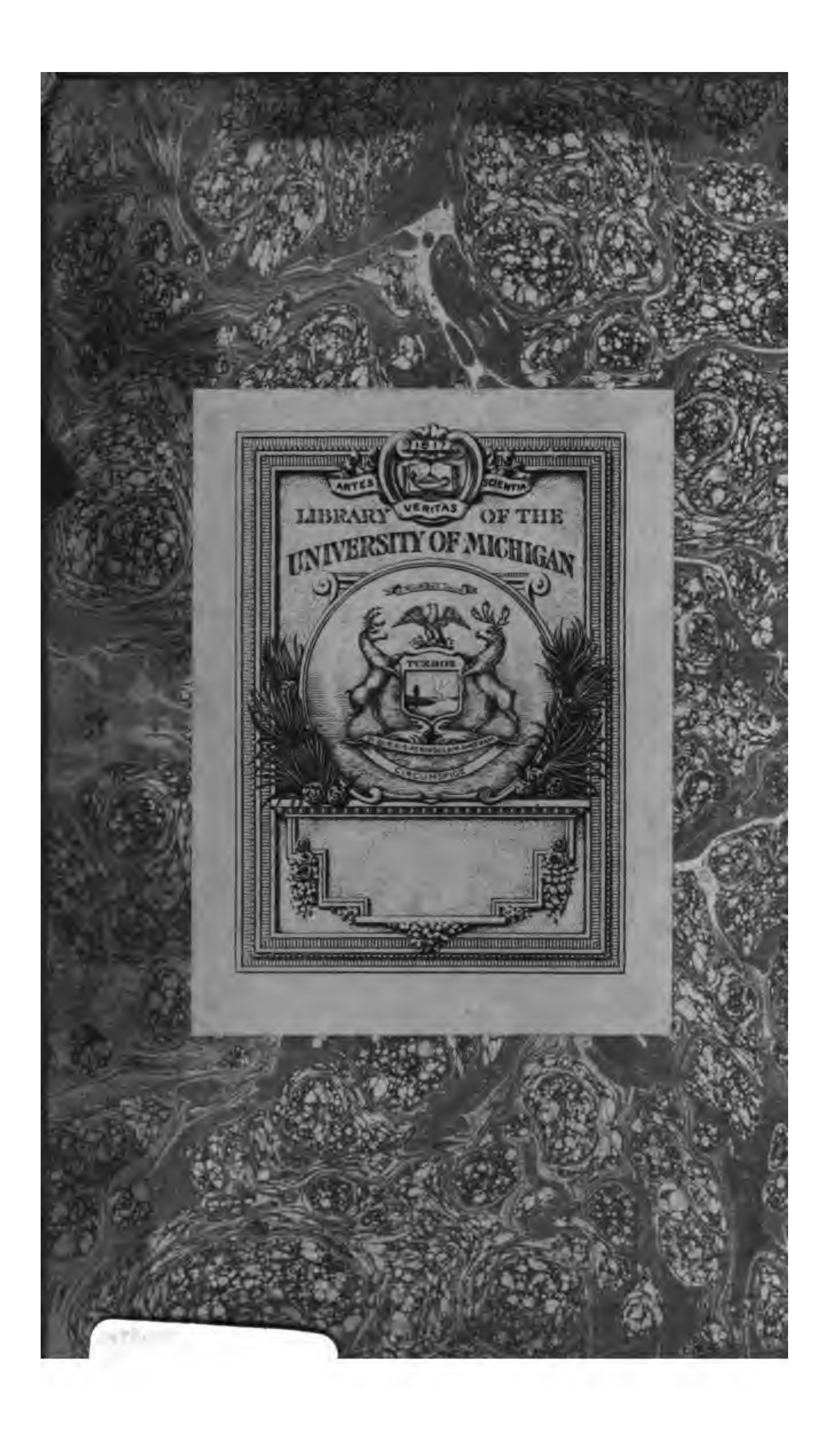
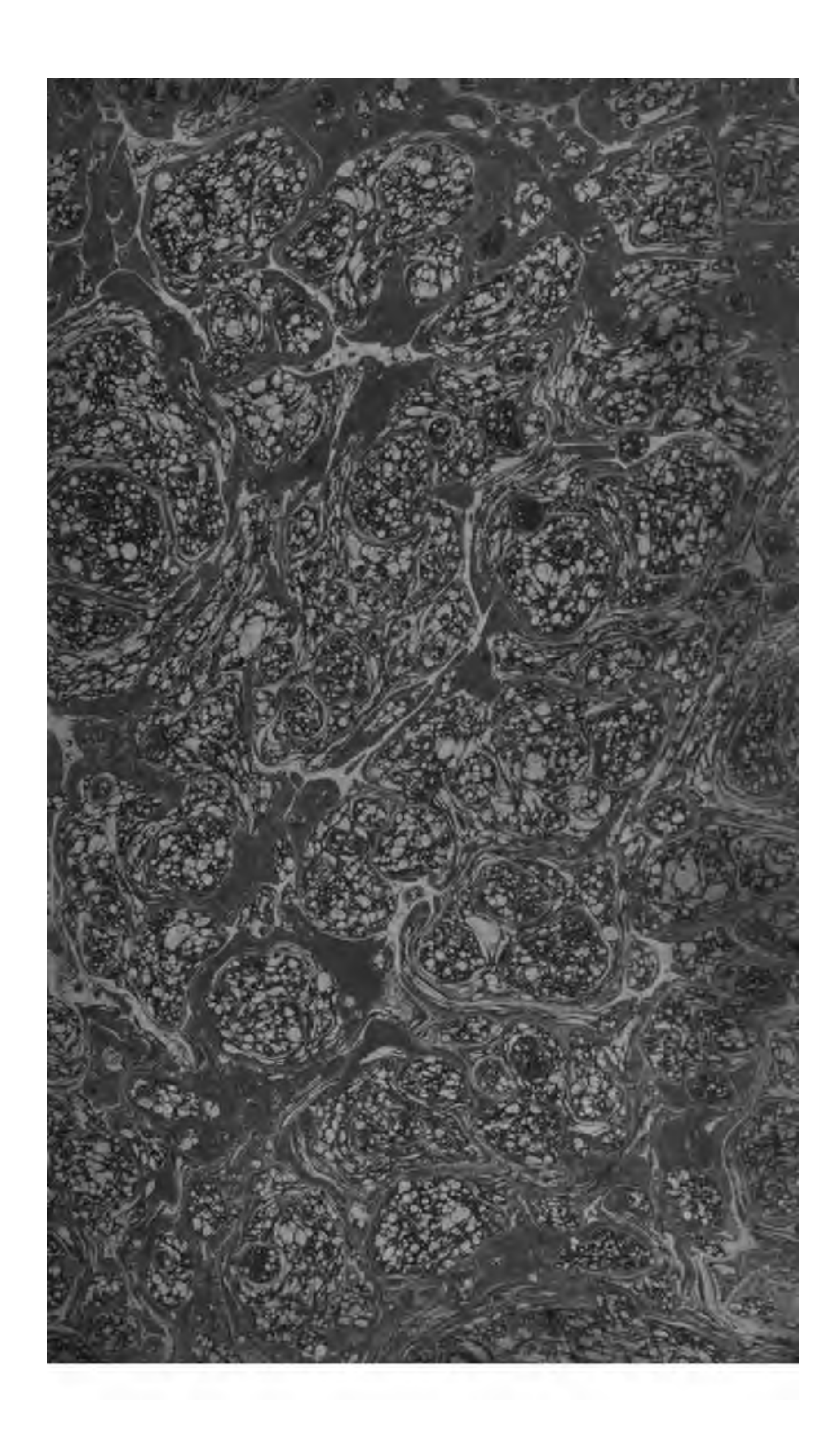
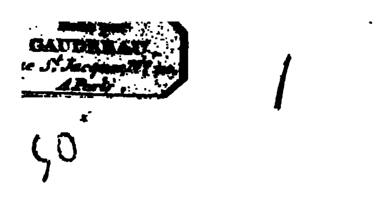






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





ŒUVRES

DU MARQUIS

DE VILLETTE.

ŒUVRES

DU MARQUIS

Charles-Michel, marquis

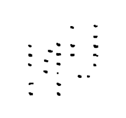
DE VILLETTE.

À ÉDIMBOURG;

Et se trouve à PARIS,

Chez
CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne.
PICHARD, Libraire, Quai & près des Théatins.
BAILLY, Libraire, Barrière des Sergents.
DESENNE, Libraire, N°. 1 & 2, au Palais-Royal.

1788.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

NOUS avons penſé que la Réimpreſſion de ce Recueil ne pouvait manquer d'être bien reçue. On ne trouvait plus dès long-tems la première Edition, dont on n'avait tiré qu'un petit nombre d'Exemplaires. Il eſt aiſé de voir quel ſoin l'on s'eſt donné pour rendre celle-ci plus digne du Public. Les petits-Formats qui ont paru, n'avaient fait que multiplier les fautes & les incorrections dont l'Auteur avait déja à ſe plaindre. Preſque toutes ſes productions, altérées, tronquées, dénaturées, n'étaient publiées que d'après des Copies inexactes; & ſur le déſaveu deſquelles il a peut-être montré lui-même trop d'inſouciance.

C'EST ainſi qu'on avait d'abord accollé ſes Œuvres à celles de M. le Chevalier

de Bouflers qui, par le caractère original de ſes Contes ſi piquans, & les graces de ſon eſprit, n'a pas beſoin de ſupplément; comme l'Auteur de ce Recueil prouve ſi bien que lui-même peut s'en paſſer.

MAIS quoique cette nouvelle Edition ſoit revue, corrigée & conſidérablement augmentée, on s'appercevra facilement qu'il ne nous a pas laiſſé publier tout ce que l'on connaît de lui. Ses Lettres contiennent nombre d'Anecdotes que l'on chercherait vainement ailleurs. Quelques-unes, en Vers & en Proſe, nous rappellent un Genre que nos meilleurs Poètes ont ſi bien cultivé, & que l'on a trop abandonné : d'autres ſont dictées par la circonſtance : d'autres ſont des diſſertations familières ſur des ſujets ſérieux. La moitié du Volume n'eſt, en quelque ſorte, qu'une Hymne à Voltaire : on peut dire que, de tous

ceux qui lui doivent leur talent, personne n'a mieux payé sa reconnaissance. Mais on regrettera toujours que celui qui paraît si souvent tourmenté du besoin de répandre son ame, soit en même-tems si ennemi de la peine; & n'ait pas eu le courage de choisir un Genre particulier, & d'en suivre la carrière.

On pourrait peut-être desirer, dans sa manière d'écrire, plus d'unité, plus de liaison, plus de cet ensemble qui forme un but moral. On y trouve plutôt le goût que le talent, la saillie que la méditation, la fantaisie que le travail : par-tout l'élan d'une imagination plus mobile qu'ardente; & la sensibilité d'un Mondain qui s'affecte de tout, & jamais profondément.

Mais on ne peut s'empêcher de convenir que ce qui le caractérise, c'est

une politeſſe de ſtyle, un ton d'urbanité que n'a jamais l'Ecrivain de métier; c'eſt le ſoin extrême d'éviter la répétition d'un même terme, non-ſeulement dans la même Phraſe, mais dans la même Pièce, ce qui marque l'abondance, & fait la richeſſe de la Diction; c'eſt le ſoin de bannir, preſqu'auſſi rigoureuſement en proſe, que l'on fait en vers, les Hiatus, les finales d'une même terminaiſon, les Conſonnances qui ſe heurtent durement; le ſoin d'employer toujours le mot propre qui eſt le mot d'uſage, au lieu d'un mot recherché qui aurait de l'éclat; celui de donner à la Période la juſte meſure de la penſée : la penſée écrite eſt dans un Livre, comme une fleur dans un Bouquet; ſi elle eſt heurtée, entaſſée, elle perd ſa grace & la nuance de ſes couleurs. Voilà ce qui lui donne une Phyſionomie à laquelle on le reconnaît ſans peine, & qui

n'échappe guères au Lecteur d'un tact fin & exercé.

Si toutefois c'est ici le secret de l'Auteur que nous dévoilons ; il faut avouer qu'il est caché dans ses Ouvrages avec tant d'art, que l'on serait tenté de croire qu'à l'exemple de Chaulieu, sa facilité seule a favorisé sa paresse. L'air négligé, répandu d'un bout à l'autre sur ses Ecrits, semblerait prouver qu'il a laissé aller ses idées d'elles-mêmes, comme elles se sont présentées, sans prétention & sans apprêt.

Nous avons rendu compte de l'exactitude & de la pureté du Texte imprimé ; qu'il nous soit permis de dire un mot de l'exécution & de la manière dont on l'a soignée. Jamais la Typographie n'a fait tant de progrès que de nos jours : mais ce n'est pas seulement à l'invention du Papier-vélin, à la

beauté des Caractères, qu'elle doit sa supériorité; il fallait que les Imprimeurs, outre la connaissance & l'amour de leur état, eussent encore quelque chose de l'Homme de Lettres.

Les *Elzévirs* ont joui d'une grande réputation; mais ils n'ont point connu l'art des Alinéas, qui note le sens, & donne du repos à l'esprit. Ils ont adopté un Format épais & carré, qui n'est ni agréable, ni commode : leurs plus belles Editions ont si peu de place, qu'on ne peut tenir le Livre, sans couvrir le texte.

On sait que, chez les *Estienne*, Protes, Compositeurs, Imprimeurs, jusqu'à la Servante, tout parlait Latin, depuis le grenier jusqu'à la cave. Ils étaient si jaloux des Ouvrages qui sortaient de leurs Presses, qu'après avoir vu & revu chaque Epreuve avant le

tirage, ils affichaient la *Tierce* devant leur porte, & promettaient un Louis à qui trouverait une faute.

Je ne parlerai point des *Couſtelier*, des *David;* ils ont été bien ſurpaſſés de nos jours, par leurs Succeſſeurs. Nous regrettons ſeulement que, dans leurs Chef-d'œuvres Typographiques, ils aient adopté, au lieu des ſſ alongées, les ss minuſcules qui reſſemblent preſque à des 88, rendent les lignes tondues, font bluetter les yeux, & fatiguent l'attention. Nous devons tout à notre Imprimeur, pour les ſoins extrêmes, une facilité, une prévenance que l'on ne trouve pas toujours chez ſes Confrères.

On a eu long-tems la manie des Eſtampes : il a ſuffi de quelques Epigrammes pour en dégoûter. On avait auſſi la fureur des grandes Marges : le Libraire ne vendait quelquefois en bro-

chure que de très-beau papier blanc. Nous avons préféré pour ce Recueil le luxe modeſte & poli du Satinage, de cette jolie invention qui préſente aux yeux les penſées de l'Eſprit ſur des Feuillets de ſoie. Nous avons donc banni ces Fleurons, ces Vignettes, ces Images qui accompagnent ſi ſouvent les moindres Productions, Tel ſe fait imprimer pour la première fois qui, à la première page de ſon Livre, ne manque point de faire graver, en face de ſon nom, les neuf Muſes qui l'attendent au Temple de mémoire. Un Périſtile faſtueux conviendrait-il à une maiſon des champs, à un ſimple Belvédère, dont l'aſpect varié conſole de ne pas voir les grands effets de la Nature, en offrant aux regards mille objets qui ſe deſſinent dans les plus agréables détails, & forment de charmantes miniatures?

DISCOURS

DISCOURS HISTORIQUE

SUR LE RÈGNE

DE CHARLES V,

ROI DE FRANCE.

On peut être Héros ſans ravager la Terre.

BOILEAU.

L'HISTOIRE du Genre-humain ne reſſemble que trop à la marche de la Nature. Dans la révolution des jours qui compoſent les ans, qu'il en eſt peu de paiſibles & de ſereins ! & dans cette foule de Nations qui couvrent la face du Globe, où ſont les Sujets heureux ? où ſont les Sages qui les gouvernent ? Le récit des grands évènemens eſt preſque toujours le tableau des grands malheurs. Les Epoques de la félicité publique, ces Règnes chéris où les hommes ſont moins ſoumis à l'autorité d'un Maître, qu'à l'empire des Mœurs, échappent en quelque ſorte au ſouvenir de la Poſtérité. Le Peuple avide du

merveilleux, n'eſt frappé que de ces révolutions terribles qui changent la figure du Monde. La majeſté tranquille des mers eſt-elle donc moins digne de notre admiration, que l'horrible ſifflement des Tempêtes ? & ce Diſque immenſe de lumière dont les retours périodiques raniment & conſolent la Terre, n'eſt-il pas un ſpectacle plus raviſſant que ces météores enflammés, qui ne s'élèvent ſur l'Horizon, que pour répandre le ravage & l'effroi ?

DÉTOURNONS nos regards de ces Vainqueurs ſanguinaires qui ont dégradé l'Humanité; pour contempler ces Héros bienfaiſans qui, par leurs talens & leur ſageſſe, ont éclairé ou ſervi la Patrie. Au milieu d'eux, je vois s'élever CHARLES V, à qui la France vient rendre hommage dans le ſanctuaire des Lettres & de la Philoſophie.

ATHÈNES & Rome lui euſſent élevé des ſtatues. Ne regrettons point ces monumens de l'admiration & de la reconnoiſſance : des hommes choiſis, juges non moins délicats que les Grecs & les Romains ſur le prix de la Gloire, ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux ; ils ont perfectionné l'art d'immortaliſer, en ſubſtituant les dons du Génie au marbre & à l'airain.

PREMIÈRE PARTIE.

LE Prince, que les droits de sa naissance élèvent sur un trône paisible, peut aisément devenir un grand homme : les circonstances ont déjà fait la moitié de sa gloire. Que les premières destinées de CHARLES sont différentes ! De la vie privée de Dauphin, il passe à travers des écueils sans nombre, pour arriver à l'Empire ; & les premiers regards qu'il porte vers son héritage, ne lui découvrent par-tout que des malheurs.

UNE Administration faible avait avili l'Autorité suprême : les guerres étrangères, les discordes civiles désolaient le Royaume. Des précipices étaient creusés de toutes parts : il fallait y tomber, ou les combler.

UN jeune Prince, emporté par un élan de valeur inconsidérée, en voulant braver les périls, pouvait entraîner sa chûte. CHARLES n'essaya pas d'arracher à la fortune des succès qui devaient être le fruit du tems. Il sentit que l'Etat affaibli demandait à être réparé par degrés ; & qu'il lui fallait des secours, dont la lenteur assurât le pouvoir.

Ce peuple fier, nourri dans les factions l'Anglais était venu porter ses armes dans cett contrée de la France, d'où sortirent ses dernier Conquérans. Notre faiblesse & nos pertes en flaient l'orgueil d'Edouard. Plusieurs de no villes maritimes avaient reconnu ses Loix. L plupart de ces belles Provinces, maintenan réunies sous un Chef, étaient soumises alors : des Maîtres particuliers, toujours prêts à fair alliance avec les ennemis du Monarque, don ils étaient les feudataires. Edouard achetai leurs secours ; le Duc de Bretagne le recevai dans ses ports ; & le Roi de Navarre lui ouvrai de son côté de nouvelles barrières, pour entrer dans le cœur du Royaume.

PHILIPPE de Valois avait employé la politique & la force pour prévenir ces malheurs. Jean II résistait encore; mais son imprudence le perdit. Battu à Poitiers, forcé de rendre ses armes, il donne au peuple Anglais le spectacle d'un Roi de France prisonnier dans Londres. L'amour de la Liberté, ce sentiment si naturel à l'homme, & qui doit être plus vif encore dans un Souverain, le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

CHARLES, dans cet âge où le Héros s'apperçoit, mais ne se montre pas; CHARLES, alors

Dauphin, prit les rênes du Gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un Prince d'une complexion faible, & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépourvu des forces nécessaires pour se faire respecter, contredit à chaque instant, forcé de garder auprès de lui des hommes ambitieux qui, sous le prétexte de lui servir de conseils, ne prenaient son aveu que pour la forme, & souvent le contraignaient à le donner, il fut réduit à la malheureuse nécessité de voir ruiner le Royaume par des Grands qui dominaient au milieu de l'anarchie, & travaillaient sourdement à établir leur fortune sur les débris de l'Empire.

C'EST dans ces jours de bouleversement & de crise que le germe du grand Roi se développait dans CHARLES. Il étudiait en silence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire, lui servirent de leçons : obligé de céder aux circonstances, dépouillé des droits de la Royauté, descendu presque à une condition privée, il se trouva plus près des hommes qu'il apprit à mieux connaître.

LE Roi de Navarre, connu par le titre affreux dont l'Histoire l'a flétri, Charles-le-Mauvais vint fomenter les divisions & déployer l'étendard de la Révolte. Sous des dehors imposans,

il cachait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire, il était naturellement fier, libéral, éloquent ; il possédait toutes les qualités brillantes qui sont des vertus dans un Héros ; mais il les faisait servir à ses crimes. Epoux de la fille du Roi, il tenta de saisir la Lieutenance du Royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au Dauphin. Il trouva facilement dans la Capitale, de ces esprits inquiets à qui pèse le repos, & qui semblent n'avoir d'existence que dans les troubles.

UN homme que ses attentats ont rendu fameux, & dont l'Histoire rappelle sans cesse le nom à côté de celui de CHARLES, comme la Nature présente l'or à côté de ses plus viles productions, Marcel, Prévôt des Marchands, s'était déclaré Chef des Rebelles. Son adresse lui avait gagné les suffrages de la multitude, toujours prête à baiser la main qui l'écrase, lorsqu'on sait lui persuader que c'est pour la défendre.

MARCEL, croyant que l'impunité réside dans le pouvoir, se ligue avec le Roi de Navarre ; il voyait en lui un protecteur d'autant plus sûr, que ce Prince était lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais, audacieux dans le crime, dévoré d'ambition, se

faiſait déjà roi de France au fond du cœur. La vie du Monarque, celle de ſon Fils, devaient pour jamais anéantir ſes eſpérances criminelles; mais il crut aiſément que le Sceptre ne pouvait échapper à ſes mains accoutumées à manier le fer, & à préparer les poiſons.

PLEIN de ces horribles projets, il ſe rend à Paris, & ſignale ſon arrivée par un trait qui peint ſon caractère. Les priſons ſont ouvertes; & la liberté rendue à une foule de ſcélérats, en fait autant d'exécuteurs de ſes volontés barbares. Le parti de Marcel le reconnaît pour ſon appui. A l'inſtant la puiſſance du Dauphin eſt anéantie; ſes jours mêmes ſont menacés. On accuſe Charles-le-Mauvais de l'avoir empoiſonné; le cri public s'élève contre lui: vainement chercha-t-il à ſe juſtifier, la Poſtérité ne l'a point abſous. La promptitude avec laquelle le Dauphin fut ſecouru, arrêta l'effet du breuvage; mais les ſources de la vie en furent altérées; il garda une langueur qui attriſta le reſte de ſes jours, & en accéléra la fin.

CEPENDANT la Tyrannie victorieuſe élevait ſa tête ſuperbe. Chaque inſtant appeſantiſſait ſur le Dauphin le joug de la ſervitude. Envain travaillait-il à ſortir de l'état d'aviliſſement où le tenaient ſes ennemis. On le vit un jour ſe

rendre aux Halles où le Peuple était assemblé, le haranguer & l'instruire de ses intentions. Triste & sublime spectacle ! l'Héritier du Trône est réduit à demander au Peuple la liberté de le rendre heureux.

La multitude voulait favoriser le Dauphin : il crut d'abord que le calme allait succéder aux troubles. Mais, comme ces vents séditieux qui, sur la fin d'un orage, ont moins de peine à soulever les flots encore émus par la tempête, Marcel & ses émissaires ne tardèrent pas à rendre au Peuple ses premières fureurs.

L'audace des Rebelles augmente ; l'exécrable Prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du Dauphin, ne le jugeant pas capable d'avoir pris seul ce parti, il crut qu'il avait été conseillé. Ses soupçons s'arrêtent sur le Seigneur de Conflans, Maréchal de Champagne, & sur celui de Normandie, Robert de Clermont, les seuls qui osassent marquer de l'attachement pour leur Maître. Ils gémissaient avec lui des maux de l'Etat, & ne se bornaient pas toujours à des vœux stériles. Marcel n'hésite point à se défaire de ces généreux défenseurs. Sa farouche insolence va jusqu'à les attaquer auprès du Dauphin. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le Prince, à

qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de ſcélérats : le Maréchal de Champagne eſt percé de coups ; Robert de Clermont ſe réfugie dans un cabinet, on l'arrache de cet aſyle ; il vient tomber aux pieds du Dauphin qui ſe trouve couvert de ſon ſang. Il reſtait encore une victime à la fureur de Marcel ; & quelle victime ! Arbitre ſuprême de la vie des Rois, grand Dieu ! ſouffriras-tu qu'un fer aſſaſſin tranche des jours ſi précieux ! Anges tutélaires de la France, veillez ſur elle ! veillez ſur un jeune Prince qui doit faire le bonheur d'un peuple ingrat ! CHARLES, à la merci des bourreaux, attend à chaque inſtant qu'ils portent ſur lui des mains parricides : mais la barbarie cède à la majeſté du Trône.

CHARLES ſe vit obligé d'approuver en apparence la conduite du Prévôt, & de pleurer en ſecret la perte de deux ſerviteurs fidèles ; contrainte auſſi cruelle peut-être, que la mort même, & la plus déplorable pour un Prince ſenſible !

LE ſéjour du Dauphin à Paris, pouvait lui devenir funeſte. Il crut devoir quitter une ville, où triomphaient ſes ennemis ; où ſes amis, s'il en avait encore, n'oſaient ſe montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les

Provinces des ſecours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel eſt étonné de ſa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des ſupplices dont ſes remords lui préſentaient déjà l'image effrayante : mais bientôt ſa fureur l'aveugle ; il croit détourner la foudre en travaillant à la groſſir.

CHARLES parcourt la France, il ſe fait connaître aux peuples. L'intérêt qu'inſpirent ſes malheurs, plus que l'éclat du Rang ſuprême, lui gagne tous les cœurs. La tendreſſe naturelle de la Nation pour ſon Prince ſe réveille. Tous offrent leurs ſervices à celui qui vient eſſuyer leurs larmes.

LES Anglais, du ſein des villes qui leur étaient ſoumiſes, ſe répandaient dans les campagnes. Les Troupes étrangères, appellées pour ſervir l'Etat, ne recevant point de paye, ſe livraient au plus affreux brigandage. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incurſions. La plupart des villages, détruits ou déſerts, offraient une retraite encore moins ſûre à leurs malheureux Habitans. Ces infortunés s'étaient fait une eſpèce d'art de la Guerre ; art informe qui conſiſtait principalement à creuſer des foſſés profonds autour de leurs demeures. Ils étaient ſans ceſſe ſur leurs gardes. L'un d'eux, en

ſentinelle au haut d'un clocher, ſonnait l'alarme à l'approche de l'Ennemi ; chacun courait s'armer ; l'époux quittait ſon épouſe ; le fils s'arrachait du ſein de ſa famille pour aller combattre. Ils ſoutenaient l'attaque ; tâchaient de repouſſer la force, ſatisfaits également de vaincre, ou de mourir ſur des brèches qu'ils n'auraient pu défendre.

La France envahie juſqu'au cœur du Royaume, démembrée de toutes parts, était à la merci d'un vainqueur pour lequel la foi des Traités n'avait rien de ſacré. Les Villes étaient ſans police, ſans arts, ſans commerce ; les Peuples ſans mœurs ; les Grands abrutis par la Guerre & l'ignorance. Point de liens pour la Société, ni de frein pour les méchans. Les Loix créées par le beſoin, étaient bientôt méconnues par l'intérêt. La Nation, ſans finances, ſans crédit, ſans reſſort politique, & preſque ſans armées, voyait encore ſon Roi détenu dans les fers.

Aux fureurs des hommes, s'étaient joints deux fléaux du Ciel, la famine & la mortalité. Les Campagnes, autrefois fertiles & riantes, n'étaient plus que de vaſtes ſolitudes couvertes de ronces : la terre demandait envain des ſemences ; le Laboureur, dans une inaction douloureuſe, pleure ſur ſa charrue briſée.

Quel tableau ! quel ſpectacle pour un Prince tel que Charles ! malheureux lui-même, il eſt encore plus touché de la misère de ſon Peuple : il oppoſe, à tant de déſaſtres, la fermeté de ſon courage, & l'élévation de ſon ame. Non, ce n'eſt pas au ſein du faſte & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir. La cabane du Pauvre eſt loin de la majeſté des Cours ; le cri de l'indigence ſe diſſipe dans les airs, & ne parvient point à l'oreille des Rois.

Il n'eſt point effrayé à l'aſpect de tant de revers, il aſſemble les Etats des différentes Provinces ; il ramaſſe des ſecours d'hommes & d'argent, & revient à Paris aſſez fort pour balancer le pouvoir des Rebelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le Dauphin eſt obligé de combattre : mais comme la vague indocile qui lutte ſans ſuccès contre ſes bords, la fureur des Séditieux ſe briſe contre la puiſſance de Charles.

Le Prévôt déſeſpéré, cherche à mettre le comble à ſa perfidie. Il allait livrer la Capitale au Roi de Navarre, quand le Ciel, las de tant de trahiſons, ſuſcita contre lui un Citoyen dont le nom mérite d'être conſervé dans l'Hiſtoire. Jean Maillard découvre ſon horrible projet, & lui arrache la vie.

ÉLOIGNONS de la penſée ces tems à jamais funeſtes, où le plus ſage des Princes n'ayant de paſſions que celle de la paix, du bonheur des peuples, avait à combattre, non-ſeulement les grands Vaſſaux de ſa Couronne, ennemis-nés de ſon Empire, mais encore ceux-là mêmes de ſes propres Sujets qui, enrichis de ſes dons, revêtus de Dignités, tournaient contre lui le pouvoir qu'ils en avaient reçu. Eloignons de la penſée ces jours de crimes & d'aſſaſſinats publics qu'on eſt, en quelque ſorte, forcé de juſtifier: il ſemble que la ſûreté du Souverain ne repoſait que ſur des meurtres.

LA mort d'un aſſaſſin auſſi vil que dangereux aſſure la fortune de CHARLES. Il entre dans Paris avec la ſécurité du héros. On voyait encore, dans les yeux de la multitude, quelques étincelles du feu de la Rebellion; le trouble de l'ame ſe peint ſur tous les viſages. Le Dauphin cherche à calmer les eſprits. Un ſujet téméraire l'approche, & dit à haute voix: *Si j'en avois été cru, jamais il ne ſeroit entré; j'empêcherois bien qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de ſédition devait coûter la vie au coupable; CHARLES lui répond froidement: *On ne vous en croira pas, beau ſire!*

QUELLE ame eſt aſſez grande pour oublier

ainſi qu'on l'offenſe ? Où eſt l'homme, où eſt le Prince qui commande à ſon reſſentiment ? La vengeance paraît ſi douce, quand elle eſt armée de tout l'appareil de la Puiſſance ; & la foudre échappe ſi aiſément à la main qui peut la lancer !

APRÈS ces premiers traits de clémence, & de cette ſageſſe qui fit ſon caractère, le Dauphin, malgré les langueurs d'une ſouffrance continue, ſe livre aux détails du Gouvernement. Il fallait prendre pour le bien public des moyens extrêmes : mais tout lui manque ; ſa puiſſance n'eſt que momentanée ; la Loi y met des bornes qu'il reſpecte. Il eſt héritier de la Couronne ; mais il ne la porte pas encore ; & la France vit alors, pour la première fois, un miniſtre, fils du Monarque, apprendre à régner. Jean II meurt à Londres, & l'on ſacre à Rheims celui qui ſe montrait ſi digne de commander aux hommes.

NOUS touchons aux beaux momens de la vie de CHARLES. L'autorité dont il va jouir, n'eſt plus un dépôt dont il doive rendre compte. Son cœur & le Ciel ſeront déſormais ſes ſeuls Juges. Il pourra ſe livrer à ſon génie, & employer la prudence, qui fut en lui le premier don de la Nature.

SECONDE PARTIE.

LE Dauphin, parcourant la France, n'avait vu que des orages : mais les cœurs s'ouvraient à l'eſpérance; comme, ſur la fin d'un triſte & long hiver, la terre ouvre ſon ſein aux rayons d'un beau jour. Maître du Royaume, CHARLES va s'occuper du bonheur public, effacer la honte & réparer les diſgraces d'un père faible & malheureux.

LES Milices Françaiſes, malgré cette ardeur martiale qui fit, dans tous les tems, le caractère de la Nation, n'avaient pu tenir contre les efforts triomphans d'Edouard ; parce que la valeur toute ſeule ne fait pas les ſuccès. Soldat, chef, politique habile, ce Prince, des mêmes fers, pour ainſi dire, qu'il avait donnés au Roi Jean, avait enchaîné la Victoire : pluſieurs provinces conquiſes par ſes armes, ou cédées par le traité de Bretigny, ſemblaient devoir être à jamais le prix de ſes heureux exploits.

CHARLES ſonge d'abord à réunir à ſon Domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. A peine a-t-il régné un an, que deux Traités le mettent à l'abri des

hostilités étrangères. La trève avec l'Angleterre est prolongée ; c'était donner des entraves au Roi de Navarre, qui n'osait agir qu'à la faveur des troubles. Il le force à lui demander la paix.

L'INTÉRIEUR de la France ne fixe pas moins la vigilance du Monarque. Les Troupes auxiliaires, devenues inutiles, venaient d'être licenciées. Ces compagnies, n'ayant plus à servir des intérêts divers, s'étaient réunies sous un même drapeau. Accoutumées au pillage, elles signalaient leurs fureurs dans le Royaume. CHARLES s'exposera-t-il au hazard dangereux de les combattre ? Mais les troupes qu'il pouvait leur opposer eussent été de nouvelles levées, toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laissera-t-il au tems & aux maladies le soin de leur destruction ? Mais, comme une hydre renaissante, ce monstre composé de tant de corps peut se survivre sans cesse ; ses forces s'accroîtraient de ses pertes ; sa chûte même écraserait la France. Payera-t-il leur valeur oisive en les retenant à sa solde ? mais les impôts qu'il faudroit continuer ou créer pour les entretenir, accableraient le Peuple d'un surcroît de misère ; la paix cesserait d'être utile ; ou plutôt la guerre serait moins funeste. Le Monarque va les occuper hors de ses Etats.

L'ESPAGNE

L'ESPAGNE gémissait sous la tyrannie de Dom Pèdre. Henri de Transtamare, cher à sa nation, avait un parti puissant; mais il fallait à ce Prince, des troupes & un Général. CHARLES qui venait de traiter avec lui, entreprend de le placer sur le Trône par les mains qui dévastaient la France. Il lui destine les Compagnies, & Du Guesclin qui vaut une armée. Cet illustre Breton est chargé de les déterminer à passer en Espagne: une somme que CHARLES leur distribue, seconde l'éloquence militaire du Héros: elles sortent du Royaume. C'est à l'Historien à suivre la chaîne des évènemens; disons seulement que Du Guesclin donna une couronne à Henri, & qu'il affermit celle de son Roi.

COMME un champ dégagé du limon des eaux passagères, offre bientôt aux yeux surpris des fleurs & des moissons; la France délivrée des Compagnies, reprit son ancien lustre. Le Laboureur tranquille, & sûr de sa récolte, ne craignit plus de confier des semences à la terre. Peu d'années suffirent pour réparer l'Etat; & le Français oublia ses malheurs.

LES Subsides continuèrent; mais leur perception réglée, en sauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la sagesse du Roi; ses vues se portent sur le Commerce;

quelque faible qu'il fût alors, il remarque son heureuse influence. Il fallait des siècles pour amener les nobles entreprises de ces voyageurs marchands qui ont agrandi le monde sous leurs pas. CHARLES s'occupe à faire valoir les productions, les richesses du sol. Il encourage ces hommes trop méconnus, dont les sueurs fertilisent la terre; il donne des privilèges aux Négocians, réveille l'industrie Nationale, étend ses bienfaits sur toutes les classes d'Artisans; & les anime à perfectionner leurs professions.

C'EST par ces détails, qu'un grand Roi prépare la splendeut de l'Etat, qu'il attire l'or des Nations en ouvrant les canaux du Luxe, ce créateur des Arts & des Talens, cette ame d'un grand Empire. Le Luxe est chez un peuple puissant & riche, ce qu'est le feu élémentaire dans toute la Nature; il y porte la vie & l'action. Il répare plus sûrement nos pertes que la plus sage économie. Lui seul a poli la rudesse gothique de nos mœurs, & nous a pliés à cette obéissance si nécessaire à l'ordre général, par conséquent à notre bonheur. Peut-être même est-ce au Luxe que nous devons en partie la destruction de ces maladies horribles trop connues dans nos Annales? En refluant des Capitales vers les campagnes, il y arrive avec cette juste modification qui, sans énerver le

corps, lui procure la ſanté. Qu'on ne diſe pas qu'il amollit la nobleſſe Françaiſe : nos dernières guerres prouvent qu'elle ne craint, ni la fatigue, ni les dangers. Que peut en effet le Luxe contre cette force morale, cet enthouſiaſme de l'Honneur qui eſt l'ame de la Nation ?

CHARLES qui voyait une rupture inévitable avec Edouard, amaſſait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achète les ſuccès; ſes yeux ouverts ſur l'Angleterre, épiaient tous les mouvemens de ſon ennemi ; ſon ame généreuſe s'échauffe de la noble ambition de relever l'éclat de ſa Couronne. Les Provinces de la domination Anglaiſe murmuraient contre leur maître ; celles qui avaient été cédées par le traité de Bretigny, gémiſſaient ſous un joug étranger : tous les vœux demandaient une révolution. Edouard, dans un calme trompeur, ne vit point la foudre qui ſe formait lentement ſur ſa tête.

LA Guyenne oſa la première faire entendre ſa voix. Les Barons de cette province arrivent à Paris : c'était pour CHARLES un moment heureux, que celui où ils imploraient ſon ſecours.

TOUT annonçait la guerre. Les conjonctures, les démarches du ſage Monarque ne promettaient que des ſuccès. Henri de Caſtille, ceint du Bandeau des Rois, reconnaiſſait, par un

nouveau traité, qu'il le devait à la main de CHARLES, & s'engageait à le ſeconder avec une flotte conſidérable. Le Prince de Galles était dans un état de langueur qui lui faiſait perdre ſon activité. Cependant c'était le bras le plus puiſſant qu'Edouard pût armer pour ſa querelle.

L'ÉLOGE des Souverains eſt preſque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entrepriſes ; car la Politique qui travaille à affermir les Trônes, ne conſerve ce malheureux équilibre de puiſſance, que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à juſtifier CHARLES de ſes conquêtes : ſon ambition fut juſte. Je n'aurai point à le montrer à la tête de ſes troupes : aſſez de Héros ont trempé leurs mains dans le ſang, & repoſé ſur des champs de carnage & de morts. La gloire de CHARLES eſt de triompher ſans combattre. C'eſt de ſon palais, c'eſt du milieu de ſa cour, qu'il trace le vol de la Victoire. Il ne commande pas lui-même ; mais il ſait choiſir ſes Généraux. Il dirige les mouvemens de ſes armées, & veille en même-tems ſur ſes peuples. Il arrête les brigandages ; il réprime le déſordre tumultueux des marches, toujours deſtructif pour les villes & les campagnes ; il n'expoſe pas le ſoldat qui défend la Patrie, à ces actions déciſives, ſi funeſtes dans les revers : ſon cœur paternel dicte

un Code de discipline militaire, pour assurer au Citoyen paisible, un pain qu'il trempe encore de ses larmes. Il regarde la Guerre comme un gouffre immense, où vont se perdre sans retour le sang & la richesse de la Nation ; comme un monstre dévorant, à qui il faut soustraire ses malheureuses victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles ; mais de fatiguer l'ennemi, de le suivre, de le détruire par degré : il montre ainsi à la Terre, que la sagesse qui commande, est au-dessus de la valeur qui exécute.

ÉDOUARD prépare une armée dans Londres, & déjà nos troupes sont dans Abbeville. Le Ponthieu leur est ouvert. Chaque rencontre est un combat; chaque combat, une victoire. Dans le Languedoc, le Duc d'Anjou a les mêmes ennemis, & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci revient à la France.

MAIS quel est ce Héros qui va chercher l'Anglais dans le Maine & l'Anjou ? O ma patrie ! C'est Du Guesclin ; c'est ton vengeur. Je le reconnais au feu de ses regards, à la force de son bras. Avec quelle ardeur il se précipite sur les ennemis ! Comme il les suit par-tout ! Il se multiplie, pour ainsi dire, sur leurs pas. Soldat & capitaine, il déploie tour-à-tour ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les surprendre ;

tantôt il les attaque à force ouverte : qu'il occupent des postes avantageux ; qu'ils soient resserrés dans leur camp ; il les joint, les combat, & va asseoir ses trophées sur les murs de leurs villes & de leurs forteresses. Grand Homme, digne à jamais de l'admiration de ton pays & de l'enthousiasme des Historiens ! Cette Campagne ne peut être comparée qu'à celle qui, trois siècles après, couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

FIENNES, après soixante ans de travaux, avait remis l'Epée de Connétable, & nommé Du Guesclin, comme le plus digne de la porter : ce choix était déjà celui de CHARLES.

LES revers publics, la douleur domestique, tous les malheurs fondaient sur Edouard. Il perdait ses conquêtes ; la Reine venait d'expirer ; & son fils, forcé de repasser en Angleterre, allait finir, au milieu de Londres, une vie languissante, que l'image importune de ses désastres rendait encore plus douloureuse. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut seul concevoir.

OPINIATRE & dangereux Ennemi ! Tu dis dans ton cœur superbe : je couvrirai la mer de mes flottes ; j'armerai la main du dernier de mes sujets ; j'irai porter à la France des coups terribles. Le Roi de Navarre, le Duc de Bretagne,

Henri de Caſtille, nous ſerons tous ſes ennemis. Cette ville ingrate & ſéditieuſe, la Rochelle va tomber la première ſous le poids de mes vengeances. C'eſt à travers la flamme & le ſang, que je vais me frayer une route à la Capitale. Roi téméraire ! l'Eſpagne, fidèle à ſes traités, détruira cette flotte formidable. Tes vaiſſeaux ſeront pris, ou brûlés : tu t'arracheras au repos, pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée ; mais tu ſeras bientôt forcé de te renfermer dans tes ports ; les vents t'écarteront de nos côtes, ou t'enchaîneront au rivage ; contraint de céder aux élémens, plus encore à la ſageſſe de CHARLES, tu t'écrieras dans ton déſeſpoir : *jamais roi n'a moins armé, & jamais roi ne m'a donné tant d'occupation.*

FRANCE ! compte déſormais ſur les plus ſignalés avantages. Edouard n'eſt plus. Vois tes ſoldats marcher ſous l'étendard de la Victoire, parcourir le Languedoc & la Guienne en Conquérans, & porter les feux de la Guerre dans les dernières retraites des Anglais. Cent trente Places, priſes ou rendues, ſont le prix de leur valeur. Déjà parle de ſe rendre, le Commandant de Caſtelrandon. Barrière puiſſante des ennemis, elle ne pourra ſe défendre des coups d'un Héros. Mais hélas ! pourquoi la cruelle deſtinée

vient-elle l'arrêter devant ces murs, & l'arracher à ſon triomphe !

CET homme, à qui une longue ſuite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation, partageait avec ſes ſoldats les fatigues & les haſards de la Guerre. Les travaux du ſiége avaient forcé le Commandant à faire une capitulation conditionnelle. Le terme fixé arrive ; & Du Gueſclin, atteint d'une maladie mortelle, touchait à ſes derniers momens. Cliſſon, compagnon d'armes du Connétable, va ſommer le Gouverneur : *Je n'ai rien promis qu'à votre Général*, répond-t-il ; *qu'il vienne* ! Mais Du Gueſclin n'eſt plus..... O reſpect ; empire irréſiſtible & ſacré de la vertu ! Ce brave défenſeur, à la tête de ſa troupe, s'avance vers la tente du Héros ; & dépoſe, en pleurant, aux pieds de ſon cercueil, les clefs de la ville. O Du Gueſclin ! il n'a rien manqué à ta gloire ; les hommages des Ennemis, les larmes de ton Souverain, la douleur & le deuil de la France, ont honoré ton courage. Tes cendres ſont enfermées dans le tombeau des Rois : tes mânes repoſent avec leurs mânes auguſtes ; & le marbre qui les couvre, offre ton nom parmi ceux des Maîtres du monde.

LA perte d'un ſeul homme parut altérer les

profpérités du Royaume; mais CHARLES conferva cet éclat de fupériorité qu'il avait donné à fes armes; & quelques nuages ne troublèrent point la férénité de ces beaux jours. Je ne craindrai pas de le montrer s'égarant dans les routes d'une fauffe politique, & faifant de vains efforts pour affervir la Bretagne. Il eft fi difficile de mettre des bornes à fes triomphes, quand la fortune femble n'en point mettre à nos efpérances : la voix du Flatteur qui, fans ceffe, retentit à l'oreille des Rois, porte dans les cœurs une illufion fi douce!

CHARLES eft féduit par un Miniftre indigne de fa confiance. Mais quel Prince pourrait feul foutenir le poids de l'Autorité ? Heureux les Peuples, fi l'homme du Roi eft en même-tems l'homme de l'Etat; & fi le Miniftre, épris de l'amour du bien public, a le courage de fervir la Patrie, fouvent malgré elle; s'il fait des traités, pour enchaîner les ennemis, plus jaloux de paraître oifif dans le calme de la paix, que de fe rendre néceffaire dans le fracas de la guerre; s'il attaque des préjugés barbares, fubftitue à des règlemens gothiques, des règlemens propres à la Conftitution préfente : enfin fi le Miniftre s'élève, par la force de fon ame, autant au deffus des vaines clameurs de quelques hommes

toujours inquiets & mécontens, qu'il est a dessus d'eux par la dignité de son rang, & l'em pire d'une haute réputation!

CHARLES, père & monarque, partage se soins, avec une tendresse égale, entre ses peuple & ses enfans. Il est en même-tems le Législateur du Royaume & des Rois. Il règle la dot des Filles de France, & les apanages des Princes de son sang : il observe que les Sujets sont plus soumis aux volontés d'un Maître, qu'au pouvoir passager d'un Régent, & fixe, par un Edit fameux, la Majorité de nos Rois à quatorze ans. Instruit, par ses propres disgraces, des malheurs attachés à une administration précaire, il arrête ainsi l'ambition, toujours avide & audacieuse dans les crises d'une Minorité; il soutient par la Loi la faiblesse d'un Monarque enfant, & la place à côté de lui sur le Trône.

SA piété ne fut jamais superstitieuse dans un siècle de superstitions. Il rendit aux ministres des Autels, le respect dont un Souverain doit l'exemple : il sentait que si la Religion n'est pas toujours un frein pour les puissans; elle est au moins la consolation des faibles.

L'ÉGLISE, sous son règne, fut divisée par un long schisme. Les Vicaires du Dieu de paix tonnaient à l'envi sur le monde Chrétien.

CHARLES, au milieu des foudres ſacrés que ſe lançaient les Pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Quelques Héréſies s'étaient répandues dans le Dauphiné; des Inquiſiteurs cruels verſaient, à grands flots, le ſang de leurs malheureuſes victimes. CHARLES, perſuadé que l'Eternel ne ſerait pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'était infini dans ſes clémences, CHARLES éteint les bûchers, & arrête le zèle féroce de ces pieux homicides.

PARIS, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui doit ſes premiers embelliſſemens; & la Bibliothèque du Roi, ſes premières richeſſes: il raſſembla juſqu'à neuf cents volumes; collection immenſe pour le tems: il ranima les Sciences & les Arts, accueillit & protégea les Savans. Céſar, Tite-Live, Suétone, Valère-Maxime, Joſeph, qu'il fit traduire, furent étonnés de parler une Langue étrangère.

LES Rois ſes prédéceſſeurs, peu délicats ſur le choix des Sujets, avaient avili les marques de diſtinction deſtinées à la Nobleſſe: CHARLES ſut rendre à la Chevalerie ſon ancien éclat; & l'Honneur ſeul eut droit à des récompenſes honorables.

LES Monnoies altérées furent rendues à leur juſte valeur; & la bonne foi du Prince aſſura

la fortune des Particuliers. Il fit long-tems sa guerre ; mais le cri de la douleur publique ne se mêla jamais au chant de ses victoires.

O ma Patrie ! ta gloire & tes prospérités tenaient à la vie de CHARLES. Quand la mort vint l'enlever à la fleur de l'âge, ce moment funeste fut une calamité publique. Ses Sujets le pleurèrent, comme des enfans chéris pleurent un père de famille.

PRINCES, Rois, Conquérans ; demi-dieux sur la terre ; vous qui voyez le monde à vos pieds : environnés de flatteurs, éblouis de l'éclat de la puissance, arrachez le bandeau qui vous aveugle ! Envain, vous cachez-vous sous les titres superbes de Grands, d'Invincibles ; l'illusion est peu durable, & la louange est passagère. Ingénieux & prompts à vous apprécier à la mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous ces noms fastueux que votre orgueil avait usurpés. Contemplez ce Héros ; qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit, est indépendante de la Fortune. Il fut honoré pendant sa vie du nom de SAGE ; & la Postérité la plus reculée applaudira toujours à ce titre auguste, que la main de la Renommée a gravé autour de son diadême.

FIN.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDÉ.

MONSEIGNEUR,

C'EST au Petit-Neveu de HENRI IV, *que j'offre son éloge.* HENRI IV & CONDÉ! *avec de tels noms, on est sûr d'intéresser.*

VOUS nous rappellez aujourd'hui le Héros qui, de la même main dont il cueillait à Rocroy *les palmes de la Victoire, élevait à* Chantilly *des autels aux Arts & à la Philosophie. Il fut si grand, que son éclat personnel effaçait, en quelque sorte, l'éclat de sa naissance. Comme lui, vous avez senti cet instinct de la Gloire qui dévore les intervalles, cette impulsion du Génie qui tient lieu de l'Expérience. Comme lui, on vous a vu deux fois vainqueur en moins de cinq jours. C'est aux rives du* Weter, *c'est aux plaines de* Friedberg *que j'ai vu expirer la rage impuissante de l'Envie; lorsque les ennemis de vos*

ſuccès, bien plus que les ennemis de la France, auraient voulu ternir l'éclat de vos lauriers.

La Nation avait les yeux ouverts ſur vous, Monseigneur, comme ſur un Aſtre naiſſant qui lui promet de beaux jours. Vos exploits militaires ont eu trop de témoins pour que j'eſſaye ici d'en tracer le tableau; vous en avez recueilli les fruits dans un âge où tant d'autres oſent à peine former des eſpérances.

La Paix enchaîne aujourd'hui votre valeur, & nous laiſſe jouir de ces douces vertus dont vous offrez le modèle à tout ce qui a l'honneur de vous approcher. Qui plus que moi, doit s'enorgueillir de votre bienveillance, de vos bontés! S'il eſt vrai, Monseigneur, que l'on s'attache par ſes bienfaits, daignez vous rappeller tous ceux dont votre Altesse a comblé moi & les miens. Il y a deux cents ans que ma famille eſt attachée à votre auguſte Maiſon; & les premiers ſentimens que l'on m'ait inſpirés, ſont les ſentimens de la reconnaiſſance & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

Monseigneur,

De votre *Altesse Sérénissime*,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
Villette.

DISCOURS HISTORIQUE

SUR LE RÈGNE DE HENRI IV, ROI DE FRANCE.

Le plus âpre & difficile métier du monde, à mon gré, c'eſt faire dignement le Roi. J'excuſe plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, en conſidération de l'horrible poids de leur charge qui m'étonne.

MONTAIGNE.

ON ſe plait à lire la vie des grands Hommes, à ſuivre ces réputations éclatantes qui marchent & croiſſent avec les ſiècles; comme ces arbres vigoureux qui creuſent, en vieilliſſant, juſqu'au centre de la terre, & portent leur cime inébranlable au ſein des nues. Tel eſt HENRI IV. Prononcer ſon nom, c'eſt faire naître à la fois l'admiration & l'attendriſſement. La Muſe de l'Epopée lui a élevé, de nos jours, un monument auſſi durable que ſa gloire. L'Orateur, le Peintre, le Sculpteur, loin d'être découragés

par les Chef-d'œuvres qui le retracent à nos yeux, essaient encore de nouvelles formes pour le reproduire & le célébrer. Ce ne sont plus des hommages; c'est un culte qu'on vient lui rendre. Le Tems n'a point d'empire sur les lauriers qui le couronnent : ses vertus paisibles, comme ses qualités brillantes, ont reçu le sceau de l'Immortalité. Il est le Patron des bons Citoyens; comme il est le modèle des bons Princes. Si l'humble Habitant des Campagnes passe devant sa statue, il s'arrête, il s'émeut : il se dit à lui-même, & renferme au fond de son cœur cette pensée touchante : Voilà celui qui aima son Peuple ! Le plus grand honneur pour un Souverain, est de mériter aujourd'hui de lui être comparé; & suivant l'expression de Frédéric, *HENRI IV est le beau idéal des Rois.*

JE ne brigue point ici le prix de l'Eloquence. Un pareil sujet est, en quelque sorte, aussi religieux que patriotique ; & ne laisse plus de place aux jouissances de l'orgueil. Il est si consolant de reposer son ame sur le souvenir de ces Maîtres du monde qui en ont fait les délices ! Les Arts & les Talens se réunissent pour leur apothéose : les bénédictions remplacent les louanges; & la sensibilité de l'Ecrivain devient sa récompense.

PREMIÈRE

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT de parler du Prince qui nous eſt ſi cher, fixons nos regards ſur le Tableau politique du ſeizième ſiècle ; époque mémorable dans l'Hiſtoire du monde, par la variété des ſcènes qui troublèrent l'Europe.

LES Sultans établiſſent leur trône ſur les ruines de Conſtantinople : les Arts & les Sciences ſe dérobent au deſpotiſme de ces vainqueurs, & trouvent en Italie un plus doux aſyle. Les bornes de l'Eſprit humain s'étendent avec les limites du Monde : un nouvel Hémiſphère eſt apperçu par Colomb, & bientôt ravagé.

ENNEMI plus dangereux & Monarque plus abſolu que ſon père, Philippe II outrage la Liberté tranquille & pauvre au milieu des joncs de la Hollande : la Liberté, du fond de ſes marais, appelle la vengeance & la guerre, & d'une troupe de Pêcheurs, fait un peuple de Héros : l'or du Mexique, devenu le prix du ſang verſé pour elle, bâtit ſur un ſol ingrat, qu'il faut encore diſputer à la mer, une ville plus puiſſante que Carthage.

LONDRES, soumise au plus heureux de ses Maîtres, voit sans murmurer l'Amour établir un culte en faveur de la Beauté. Il ne faut qu'un regard d'Anne de Boulen pour subjuguer les esprits, pour fonder une nouvelle Religion; & cette révolution qui nous étonne, est l'ouvrage de la Philosophie qui commence à se montrer au peuple Anglais, plus que l'effet d'une crainte aveugle.

UNE fureur sombre, des haines atroces déchirent l'Allemagne & la France, divisées pour le Dogme. Alors cette Rome moderne qui affecte la Monarchie universelle avec autant de faste & d'impuissance, que l'ancienne mit de courage & de grandeur à l'envahir; Rome se laisse enlever la moitié de ses conquêtes par des mains consacrées à les défendre. La foudre qui brisa l'autel, partit de l'autel même. Déserteurs du cloître & du sanctuaire, Luther & Calvin, ces hardis Apôtres, implacables ennemis de la Tiare, se placent entre Dieu & les hommes : l'enthousiasme des Religions allume les bûchers : le Fanatisme, la bible dans une main, un poignard dans l'autre; la tête dans le Ciel, & foulant aux pieds les peuples, donne le signal de trente années de carnage.

LES nouveaux Evangélistes, troupeau faible

que le tems pouvait fortifier en ſilence, avaient paru un parti dangereux qu'il fallait écraſer en naiſſant. Ce Roi brillant qui dut aux Arts la moitié de ſa gloire, & l'autre à ſes revers, François I[er] ne craignit pas de verſer le ſang humain pour une cauſe que Dieu ſeul doit juger : car quelle eſpèce d'empire un Légiſlateur peut-il avoir ſur les conſciences ? Cependant la Politique, plus puiſſante encore que les intérêts du Ciel, ſemait au fond de l'Allemagne l'intrigue & l'or de la France, pour oppoſer à la redoutable maiſon d'Autriche, ces mêmes hommes contre leſquels François ſéviſſait dans ſes Etats.

HENRI II, en héritant du ſceptre, ſe lie avec la cour de Rome, & ne tarde pas à ſe ſignaler contre les Sectaires. Anne Dubourg eſt arrêté par ſes ordres : le Prince, mortellement bleſſé dans un tournoi, meurt d'un éclat de lance ; Anne Dubourg lui ſurvit : mais les Guiſes, placés près du trône d'un jeune Monarque par leur nièce, cette belle & infortunée Marie Stuard, ſacrifient ce vertueux magiſtrat à leur ambition : le beſoin de ſe faire des créatures, l'eſpérance de s'attacher les Catholiques, leur font réſoudre ſa mort ; & la Religion en eſt le prétexte. Il périt par le feu : les flammes de ſon bûcher embraſèrent toute la France ; & ſes cendres,

comme celles des martyrs de la primitive Eglise, firent plus de prosélytes que les missionnaires de Calvin.

Les esprits se troublent & s'agitent. L'intrigue & la jalousie se tiennent à la cour de François II. Là s'établit le foyer des orages qui vont bouleverser le Royaume. La plupart des Grands, les Princes mêmes de la maison de Bourbon, honteux de servir Rome sous la dépendance des Guises, avaient embrassé la nouvelle doctrine; chacun se flatte en secret de se voir un jour chef de parti, & jette parmi le Peuple des semences de révolte : tout annonce une guerre civile. Je me tais sur les perfidies & les assassinats plus affreux que la guerre, & qui la préparèrent; je passe rapidement sur trois champs de bataille, où les Calvinistes tentèrent le sort des armes.

La naissance & l'éducation de Henri IV présagent un homme extraordinaire. Des gémissemens, des cris annoncent l'instant qui nous donne la vie : une impression douloureuse nous fait sentir alors que nous existons; & la Nature, comme pour se faire payer des soins qu'elle a pris de nous former, exige le tribut de nos larmes. Henri fut exempt de cette commune loi; l'ame du Héros fit taire la faiblesse de l'Enfant : sa naissance combla les voeux d'un grand-père

qui, *pour n'avoir pas*, disait-il, *un petit-fils pleureux & rechigné*, par une fantaisie douce & gaie dans un veillard, veut que sa fille chante un air Béarnois dans la crise de l'enfantement.

On se sent pénétré de respect pour ce vieux Monarque; lorsque, soulevant de ses mains paternelles cet enfant précieux, & l'emportant dans un pan de sa robe, il va mouiller ses lèvres de jus d'ail & d'un peu de vin.

Né dans la pourpre & pour le sceptre, Henri ne recevra qu'une éducation sévère, & n'aura que des alimens grossiers. Gravir à la chasse sur les roches escarpées; marcher la tête & les pieds nuds sur un sable brûlant, ou sur le sommet glacé des montagnes; endurcir ses membres délicats, & les accoutumer au poids des armes; voilà les passe-tems de sa jeunesse. A seize ans les Calvinistes le jugent digne d'être à leur tête, & le plus grand homme de l'Europe digne de recevoir les leçons de son art.

Gaspard de Châtillon, connu sous le nom de l'Amiral de Coligny, fut l'homme le plus fatal au bonheur de son pays. Il possédait cette tranquillité sombre & inaltérable, la première qualité peut-être dans un chef de parti. Politique profond, nul ne connut mieux que lui les forces du corps dont il était l'ame: la France l'aurait

compté parmi ſes plus grands Capitaines ; mais ſon ambition & ſa jalouſie contre les Guiſes en firent un ennemi des Rois. Général eſtimé, quoique malheureux, il ne dut qu'à lui ſeul toute ſa gloire. Il ne gagna jamais de bataille ; mais il força toujours ſes rivaux à l'admirer.

C'EST à l'école de cet homme fameux que HENRI apprit à combattre. Plaines de Montcontour, où il va faire ſes premières armes, ah ! du moins que ſes jeunes mains ne ſe teignent pas du ſang Français !

QUELLE ſcène atroce ſe prépare ? O honte ! ô crime d'une politique inſenſée & cruelle ! Majeſté des Rois ! dois-je montrer la main qui ſigna la proſcription de cent mille hommes ? ſe peut-il qu'un Prince de vingt-deux ans ait concerté, dans le ſilence de la réflexion, la plus horrible cataſtrophe, & commandé de ſang-froid à la moitié de ſes Sujets, d'égorger l'autre moitié !

CATHERINE de Médicis régnait ſous le nom de Charles IX ; cette Reine que l'Hiſtoire & la Satyre ont également déshonorée, devint la Furie de la France. Elle ébranla le trône de ſes fils pour conſerver une autorité paſſagère, brouillant tout pour tout gouverner ; *le repos*, diſait HENRI, *eſt le plus grand ennemi de ſa vie.*

Femme & Italienne, ne connaiſſant que le menſonge & l'intrigue, elle unit la faibleſſe à la cruauté, la débauche à la ſuperſtition.

Les longues ſecouſſes qui agitaient la France rendaient le calme plus deſirable aux deux partis; la Cour traite avec les Calviniſtes, & donne la paix; Marguerite de Valois, promiſe au Roi de Navarre, eſt le gage de l'union. Les Grands de l'Etat, une foule de Gentilshommes raſſemblés autour du Trône, aſſiſtent aux fêtes d'un Hymen célébré ſous les plus funeſtes auſpices. L'heure fatale arrive: Paris eſt rempli d'aſſaſſins; la mort s'étend ſur tout le Royaume; le Roi de Navarre dans le Louvre voit tomber auprès de lui ſes amis & ſes ſerviteurs. Charles ne lui fait grace de la vie, que pour le forcer au parjure.

Ce n'eſt pas ſans répandre des larmes ſur la triſte Humanité, que le Philoſophe voit le contraſte affreux des fureurs & des voluptés d'une Cour galante, où l'inſidieuſe Catherine étalait, juſqu'à l'indécence, le luxe de l'amour & des plaiſirs.

Le ſceptre de Charles IX paſſe en des mains auſſi malheureuſes. Henri, échappé de ſes fers, va ſe montrer à ſon parti, impatient d'en venger les injures. Je n'entreprendrai point de

détailler les exploits de mon Héros. C'eſt une marche pénible, que de le ſuivre dans ſes courſes militaires, & je commence à la priſe de Cahors.

QUE j'aime à contempler le Roi de Navarre donnant à l'Europe le ſpectacle nouveau d'une ville ſurpriſe, attaquée & défendue pendant cinq jours! Tout ce que la prudence & la valeur peuvent enfanter de prodiges, eſt ici déployé avec une ſupériorité qui étonne dans un Prince auſſi jeune. Combattre un ennemi retranché, maître du terrein; avancer par des chemins inconnus, à travers la flamme & le fer, ſous une grêle meurtrière lancée du haut des toîts; ſavoir à propos diviſer ſes forces pour aſſurer ſa conquête; mettre le frein de l'obéiſſance à l'aveugle rapacité du Soldat; prendre à la hâte, ſur le champ de bataille, quelque nourriture enſanglantée; ſe montrer où le péril eſt le plus affreux, avec cette noble aſſurance qui eſt l'excès de la valeur; préſenter l'image de l'honneur & de la victoire, parmi les bleſſés & les morts : voilà les manœuvres brillantes de HENRI.

LA France, ſous un Monarque indolent, était livrée à l'eſprit d'indépendance & de révolte; la misère & l'opprobre couvraient le Trône, au milieu des profuſions & des fêtes.

Le Prince avili dans la molleſſe, inſenſible aux affronts, ſemblait n'avoir conſervé le ſentiment de ſon être que pour s'abandonner à la paſſion des Favoris. Haï & mépriſé de ſes Sujets, il s'était vu forcé de ſe déclarer le Chef d'une aſſociation monſtrueuſe, malheureuſement célèbre ſous le nom de la Ligue. Un Prince du ſang de Lorraine en était l'ame; les mots de Religion & de bien Public, qu'il répétait ſans ceſſe, l'avaient rendu cher aux Peuples. Quelques vertus, beaucoup de valeur, l'air & la franchiſe d'un Héros, rappellaient en ſa faveur le ſouvenir d'un père aſſaſſiné par un Proteſtant, & regardé dans ſon parti comme un grand Homme, martyr de la Foi. Durant le calme de la Paix, il avait fomenté cette révolution éclatante, ſi funeſte au dernier Valois.

LE Trône penche vers ſa chûte. Rome ſert le Duc de Guiſe de ſes pieuſes intrigues, & l'Eſpagne lui fournit l'or du nouveau Monde. Du haut du Capitole ne prenaient plus leur eſſor ces Aigles triomphantes qui ſi long-tems avaient porté les foudres de la Guerre. Mais la Religion ſavait forger des Foudres ſacrés; armes dangereuſes & terribles qui, dans les ſiècles de l'Ignorance, avaient ébranlé preſque tous les Trônes.

ROME, en fulminant des Bulles contre deux Rois, croyait renouveller ces jours de puiſſance, où l'orgueil du Diadême venait s'humilier devant les faiſceaux d'un Lićteur. Le Roi de Navarre fait afficher, aux portes du Vatican, ce fameux placard qui venge la Royauté ; & le Pontife étonné montre aſſez de grandeur d'ame pour admirer cette action hardie & ſans exemple.

TELLE était alors la malheureuſe condition de Valois : Roi ſans Sujets, & déclarant la guerre aux Proteſtans ſans avoir une armée, il ſoulevait contre lui le Calviniſme & la Ligue.

LE ſang Français coule dans les plaines de Coutras, fameuſes par le contraſte des deux Généraux. L'un, avec un luxe faſtueux, beau-frère & favori de ſon Maître, marche à la gloire comme on court au plaiſir ; l'autre eſt un jeune Prince, héritier de la Couronne, illuſtre par ſes revers & ſes exploits : le premier a peine à retenir une Jeuneſſe préſomptueuſe qui craint plus l'obéiſſance que les dangers ; le ſecond commande à de vieux Soldats, dont la valeur tranquille & farouche attend qu'on les mène aux hazards : dans la bouche de Joyeuſe, la Religion eſt le cri de bataille ; l'Honneur eſt celui du Roi de Navarre. La fortune, en ſe déclarant pour HENRI, ſervit la France.

Ce nouveau triomphe réveille une faction ennemie des Bourbons & de la Royauté : le Duc de Guiſe force ſon Roi de quitter la Capitale, & de précipiter ſa fuite à travers une populace effrénée & ſéditieuſe.

Henri III retiré à Blois, ſans pouvoir réel, & preſque ſans aucune marque de ſa dignité, ordonne l'aſſemblée des Etats. On connaît la confiance téméraire des Guiſes qui allaient lui enlever un Sceptre qu'il ſoutenait à peine ; & la fin tragique de deux Sujets audacieux dont il ſe venge en Tyran, & qu'il devait punir en Roi.

A cette nouvelle, les Temples retentiſſent d'imprécations ; Rome crie au parricide, au ſacrilége. Je ne rappelle ici qu'à regret la barbarie des Seize, & les clameurs forcenées des Miniſtres d'un Dieu de paix prêchant le dogme de l'Intolérance & de l'Enthouſiaſme. L'indignation, l'horreur ſaiſit au récit des fureurs du Peuple : l'Hiſtoire de ces tems malheureux eſt écrite en lettres de ſang.

Ces attentats monſtrueux, nés de la faibleſſe du Monarque, montrent à Henri III les dangers qui le menacent, & lui font enfin chercher des ſecours. Placé, pour ainſi dire, entre le Trône & le Cloître, il reconnaît que le Roi de Navarre peut ſeul le ſauver du précipice ouvert ſous ſes

pas : un ennemi généreux eſt plus sûr qu'un ami timide. Les deux Rois, nés pour être toujours unis, ſe rapprochent; & c'eſt un beau moment dans ces jours de troubles & de trahiſons. Mayenne, entraîné par ſon ambition, plus encore que par le ſoin de venger ſes frères, ſurprend Henri III dans Tours; les Ligueurs allaient devenir ſes maîtres, ſi le Roi de Navarre, en fondant ſur eux avec ſa troupe, ne les eût mis en fuite.

LES deux Henris marchent à la Capitale : un corps de dix mille Suiſſes, à la ſolde de Sancy, ce nom mérite d'être répété, vient ſervir leur vengeance. Paris eſt aſſiégé; c'en était fait peut-être de Mayenne & de la Ligue; le ſang des plus fameux coupables eût ſuffi ſans doute pour éteindre le feu de la Rebellion, lorſqu'un monſtre ſous le froc, pouſſé par le plus horrible fanatiſme, porte le coup mortel à l'infortuné Henri III.

QUI pourrait refuſer des larmes au ſort funeſte du dernier Valois! S'il eût vécu loin du Trône, la molleſſe & le plaiſir euſſent rempli la meſure de ſes jours paiſibles. Aimable voluptueux, la douce langueur de ſon ame qui cauſa toutes ſes diſgraces, eût fait le charme de ſa vie. O deſtinée des Rois! Eſt-il donc vrai que la bonté de votre cœur tient de ſi près à la faibleſſe! Mais ſuivons

le Roi de Navarre, héritier du Sceptre de la France, résolu de défendre ses droits de son épée, & luttant contre ses terribles ennemis.

MAYENNE se fait Lieutenant-Général du Royaume pour un fantôme de Roi que s'était donné la Ligue, & qui mourut dans un Cloître. HENRI s'approche des côtes de Dieppe au-devant des secours que lui donnait l'Angleterre. Les deux partis se joignent près du village d'Arques : Mayenne est battu; quatre mille Anglais passent dans le camp du Roi, marchent vers Paris. Déja cinq fauxbourgs sont forcés; tous les efforts des Ligueurs se réduisent à éloigner le Vainqueur, trop faible pour faire un siége.

MALHEUREUX habitans de la Capitale, tristes jouets d'une politique barbare! sa main victorieuse, encore fumante du sang qu'elle a versé dans les plaines d'Yvry, est levée sur vos têtes; mais ces barrières que vous avez dressées contre votre Roi, vous garantiront moins que sa clémence. Insensés que vous êtes ! vous voyez sans remords trente mille de vos Concitoyens lutter entre la faim & le désespoir, traîner leurs membres languissans vers le camp de cet ennemi généreux; & vous défendez des murs, dont l'enceinte n'offre que l'image de la Famine & de la Mort!

On en vint au ſecret exécrable de compoſer du pain avec les os du charnier des Innocens. La chair humaine fut la nourriture des Pariſiens. Il y eut pluſieurs enfans de dévorés par les faméliques. On vit juſqu'à des mères..... je n'oſe achever. Henri prend pitié de cette ville ingrate : il permet aux aſſiégeans de nourrir les aſſiégés. Semblable à cette femme héroïque dont le cœur maternel repouſſe, avec horreur, le jugement de Salomon, *j'aimerais cent fois mieux n'avoir point de Paris*, diſait-il; *que de l'avoir tout ruiné, & tout déſolé par la mort de tant de perſonnes.*

Philippe II qui ſervait la Ligue, comme ces Tyrans dont la vengeance lente & cruelle prolonge, au milieu des ſupplices, la vie de leurs malheureuſes victimes; Philippe envoie des ſecours qu'il ſait être inutiles, & fait entrer le Duc de Parme en France. Il fallait ſoutenir les derniers efforts d'un parti terraſſé par les armes victorieuſes de Henri IV : mais c'eſt au ſiége de Rouen, c'eſt à la journée d'Aumale où Bourbon fut bleſſé, que je borne ſes exploits. Le devoir de l'Hiſtorien eſt de tracer cette longue ſuite de périls & de travaux militaires qui preſſent les uns ſur les autres : il eſt tems de montrer le Reſtaurateur de la France.

SECONDE PARTIE.

SI les hommes pouvaient ſe donner des Maîtres, ce n'eſt point à la Nobleſſe, à la Valeur; c'eſt à la Bienfaiſance, à l'Humanité qu'ils iraient offrir la Couronne. HENRI joignait aux qualités guerrières, ces vertus douces qui les font pardonner: né pour le Trône, ſes peuples s'élèvent contre lui, il les déſarme par ſes bienfaits; & le Sceptre eſt dans ſes mains.

QUEL était alors l'aſpect de la France? Le germe des moiſſons étouffé par le ſang des guerres civiles; les Ports languiſſans & abandonnés; le Commerce intérieur ſoumis à des entraves qui en arrêtaient la circulation; les Sujets tyranniſés par des chefs avides; les Finances épuiſées: les obſtacles naiſſent à chaque pas; mais ils ne peuvent effrayer le Génie.

QU'IL eſt beau de voir HENRI s'occuper du bonheur public! Il ne ſe fiait point à cette intelligence privilégiée dont ſe croient doués les Souverains, & qu'ils voudraient faire enviſager comme une émanation ſecrète de la Divinité. Il craint de ſe repoſer ſur ſes forces, de ſe confier à ſes propres lumières; il aſſemble à Rouen les

Notables du Royaume; il leur annonce ſes projets, & les conſulte avec cette modeſtie courageuſe qui fait le caractère de la ſupériorité. » Je » ne viens point vous obliger d'approuver aveu- » glément mes volontés; mais pour recevoir vos » conſeils, pour me mettre en tutelle entre vos » mains : c'eſt une envie qui ne prend guère aux » Rois, & aux Victorieux; mais l'amour que je » porte à mes Peuples me rend tout poſſible & » tout honorable «. L'attendriſſement ſerre le cœur; & la Terre ſe réconcilie avec ceux qui la gouvernent.

Il était, ſans doute, difficile de tirer la France de l'état d'Anarchie où l'avaient plongée les diſcordes des Grands & la fureur des Guerres. Pour détruire cet eſprit de faction qui avait perpétué les troubles, établir cette baſe ſur laquelle eſt fondée la grandeur de la Monarchie, il fallait un Prince qui alliât l'activité du Génie aux vues profondes de la Politique; qui sût, en quelque ſorte, dominer par ſon caractère ſur les eſprits, & par ſa bonhommie, ſur tous les cœurs : tel fut HENRI IV.

Il oſe entreprendre ce grand ouvrage avec Sulli; le Monarque & le Miniſtre forment entr'eux une ligue nouvelle, pour la félicité publique : l'intervalle qui les ſépare, diſparaît devant

devant l'amitié. Ainsi Louis XII & d'Amboise s'étaient réunis pour le bonheur de la France. Amitié! pour la seconde fois, on te vit sur le Trône.

SULLI conseille à son Maître de quitter le Culte dans lequel il était né. Les préjugés se taisent devant l'intérêt de l'Etat. Il presse une abjuration nécessaire à HENRI; mais il a le courage de ne pas l'imiter.

LES Protestans gémissent de ce changement; le passé les effraye : ils craignent que leur Roi ne cesse de les protéger, en cessant de penser comme eux : ils avaient aspiré à l'Indépendance, ils veulent forcer le Monarque à la leur accorder; ils se révoltent; ils apprennent à HENRI, qu'en suivant son parti, ils n'avaient suivi que le leur.

CES Protestans, ennemis des Ligueurs, se rapprochent du reste des Factieux qui regrettaient les troubles. Ils cherchent un appui dans l'Espagne qui les a si souvent combattus de ses soldats & de son or. Secourus par cette Puissance, ils se rendent maîtres d'Amiens : le Prince paraît devant cette Place, & montre aux Calvinistes qu'après avoir vaincu avec eux, il saura les vaincre eux-mêmes; mais devenu le libérateur des ingrats qui l'ont outragé, il ne se venge qu'en leur assurant l'exercice de leur Religion;

il accorde à des Sujets ſoumis ce qu'il refuſait à des Rebelles.

A la publication de l'Edit de Nantes, l'eſprit de diſcorde s'éteint ; les Citoyens ceſſent de s'égorger ; la Nation reſpire. Ainſi HENRI enſeigne aux Souverains la Tolérance univerſelle : ſans accorder plus de faveur à une ſecte qu'à une autre, il les protège toutes : habile dans l'art de connaître les Hommes & de les gouverner, il concilie les eſprits, & réunit pour la défenſe de la Patrie, les paſſions & les cultes qui la diviſent.

HENRI conçoit alors les grandes idées du bonheur Public ; & retournant avec effroi ſur les traces ſanglantes qui l'ont conduit au Trône, il veut les effacer à force de bienfaits ; il jure dans ſon cœur de rendre ſon Peuple heureux ; l'Humanité ſainte entend ſon ſerment, & repoſe ſes yeux trempés de larmes, ſur le Maître auguſte qui la conſole.

LES premières vues du Monarque ſe portent vers l'Agriculture ; il ne voit plus que le Laboureur. Inconnu, dépouillé de la pompe du Diadême, il aime à ſe mêler avec les habitans des Campagnes ; c'eſt dans leurs demeures ruſtiques qu'il retrouve, qu'il étudie la Nature, toujours maſquée dans les Cours.

IL ne veut rien souffrir autour de lui qui effarouche le Malheur, & repousse la Vérité. Cet appareil imposant que les Rois traînent après eux; la terreur qui les précède; les Gardes qui les environnent, montrent moins leur grandeur que leur faiblesse: le besoin qu'ils ont de se faire craindre, annonce qu'ils n'ont pas les vertus qui les feraient aimer. La vraie Majesté, celle que l'ame imprime, est un rayon céleste qui brille au front des Souverains sous le chaume des Cabanes, comme sous les lambris de leurs Palais. HENRI, pour connaître les besoins de ses Sujets, ne s'en fiera point à des Courtisans, toujours durs & personnels, flottant sans cesse entre la poursuite de la faveur & les transes de la disgrace. Ils éloignent de l'oreille du Monarque tout ce qui pourrait toucher son cœur; ils voudraient qu'il immolât son Peuple, pour rassasier quelques Flatteurs qui sont souvent la honte de la Nation, & croient la représenter.

IL ne suffit pas d'encourager l'Agriculture; il faut lui assurer le débit de ses productions. HENRI saisit la justesse de ce principe; il ouvre au Commerce de nouvelles voies; une libre circulation lui paraît le seul moyen de conserver au grain un prix toujours égal, suffisant pour

indemniſer le Laboureur de ſes peines, ſans excéder les facultés du Pauvre : la Population ſe ranime, & les richeſſes ſe multiplient.

La France ruinée par les déprédations des Partiſans, par les ravages de la Guerre, voit ſon ſein couvert de moiſſons & de fruits ; la fertilité embellit les Campagnes ; on retrouve l'image de la Félicité juſques dans les lieux où le Fanatiſme venait d'exercer ſes fureurs : Henri promène de tous côtés ſes regards attendris ; il entend ſon Peuple le bénir ; il eſt heureux du bonheur qu'il fait naître.

Il fallait rétablir les Finances, l'ame & la force d'un Empire ; les Finances forment, en quelque ſorte, le ſang qui doit circuler dans les veines de l'Etat. Mais que de vexations, que de ſurpriſes dans la levée des Impôts ! que de myſtères d'iniquité dont il fallait éclairer les profondeurs !

Tous les Grands de la Cour intéreſſés dans les malheurs publics, ſemblaient leur prêter un appui. Des Partiſans avaient la Régie des revenus du Royaume ; l'or de la France reſtait dans leurs mains : de cent cinquante millions que payait le Peuple, à peine en entrait-il quarante dans le Tréſor Royal : leur crédit était fondé ſur les dettes du Gouvernement ; la

disette de l'Etat faisait la base de leur opulence; & les maux qui les rendaient nécessaires, devenaient les titres de leur pouvoir.

IL fallut que HENRI IV & Sulli pénétrassent dans ce dédale obscur, pour y étouffer les monstres qui se repaissaient, dans l'ombre, de la subsistance du Peuple : les Concussionnaires s'autorisaient du nom même du Prince, & le rendaient le Tyran de ses Sujets dont il voulait être le Père.

SON ame sensible s'émeut à l'aspect de ces atrocités; il délivre la France de cette tyrannie subalterne; il règle la perception des Impôts : ce n'est point leur excès qui excite des murmures; c'est leur répartition arbitraire, c'est l'infidélité des mains chargées de leur emploi; c'est le spectacle révoltant de ces Agens fastueux du malheur public qui voudraient paraître les premiers soutiens de l'Etat, & n'en sont que les premiers ennemis.

LES Grands murmurent & se soulèvent. HENRI méprise, ou confond leurs intrigues; Sulli à son exemple ne redoute ni les haînes, ni les imprécations.

LA voix de d'Epernon s'élève au Conseil contre lui; mais l'inflexible Ministre repousse

les complots de l'injuſtice ; le Courtiſan ſe croît outragé ; il propoſe un duel au Protecteur du Peuple. *Oſe combattre*, s'écrie HENRI ! *je ſerai ton ſecond.*

HEUREUX le Peuple de vivre ſous un Maître conſeillé par un tel Miniſtre ! Le cœur de HENRI eſt le ſanctuaire de toutes les vertus. Mais j'entends ici des Moraliſtes ſévères lui reprocher d'avoir été ſenſible.

O vous, qui n'aimâtes jamais, êtres réprouvés de la Nature ! ne croyez pas que votre auſtérité chagrine puiſſe affaiblir la gloire de mon Héros : l'Amour n'a jamais dégradé l'Héroïſme, & ſouvent il l'a fait naître : l'Amour invite à la clémence ; il déſarme la cruauté ; il élève des ames que la Nature avait créées faibles. Que la vertu a de charmes, quand elle ſe montre ſous les traits de la Beauté ! Que les pleurs des malheureux ont de pouvoir, quand c'eſt elle qui les porte aux pieds du Trône !

LOUIS XI, ce Prince cruel, qui fit périr ſous ſon règne, plus de quatre mille Citoyens dans les ſupplices, ne connut jamais l'Amour ; il eut des Eſclaves, & n'eut point de Maitreſſes : une paſſion tendre & touchante peut-elle entrer dans un cœur ſoupçonneux & barbare ? fille de la

confiance, elle fuit les ames féroces, & ne s'allume que dans ces ames énergiques & douces à la fois, qui ſemblent nées pour la gloire & le bonheur.

Louis XIII, livré à des Préjugés auſtères, ſe défend contre les charmes de la belle La Fayette : un tel ſacrifice l'a-t-il rendu plus grand? Je parcours les Faſtes de ſon règne; je ne vois point le nom du Roi, je vois par-tout le nom de ſon Miniſtre.

De grands malheurs & de grandes actions firent la gloire de François premier. Il aime: la Cour s'embellit; les Arts y fleuriſſent; la Chevalerie étale ſa pompe galante & guerrière; l'Honneur & la Beauté partagent tous les cœurs, & l'éclat de ce beau Règne ſemble être l'ouvrage de l'Amour.

Ce ſentiment conſola Charles VII dans ſes revers : c'eſt au ſein des plaiſirs, c'eſt dans les bras d'Agnès Sorel, qu'il apprit à vaincre l'infortune.

Henri, comme eux, ne ſongea point à s'armer contre de ſi douces faibleſſes; on dirait que ſes vertus mêmes en reçoivent un nouveau luſtre; jamais le Monarque n'eſt éclipſé par l'Amant. *Je ſuis tout honteux*, diſait ce bon Roi,

d'être si souvent amoureux avec une barbe toute grise; mais que mes Sujets fassent grace à mon amour pour les Dames, en faveur de mon amour pour eux.

De quoi l'Envie n'est-elle point capable; celle qui veille dans les Cours, cette Furie que l'aspect du Bonheur afflige, & que la Vertu consterne? Elle observe la conduite de Sulli : on voit sur les lèvres des Courtisans ce sourire suspect qui présage souvent la disgrace de quelque homme vertueux : mais Henri sait leurs complots & les dédaigne; il s'abandonne, sans réserve, au sentiment de l'Amitié dont il connaît les devoirs & les consolations. *Il y a des gens assez simples*, dit-il, *pour s'imaginer que quand je me fâche contre Sulli, c'est tout de bon : ils se trompent; c'est entre nous, à la vie & à la mort.*

Henri embrasse à la fois toutes les parties du Gouvernement, & semble étendre le génie même de ses Ministres. Sulli, circonscrit dans un cercle trop borné pour un homme d'Etat, ne voit rien au-delà de l'Agriculture : mais le Roi sait que cette branche seule ne peut suffire à l'activité de tout un Peuple; il protége les Manufactures; il réveille l'Industrie, encourage ses progrès, & prépare ainsi l'ouvrage de Colbert.

L'ADMINISTRATION intérieure fixe ſes regards paternels : le Duel eſt proſcrit & pourſuivi ; un Edit plein d'humanité déſarme cet Honneur féroce qui s'abreuve du ſang des hommes. La Police de la Capitale eſt aſſujettie à des Règlemens qui, ſans nuire à la liberté du Peuple, en deviennent la sûreté. Cette partie délicate de l'Adminiſtration, ébauchée par HENRI IV, ſe perfectionne de nos jours. Elle ſerait, ſans contredit, le chef-d'œuvre de l'Économie politique, ſi la liberté individuelle de chaque Citoyen n'était ſoumiſe qu'aux loix de l'Etat ; ſi, ſous le prétexte ſpécieux de prévenir le crime en arrêtant le criminel, on n'avait pas ſans ceſſe à redouter les coups imprévus & terribles d'une autorité arbitraire & toute-puiſſante ; & s'il reſtait au moins à l'Innocence dans les chaînes, une voix pour ſe faire entendre.

IL rend à la Magiſtrature toute ſa dignité. Il porte la lumière dans le dédale de notre Juriſprudence. Il aurait voulu bannir ces lenteurs étudiées qui font gémir les bons, & ne ſervent qu'aux méchans : il aurait voulu détruire ces formes de la Chicane, ces vils moyens par leſquels on dépouille & celui que l'on condamne ; & celui que l'on abſout ; arrêter la licence de ces Orateurs effrénés qui, trop ſouvent les

organes de la Calomnie, deshonorent la plus belle profeſſion, & s'efforçent de flétrir au Tribunal de la Société ceux qu'ils ne peuvent rendre coupables au Tribunal de la Juſtice.

LES traits ſe multiplient & ſe preſſent ſous ma plume : craint au-dehors, chéri au-dedans, HENRI IV eſt à la fois l'Arbitre de l'Europe & le Bienfaiteur de ſon Peuple. Le Royaume a changé de face : la Capitale eſt embellie ; le Fanatiſme rugit de s'y voir enchaîné ; à ſa place reparaiſſent les ſpectacles & les fêtes, enfans de l'Abondance & de la Paix ; les plaiſirs rendent aux Français leur gaîté naturelle. La Seine, dont les flots ne ſont plus enſanglantés, contemple ſur ſes bords paiſibles, une foule d'Edifices, parmi leſquels s'élève un Palais qui ſervira de demeure à nos Rois, ou d'aſyle aux beaux Arts : l'Etranger étonné admire ces changemens ; il reconnaît à peine cette ville qu'il avait vue ravagée par ſes propres habitans & couverte de ruines : *le Père de famille était abſent*, diſait HENRI ; *il faut bien que ſes Enfans s'apperçoivent de ſon retour.*

IL éteint le flambeau des Guerres civiles, & rallume celui des Sciences. Il appelle, il accueille les Savans ; nous jouiſſons avec une ſuperbe ingratitude de l'heureuſe révolution qu'il a

commencée. A la ſuite d'un règne de ſang, on vit briller à la fois Montaigne, Malherbe, de Thou, l'Hôpital, François de Sales, le Fénélon de ſon Siècle; Vincent de Paul, le Saint des malades & le Sauveur des enfans.

Il donne, par l'Edit de Nantes, ces leçons de Tolérance & de Paix, la vraie Philoſophie des Rois. *Ceux qui ſuivent tout droit leur conſcience*, diſait-il, *ſont de ma Religion; & moi je ſuis de celle de tous ceux-là qui ſont braves & bons.*

Il ne voulut jamais faire uſage de cette arme ſi terrible & ſi facile, que le Prince a toujours dans les mains, & qu'on appellait *Lettres-cloſes*. Il recommandait même à ſes Cours de Juſtice *de n'y avoir aucuns égards; voire qu'elles ne ſont accordées qu'à l'importunité & à la ſéduction.* De vils Courtiſans le preſſent de faire un coup d'autorité; ils obtiennent cette belle réponſe, digne d'être gravée ſur le Trône: *la première Loi du Souverain eſt de les obſerver toutes; il a lui-même deux Souverains, Dieu et la Loi.*

Tous les Ordres de l'Etat ſont tranquilles; la concorde les unit; l'ambition ſe cache, ou ſe ſoumet; la France eſt heureuſe... O crime! ô coup affreux! le Trône eſt ébranlé; un cri

funèbre a retenti : pleurez, Français ! votre bon Roi n'eſt plus !... une main barbare.... voile-toi, Lumière du jour ! pour ne point éclairer le plus exécrable de tous les forfaits. Des Tyrans reſpirent ! & c'eſt le cœur de HENRI, c'eſt le cœur d'un Héros, d'un Monarque, d'un Père, que déchire le poignard d'un Aſſaſſin ! O ma Patrie ! eſt-ce toi qui as produit un pareil monſtre ? Le ſang auguſte qui a coulé ſous ſa main, réjaillira ſur toi juſqu'à la dernière Poſtérité : mais tu n'es point coupable ; & le crime d'un Scélérat eſt ſans ceſſe expié par les larmes de ceux qui en ont le ſouvenir.

QUI nous dévoilera les cauſes de cette horrible cataſtrophe ? Eſt-ce le Fanatiſme qu'il en faut accuſer? Eſt-ce l'ambition ſourde de quelques Courtiſans ? La France entière gémit ; Paris eſt conſterné ; le Louvre ſemble partager la douleur générale : mais à travers ce deuil politique, on croit démêler une joie ſecrète. Sulli quitte la Cour ; il va pleurer ſon Roi, la France & ſon ami : & c'eſt ſur Concini que la faveur s'arrête ! N'eſſayons point de lever le voile qui couvre ce myſtère d'horreurs ; imitons le ſilence de l'Hiſtoire, & pleurons ſur la tombe d'un bon Roi !

FIN.

LE SOIR.

O NUIT! précipite tes ombres ſur la terre; enveloppe d'un crêpe épais ce Globe blanchiſſant qui s'élance au-deſſus des pâles nuages : ſa vacillante lumière bleſſe mes yeux appéſantis.

QUE le ſommeil de la Nature attriſte l'homme qui veille! Que ce ſentier ſolitaire eſt propre à la ſombre mélancolie! L'enceinte impoſante de ces montagnes, de ces forêts ombreuſes qui s'élèvent dans le lointain, & ferment l'Horizon; le murmure ſourd & monotone de cette caſcade; ces troncs d'arbres mutilés par les vents; ces jeunes plantes, ſéchées dans leurs racines, & penchées ſur un ſol aride; ce vieux chêne que la Foudre a frappé; tout ce qui m'environne eſt un ſpectacle de douleur.

L'OISEAU des ténèbres interrompt le calme de ces lieux par ſes longs gémiſſemens. Des ſons lugubres percent à travers ces bois ſilencieux, & ſe balancent dans les airs!...... ô Mort! j'entends ta voix menaçante. Ces ſons, triſtement cadencés, m'avertiſſent qu'un être ſemblable à moi, n'eſt plus. Mais quelle image frappe mes yeux! ici repoſe la cendre d'une

mère chérie. Un ſouvenir ſi douloureux & ſi tendre arrête mes pas & ma penſée...... Plus loin j'embraſſe la tombe de mon Fils : conſolation de chaque jour pour une Epouſe inconſolable.

Sous ces ombrages frais, ſous ce berceau de fleurs,
Repoſe, hélas! notre unique eſpérance;
Charli, le beau Charli! l'Amour & l'Innocence.
Là ſont nos baiſers & nos pleurs.

AINSI nous naiſſons pour mourir. Ainſi le Tems entraîne ſans ceſſe, avec les Heures, quelques débris de ce fragile Univers: l'exiſtence de l'homme n'eſt qu'un inſtant dans la durée.

BERCÉS par les careſſes d'un monde ſéducteur, ſon tourbillon nous étourdit & nous enivre. Le jour, nous courons après de brillantes chimères; le ſoir, fatigués de nos pourſuites, nous repoſons dans la folle eſpérance de recevoir le lendemain quelques ſenſations nouvelles : & le lendemain nous fait voir le néant de nos jouiſſances, de nos projets.

O vous! à qui la Molleſſe préſente le nectar de la vie dans la coupe du plaiſir, aimables Voluptueux ; quel inviſible burin, ſur vos fronts épanouis par la joie, grave lentement les triſtes rides de la vieilleſſe? Quel Fantôme

importun vient fouler, à côté de vous, le duvet des roſes où repoſent vos membres délicats? C'eſt la hideuſe Mort, précédée du Chagrin & de la Douleur.

JE la vois preſſer, de ſes avides mains, cette Jeuneſſe vive & folâtre que les Ris & les Jeux accompagnent. Heureux Amans! Cœurs naïfs & tendres, vos ſens pénétrés d'une chaleur douce & féconde, s'ouvrent à l'attrait du plaiſir; comme aux rayons de l'Aurore, la perle matinale déploie, ſur une rive fortunée, ſes feux étincelans. Vous ſaiſiſſez un moment enchanteur & rapide; vous vous hâtez de jouir de l'amour & du bel âge. Hélas! ces fleurs brillantes que le printems de la Nature a fait éclorre pour embellir le vôtre, ces myrtes, dont la tige ſuperbe & légère s'élève au-deſſus de vos têtes, vont bientôt ſe courber vers la terre. Des cyprès funèbres vous ombrageront de leurs triſtes rameaux.

JEUNES Beautés! l'Amour qui vous a faites à ſon image pour enchaîner les cœurs; ce Dieu qui ſemble vous prêter ſes aîles pour voler après lui; c'eſt un Enfant cruel qui ſe joue de votre jeuneſſe. Comme l'éclair qui brille; il éblouit, & diſparaît au moment où il ſemble ſe donner ſans réſerve. Vos charmes auront leur terme;

ils passeront plus vîte que vos années. Regrets inutiles! Dans l'âge mûr, vous craindrez les approches de votre automne, & vous ne pourrez supporter les rigueurs de votre hiver. Jeunes Beautés! vous serez encore heureuses sur la terre, si vous faites succéder au délire de l'Amour, les délices de l'Amitié.

PAISIBLES Hameaux, asyles touchans de l'Innocence & de la Paix; frais Ruisseau dont l'onde fugitive anime la campagne; riches feuillages; Retraite aimable, embellie par mes mains! heureux celui qui peut échapper aux bruyantes illusions des Villes, & venir sur vos gazons se pénétrer des Vertus tranquilles, charme de cette vie orageuse! Heureux qui sait jouir du calme de vos douces solitudes! Amitié, premier besoin du cœur; viens avec moi dans ces champs délicieux, viens m'apprendre à vivre & à mourir. C'est toi qui nous aides à parcourir le cercle de nos jours passagers; toi seule adoucis nos disgraces, & nous consoles dans nos infortunes; toi seule remplis le vuide du tems qui pèse sur notre ame : soutiens ma faible existence; couvre de fleurs le chemin qui mène au tombeau. Mourir est un bienfait du Ciel, quand ta main fortunée ferme nos yeux à sa lumière.

LETTRES DIVERSES.

LETTRE I.

De M. DE VOLTAIRE *à M. le Marquis* DE VILLETTE.

Ferney, 15 Mars 1765.

VOUS ſavez penſer comme écrire :
Les Graces avec la Raiſon
Vous ont confié leur empire.
L'infâme ſuperſtition
Sous vos traits délicats expire.
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de ſa lyre :
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecraſent le ſerpent Pithon.
Il eſt Dieu quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé :
Il l'eſt quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé,
Je le crois Dieu bien davantage.

MOINS le hibou de Ferney, Monſieur, mérite vos jolis Vers, plus il vous en doit de

remercîmens. Il s'intéreſſe vivement à vous; il connaît tout ce que vous valez. Vous ne vous laiſſez point gâter par la Fortune : il vous faut d'autres jouiſſances.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'apanage.
Sous cet amas d'illuſions,
Vous renfermez l'ame d'un Sage.

JE vous retiens pour un des ſoutiens de la Philoſophie. Je vous en avertis, vous ſerez détrompé de tout; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi :
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

NOUS avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre : vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre Couvent.

MADEMOISELLE Clairon eſt chez moi. Il y a dix-ſept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle eſt aujourd'hui. Elle a créé ſon art. Elle eſt unique. Il eſt juſte qu'elle ſoit perſécutée à Paris. Tout ce que vous m'avez appris, & tout ce qu'on m'a dit, augmente ma paſſion pour la retraite; celle de vous y revoir eſt à ſon comble.

LETTRE II.

AU MÊME.

Ferney, 7 Juin 1765.

VOUS êtes encore plus aimable que je ne difais. M. de la Harpe vient de me donner votre paquet. Vos Lettres me font plus de plaifir que le Teftament que vous m'envoyez. Il fe pourra bien faire que vous afpiriez un jour à l'honneur d'être Père de famille, & que vous foyez Docteur *in utroque Jure.* Ce fera à vous de voir s'il vaut mieux vivre en Philofophe, que de donner des enfans à l'Etat. C'eft une grande queftion qu'il ne m'appartient pas de décider.

JE fuis infiniment touché de la bonté que vous avez eue de me confier le Teftament; je le trouve furieufement noble.

NON, je ne me flatte pas de vous voir à Ferney; c'eft un bonheur qui pafferait mes efpérances. Comment pourrez-vous venir dans votre Terre de Bourgogne, au milieu des affaires dont vous devez être furchargé? J'ai peur que vous n'attendiez la tenue des Etats; car il faudra bien venir vous faire recevoir, & prendre féance. C'eft alors que j'oferais compter fur la

plus grande consolation que je puisse recevoir en ma vie. M. de la Harpe partagerait bien ma joie. Je vous assure que je ferai votre paix avec M. de Ximenès, cela ne sera pas difficile ; il sait trop ce que vous valez, pour être long-tems fâché contre vous.

Le Parlement de B.... n'a point du tout envie de se démettre ; il n'a démis que nos Vaches auxquelles il a défendu par un Arrêt solemnel, d'aller paître dans la Franche-Comté. Elles ont eu beau présenter leur requête, & faire valoir la maxime d'Aristote : *Que chacun se mêle de son métier, les Vaches seront bien gardées ;* on les a condamnées au bannissement du ressort du Parlement.

Vous ne devez rien à M. D...., tous vos Comptes sont faits. Je souhaite que ceux de l'Extraordinaire des Guerres se rendent aussi promptement, & que vous soyez débarrassé au plus vîte de tout ce tracas, qui n'est fait ni pour votre humeur, ni pour vos graces.

Il y aurait un gros livre à faire sur tout ce que vous m'avez écrit. Les Fermiers-Généraux ne sont plus aujourd'hui les Financiers de Molière. Les Patins & les Turcaret ont disparu. Les Vatelet, les Helvétius ont pris leur place.

Ce n'eſt pas de ces Meſſieurs que je me plains; je voudrais ſeulement qu'ils ſuſſent, comme moi, de quels délits ils ſe rendent coupables.

Un Jambon eſt confiſqué à Auxonne, parce qu'il a été ſalé, en Franche-Comté, avec du ſel blanc; & qu'il entre en Bourgogne, où l'on ſale les Jambons avec du ſel gris.

Un Chef-d'œuvre de Méchanique deſtiné pour le Roi, une Sphère mouvante eſt ſaiſie ſur les confins de Lorraine par les Employés; parce que cette Machine était l'exécution en Horlogerie du Syſtême de Copernic, & que les Montres y paient des droits.

Voila pourtant ce qui ſe fait au nom de gens de fort bonne compagnie, dont pluſieurs ſe fâcheraient, s'ils en étaient les témoins. Ils ne doivent donc pas trouver étrange que je travaille de toutes mes forces à repouſſer cette inquiſition hors de ma Banlieue. Le moyen que cela ſe paſſe à ma porte, & de rimer des Tragédies!

Adieu, très-aimable Maréchal des Logis; puiſſe quelque jour mon heureuſe deſtinée vous ramener dans ma chaumière! Tout ce qui eſt à Ferney vous eſt preſqu'auſſi tendrement attaché que moi.

LETTRE III.

AU MÊME.

Ferney, le 8 Juillet 1765.

LE vieux malade de Ferney préſente ſes très-tendres reſpects au jeune Malingre de l'Hôtel-d'Elbeuf. Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la Médecine, & que vous paſſez votre tems entre les ragoûts & les drogues; cela rend mélancolique, mais cela fait auſſi un grand bien; car on en aime mieux ſon chez-ſoi, on réfléchit davantage, on ſe confirme dans ſa philoſophie, on fait moins de cas du monde; & dès qu'on a un rayon de ſanté, on court au plaiſir. Une telle vie ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite: les Malingres ont de très-beaux momens.

IL faut que l'air de Ferney ne ſoit pas bon pour les Tragédies: l'Auteur de *Warvick* n'a pas encore fait une pauvre petite Scène. Je ſerai bien honteux s'il ſort de chez moi ſans avoir travaillé. Si la Pièce était prête, nous la jouerions. Je crois vous avoir dit que Madame Denis m'ayant demandé une grande Salle pour repaſſer ſon linge, je lui avais

donné celle du Théâtre : mais après y avoir pensé mûrement, elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale, & jouer la Comédie. Elle a rebâti le Théâtre, & demain on joue *Alzire*, en attendant *Warvick*.

VOUS me parlez avec bien de l'engoûment de mon *Orphelin*. J'aurais voulu la Scène dans la maison de Confucius. J'aurais voulu *Zamti* plus Chinois, & *Gengis* plus Tartare. Heureusement mon grand Acteur a raccommodé tout cela.

PUISSIEZ-VOUS, Monsieur, visiter bientôt vos Terres de Bourgogne. Nous vous donnerons la Comédie, & vous ne serez pas mécontent de Madame Denis. Je suis si vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'est grand dommage ; car je vous avoue modestement que je jouais *Lusignan* mieux que Sarrazin.

LORSQUE vous ferez votre tournée, mandez-nous quel rôle vous voulez. Vous devez être un excellent Acteur, si vous êtes sur le Théâtre comme à souper ; & je vous soupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire.

J'AI une plaisante grace à vous demander ; je remarquai, lorsque vous me faisiez l'honneur

d'être dans mon taudis, que vous ne ſoumettiez jamais votre viſage à la ſavonnette, & au raſoir d'un Valet-de-chambre qui vient vous pincer le nez, & vous échauder le menton. Vous vous ſerviez de petites Pincettes fort commodes, aſſez larges, armées d'un biſeau qui embraſſe la racine du poil, ſans mordre la peau. J'en uſe comme vous, quoiqu'il y ait une prodigieuſe différence entre votre viſage & le mien. Mais il faut que cet art ſoit bien peu en vogue; puiſque je n'ai pu trouver à Genêve, ni à Lyon, une ſeule pince ſupportable : il n'y en a pas plus que de bons livres nouveaux. Je vous demande en grace de vouloir bien ordonner à un de vos gens de m'acheter une demi-douzaine de Pinces ſemblables aux vôtres.

Il eſt vrai que voilà une commiſſion très-ridicule. J'aimerais bien mieux pincer tous les mauvais Poètes, les calomniateurs, les envieux, que de me pincer les joues. Mais enfin, j'en ſuis réduit-là. Je ſuis comme les habitans de nos Colonies, qui ne ſavent plus comment faire quand ils attendent de l'Europe des aiguilles & des peignes. Enfin les petits préſens entretiennent l'amitié; & je vous ſerai très-obligé de cette bonté.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Ferney, 5 Auguste 1765.

LES inflammations de poitrine nuisent beaucoup au commerce des Lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent. Mais en même-tems je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous, pour de l'argent. Je les attends à une Epître Dédicatoire. M. de la Touraille m'a écrit sur votre compte, des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, & il est digne de vous aimer. Vous avez là un bon second auprès de M. le Prince de CONDÉ.

Vous connaissez très-bien vos gens :
C'est un précieux avantage,
Et bien rare dans les beaux ans.
Votre esprit vous a rendu sage :
Si je le suis, c'est par mon âge;
Et je me suis trompé long-tems.

PERMETTEZ-VOUS que je confie à vos bontés ce Billet pour frère d'Alembert? Il me mande que la Bible & le Martyrologe vous sont très-familiers. Vous avez soutenu devant lui, avec courage & bienséance, les attaques du Prédicateur qui me hait encore plus qu'il n'aime le grand Arnaud & le grand Rousseau. Sans doute j'ai nié l'Enfer des Egyptiens. Je me suis un peu moqué des Charlatans qui ont inventé la Roue d'Ixion; mais j'ai toujours fait grand cas des Inventeurs de la Police. J'estime qu'un Cavalier de Maréchaussée en impose plus lui seul, que les trois Furies & le Vautour de Prométhée.

JE vous sais encore meilleur gré de savoir par cœur des pages entières de mon *Siècle de Louis XIV*. Vous me donnez une grande idée de ma Prose. Mais ne répondez plus, je vous en prie, à ces vieilles redites. Je n'ai point fait un Dieu de celui à qui j'ai reproché son Despotisme, son ostentation, sa Femme & son Confesseur. Rien de si facile que de louer, ou de blâmer à outrance, un Roi qui a doublé la force & la grandeur de la Monarchie, laissé des Monumens dignes de la Grèce & de Rome; brûlé les Camisards, & donné son cœur aux grands Jésuites.

LETTRE V.

AU MÊME.

Ferney, 1 Septembre 1765.

IL y a long-tems, Monſieur, que je médite de vous écrire. Le ſéjour de Mademoiſelle Clairon m'a un peu dérangé ; & après ſon départ il a fallu réparer le tems que les plaiſirs avaient dérobé à ma philoſophie. Je ne connaiſſais point le mérite de Mademoiſelle Clairon ; je n'avais pas même l'idée d'un jeu ſi animé & ſi parfait. J'avais été accoutumé à cette froide déclamation de nos froids Théâtres ; & je n'avais vu que des Acteurs récitant des Vers à d'autres Acteurs, dans un petit cercle entouré de petits-Maîtres.

MADEMOISELLE Clairon m'a dit que ni elle, ni Mademoiſelle Dumeſnil, n'avaient déployé l'action dont la Scène eſt ſuſceptible, que depuis que M. le Comte de Lauraguais a rendu au Public aſſez ingrat, le ſervice de payer de ſon argent, la liberté du Théâtre, & la beauté du Spectacle. Pourquoi nul autre homme que lui n'a-t-il contribué à cette magnificence néceſſaire ; & pourquoi ce même Public s'eſt-il

plus ſouvenu de quelques fautes de M. de Lauraguais, que de ſa généroſité, & de ſon goût pour les Arts? Les torts qu'un homme peut avoir dans l'intérieur de ſa famille, ne regardent que ſa famille; les bienfaits publics regardent tous les honnêtes gens. Alcibiade peut avoir fait quelques ſottiſes; mais Alcibiade a fait de belles choſes : auſſi le préfère-t-on à tous les Citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.

Je ne ſais pas encore quelle eſpèce de vie vous ménerez; mais comme je ne vous ai vu faire que des actions généreuſes; comme vous avez un cœur ſenſible & beaucoup d'eſprit, & que par deſſus tout cela, vous allez être très-riche, vous devez bien vous attendre qu'on épluchera votre conduite. Vous vous trouverez entre la Flatterie & l'Envie; mais j'eſpère que vous vous démêlerez très-habilement de l'une & de l'autre. Pardonnez ma petite morale.

Je ne vous envoie point les Verſicules faits en l'honneur de Mademoiſelle Clairon; on en tira quelques Exemplaires. Elle en emporta une moitié, mes Nièces ſe jettèrent ſur l'autre; je n'en ai pas à préſent, Dieu merci, une ſeule copie. Dès que j'en aurai recouvré une, je vous l'enverrai. Mais en vérité, toutes ces bagatelles ne ſont bonnes, qu'aux yeux de

ceux pour qui elles ſont faites. Elles ſont comme les Chanſons de table, qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.

SOUVENEZ-VOUS toujours de la bonne cauſe : ce n'eſt pas aſſez d'être Philoſophe, il faut faire des Philoſophes.

SI vous voyez M. le Comte de la Touraille, ne m'oubliez pas auprès de lui. Il me paraît avoir bien de la raiſon, & bien de l'eſprit; cela n'eſt pas à négliger.

LETTRE VI.

AU MÊME.

Ferney, ce 11 Décembre 1765.

J'OUVRE une caiſſe, Monſieur; j'y vois, qui? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main. Je me ſouviens très-bien que

Ce Danzel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A, dans mon champêtre ſéjour,
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire.
En vérité, c'était l'Amour
S'amuſant à peindre un Satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'Eſtampe, on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé ſi long-tems ſans m'écrire.

Bérénice diſait à Titus :

Voyez-moi plus ſouvent & ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi ſouvent & ne me peignez point.

Mais je ſuis flatté de votre galanterie ; je ne peux me plaindre que du burin. Je remercie le Peintre, & je pardonne au Graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, ſouvent a guerre ; à plus forte raiſon qui terre a

Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y ſur-tout la ſanté ; & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles, quand vous n'aurez rien à faire. L'abſence ne m'empêchera jamais de m'intéreſſer à votre bien-être & à vos plaiſirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; ſi vous en êtes dehors, vous vous ſouviendrez, Monſieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos Vers ; je ne vous démentirai jamais.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Ferney, le 20 Septembre 1766.

JE vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard inutile, long-tems pénétré dans ſa retraite de l'affliction la plus profonde : mais je ne vous pardonne point de vous livrer au Public, qui cherche toujours une victime, & qui s'acharne impitoyablement ſur elle; on ne vous dit peut-être pas juſqu'où il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous ſerez malheureux ſi vous ne vous dérobez à l'envie & à la malignité; je vous répète que vous n'avez d'autre parti à prendre, que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous ſoyez sûr.

VOUS vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joués. J'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cents mille francs, que de vous voir déchirer par les harpies de la Société qui rempliſſent le monde. Il faut abſolument que vous ſachiez que cela a été pouſſé à un excès qui m'a fait une peine cruelle. On dit : voilà comme ſont faits tous les petits Philoſophes de

nos jours. On clabaude à la Cour, à la Ville; vous ſentez combien mon amitié pour vous en a ſouffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuſe; & vous vous obſtinez à gâter tout ce que la Nature & la Fortune ont fait en votre faveur.

JE vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grace que vous ſoyez heureux. Je ne veux pas qu'un beau Diamant ſoit mal monté. Pardonnez ma franchiſe; c'eſt mon cœur qui vous parle, il ne vous déguiſe ni ſon affliction, ni ſes craintes, ni ſes ſentimens pour vous. Je vous aime trop pour vous écrire autrement.

JE vous invite plus que jamais à vous livrer à l'étude. L'homme ſtudieux ſe revêt, à la longue, d'une conſidération perſonnelle, que ne donnent ni les Titres, ni la Fortune. Celui qui travaille n'a pas le tems de faire mal parler de ſoi. Je vous parle ainſi, parce que vous me devez compte de cette heureuſe facilité, & de vos belles diſpoſitions pour les Lettres. Je vous pardonne ſi vous écrivez; & ſur-tout ſi vous m'écrivez. Vous voilà quitte de ma morale; mais ſi vous étiez ici, je vous avertis qu'elle ſerait beaucoup plus longue.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Ferney, 1766.

C'EST vous, mon cher Enfant, qui m'avez appris que de bons & braves Citoyens avaient porté des Cierges à la Statue d'Henri IV, pour luì demander la guérifon du Dauphin. Je vous dois la Réponfe que je fais à ces bonnes gens. Si j'avais été à Paris, je les aurais accompagnés. Mais, comme je ne veux point me brouiller avec les Moines de Sainte Géneviève ; je vous demande en grace de ne laiffer prendre aucune copie de ces vers. Il eft vrai que de la Poéfie Allobroge, venant du pied du Mont-Jura, & du fond des glaces affreufes qui nous environnent, ne mérite guères la curiofité de Paris : mais le fujet eft fi intéreffant, qu'il peut tenter les moins curieux.

DE plus, il m'eft important de favoir ce qu'on penfe de ces vers, avant qu'on les publie. Je dois fans doute adoucir la préférence trop marquée que je donne à l'adorable Henri IV, fur Sainte Géneviève. Ma paffion pour ce grand Homme, m'aura peut-être

emporté trop loin : je n'ai penſé qu'aux bons Français, en écrivant cet Ouvrage, tout d'une haleine ; & je n'ai pas aſſez ſongé aux Dévots, qui peuvent trop ſonger à moi.

RECUEILLEZ les voix ; je vous en prie. Inſtruiſez-moi de ce que l'on dit, afin que je ſache ce que je dois faire. Vous m'appellez plaiſamment votre protecteur ; & moi, je vous appelle ſérieuſement le mien dans cette occaſion.

MON Saint, à moi, c'eſt Vincent de Paul. C'eſt le Patron des Fondateurs. Il a mérité l'Apothéoſe de la part des Philoſophes, comme des Chrétiens. Il a laiſſé plus de Monumens utiles que ſon Souverain Louis XIII. Au milieu des guerres de la Fronde, il fut également reſpecté des deux Partis. Lui ſeul eût été capable d'empêcher la Saint-Barthelemi. Il voulait que l'on caſsât la Cloche infernale de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui a ſonné le Tocſin du Maſſacre. Il était ſi humble de cœur qu'il refuſait, aux Jours ſolemnels, de porter les ſuperbes Ornemens qu'avait donnés Médicis ; bien différent de François de Sales qui écrivait à Madame de Chantal : *Ma chère Sœur, j'ai dit ce matin la Meſſe, avec la belle Chaſuble que vous m'avez brodée.*

LETTRE IX.

AU MÊME.

JE crois vous avoir déja dit de quelle manière il faut m'adreſſer vos Lettres : ſans cela, vous courez riſque d'avoir plus d'un confident de vos ſecrets.

VOUS me parlez de la retraite précipitée du Miniſtre. On peut dire qu'il a ſoutenu les caprices de la Fortune comme il a reçu ſes careſſes. Il n'y a pas moins de grandeur à ſupporter de grandes injuſtices, qu'à faire de grandes actions. C'eſt un puiſſant Raiſonneur, que celui qui vous diſait ſérieuſement que *M.... n'était pas de famille à être Contrôleur-Général.* Mais lorſque l'on eſt ſur un vaiſſeau aſſailli par la Tempête, & dans un danger imminent de périr; on ne choiſit pas, pour tenir le Gouvernail, celui qui eſt de meilleure maiſon; mais celui qui eſt le plus habile.

CE que vous me dites du Prélat harangueur, m'a étonné & affligé; car on m'avait flatté que, dans une eſpèce de Sermon à ſon aſſemblée, il avait prêché la Tolérance. Sa Sortie contre les Philoſophes eſt plus dangereuſe

que vous ne penſez : on n'en veut déja que trop aux partiſans de la Raiſon ; & vous avez dû vous en appercevoir au refus que M. d'Alembert eſſuie, juſqu'à préſent, d'une petite Penſion, à laquelle il a un droit inconteſtable, & que l'Académie des Sciences demandait pour lui. Il me ſemble qu'il n'eſt pas bien honorable pour la France, qu'on prive de douze cents livres de Rentes, un homme ſi ſupérieur, qui a fait un ſacrifice de cent mille livres d'appointemens pour reſter dans ſon Pays qu'il honore. C'eſt une réflexion que, ſans doute, tout le monde a faite, & qui vaut la Penſion.

J'AVAIS raiſon, comme vous voyez, de ne point envoyer ce brimborion de Frère Oudin, qu'on ne peut avoir fait courir que très-défiguré. On ne doit parler du Porc de S. Antoine & du Chien de S. Roch, pendant l'Aſſemblée du Clergé, qu'avec un profond reſpect.

VOUS avez beau me dire qu'on lèvera l'Excommunication, ſi juſtement fulminée par ceux qui jouent des Farces Latines, contre ceux qui jouent des Pièces Françaiſes. Je connais trop l'Egliſe : elle ne peut pas plus ſe relâcher, qu'elle ne peut errer. Il n'y a plus

que les Drames Bourgeois du néologue Marivaux, où l'on puiſſe aller pleurer en sûreté de conſcience. Les Comédiens Français trouveront plus d'indulgence au Parlement, dans quelque occaſion favorable où ils plaideront contre l'Archevêque.

Je ſuis fâché du mauvais ſuccès de notre Protégé ; mais pour être un bon Comédien, il faudrait deſcendre de Protée, en ligne directe. Il faut beaucoup de talent pour être excommunié.

M. de la Harpe eſt à Ferney ; mais il n'y a pas encore travaillé. J'eſpérais qu'il ferait ici quelques petits *Warvicks*. Il n'y a que Madame Dupuis qui ſe mette, chez nous, à faire des enfans.

Pour moi, je mène toujours la même vie. Je lis, avec édification, les Pères de l'Egliſe. Je prie Hubert de deſſiner S. Paul. Il en fera un portrait fort reſſemblant, d'après l'idée qu'en donnent de vieux Auteurs qui ont été, en tiers, avec lui & Sainte Thècle.

Dieu ſoit loué, que vous ſoyez toujours dans le deſſein de venir voir votre Terre de Bourgogne, & de viſiter, en paſſant, des reclus qui vous ſont bien tendrement attachés.

LETTRE X.

AU MÊME.

Ferney, le 4 Novembre 1767.

VOTRE ſage Héros, très-peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager.
Il ne ravagea point la terre;
Mais il la fit bien ravager.

IL doit tout à ſon Bertrand. Ce bon Connétable, le meilleur des hommes, tailla en pièces nombre de ſes ennemis. Il fut comparé, dans le tems, à Ituriel l'Exterminateur qui, de ſon épée flamboyante, chaſſa les Anges rebelles.

VOUS mettez ſur la même ligne Du Gueſclin & Turenne. Mais quelle prodigieuſe différence pour les mœurs! le premier recevait des balafres dans les Tournois, & voyait jouer les *Myſtères;* le ſecond aſſiſtait aux Carrouſels de Louis XIV, & aux repréſentations d'*Atalie* & de *Cinna*.

POURQUOI ne dites-vous pas que votre paiſible Monarque avait une fort belle Marine Royale? ſans ſortir de chez lui, il prit, dans les mers de la Rochelle, neuf mille Anglais, avec le Comte de Pembrock leur Amiral.

POURQUOI ne dites-vous pas que le fastueux Empereur des Germains, ce Roi des Rois qui se faisait servir par sept Souverains dans une Cour plénière, vint abaisser son orgueil devant la sagesse de CHARLES? Il fit le pélerinage de Prague à Paris pour le visiter; comme la Reine de Saba était venue voir Salomon.

VOUS pouviez aussi rappeller ce trait si touchant. Le jour de sa mort, il supprima la plupart des Impôts; & quelques heures avant d'expirer, comme un bon père de famille, il fit ouvrir les portes de sa chambre, afin de voir encore une fois son Peuple, & de le bénir.

VOTRE amitié pour M...... vous a empêché de composer pour l'Académie; mais vous avez travaillé pour le Public, votre gloire, & mon plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, & celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent!

M. de la Harpe reviendra bientôt vous voir. Il a été un an chez moi. S'il avait autant de fortune que de talent & d'esprit, il

ſerait plus riche que feu Montmartel. Il lui ſera plus aiſé d'avoir des Prix de l'Académie, que des Penſions du Roi. Lui & ſa femme jouent ici la Comédie parfaitement ; M. de Chabanon auſſi. Notre petit Théâtre a mieux valu que celui du Fauxbourg Saint-Germain. On a joué *Zaïre* avec une grande perfection. Pour moi, je vous avoue que j'aime mieux une Scène de *Céſar*, ou de *Ciceron*, que toute cette intrigue d'amour que je filais, il y a trente-cinq ans. Mais le Parterre de Paris & les Loges ſont plus galans que moi : ils donnent la préférence à ma Quinauderie. Vous nous avez bien manqué : vous devez être un excellent Acteur ; car, ſans rire, vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

ME voilà bloqué par mon grand ennemi qui eſt l'Hiver. On me fait peur ici d'une Fièvre qui court. On me tourmente pour aller paſſer ſix mois à Lyon : toute la maiſonnée en brûle d'envie. Mais je reſterai où je ſuis, bien calfeutré. J'ai plus de courage que de force : je ſens bien que cette expédition eſt impoſſible. Je ne ſuis pas comme Frédéric, un Héros de toutes les ſaiſons.

CONSERVEZ vos bontés pour un vieillard qui vous eſt véritablement attaché.

RÉPONSE.

Le fecret d'ennüyer eft celui de tout dire.

VOILA précifément pourquoi je n'ai pas voulu répéter ce que dit l'Hiftoire. Si mon Héros eût vécu de notre tems, il n'aurait point fait ravager la terre : & quand un Prud'homme lifait, au bout de fa table, les *Faits & Geftes mémorables des tems paffés*, il eft à remarquer que, ce qu'il aimait le plus, c'était l'Hiftoire des Philofophes & celle des Légiflateurs.

JE fais bien que je n'ai pas encadré mon Héros dans toutes fes Vertus : votre Lettre feule en dit autant qu'un long Difcours. Mais un grand Chapitre que j'aurais pu traiter auffi, c'eft celui de la véritable Sageffe du bon Roi CHARLES. Dans un Siècle intolérant, ce Prince invitait la Philofophie à fe montrer. Il aurait voulu placer auprès de lui fur le Trône, comme la force & le foutien de l'Empire, cette Lumière nouvelle que vous êtes enfin venu apporter aux hommes.

DES Courtifans murmuraient de l'honneur qu'il portait aux Gens de Lettres ; il leur

répondit : *Les Clercs où eſt Sapience, on ne peut trop honorer. Tant que Sapience ſera honorée dans ce Royaume, il ira à proſpérité ; & quand déboutée y ſera, il décherra.*

MAIS ce n'eſt guères ces qualités paiſibles qui fourniſſent le texte d'un Diſcours Académique. Le Roi qui rend ſon Peuple heureux, n'eſt pas celui dont on parle le plus ; & s'il faut de l'art pour louer celui que l'on admire, il en faut encore pour célébrer celui que l'on aime.

Quelque pompon, quelque parure
Ne meſſied point à la Beauté.
Sans un peu d'art, la Vérité
Fait bien ſouvent triſte figure.
CHARLE à Poitiers fut bon humain,
J'ai paſſé ce qu'on lui vit faire,
Lorſqu'Edouard, avec ſon père,
Se rudoyaient, le fer en main.
J'ai gardé le même ſilence
Sur cette panique terreur,
Que dans ſon Louvre, au fond du cœur,
Eprouva ce grand Roi de France.
Il ne ſera pas moins fameux,
Quoiqu'on vante peu ſon courage !
Il fut malingre, ſouffreteux ;
Ce lui fut force d'être ſage.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Ferney, 24 Septembre 1777.

QUAND l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare s'écrivaient des billets en vers, ſoit pour aller ſouper au Temple ou à Saint-Maur, on n'imprimait point leurs billets dans le Mercure Galant ; les Cafés de Paris ne devenaient point les confidens & les juges de leurs amuſemens. Enfin, on ne les expoſait point aux impertinens diſcours de la canaille de la Littérature, plus inſolente & plus dangereuſe que la canaille des Halles.

IL eût été à ſouhaiter que M. le Marquis de Villette, qui écrit comme les Chaulieu & les la Fare, dans leur bon tems, n'eût pas prodigué ſa charmante facilité à un Public toujours très-malin, très-injuſte, & dont il faut ſe garder comme de la morſure des Singes.

UN pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, alité depuis ſix mois, mourant & ne devant écrire que ſon teſtament, ayant eu la faibleſſe & la hardieſſe de répondre aux Vers charmans de M. le Marquis de Villette, ſur

les mêmes rimes, & non pas avec le même agrément, ne devait pas être puni, & être condamné au Mercure.

Ce Mercure eſt feuilleté par les Dames de la Cour, comme par les Dames de la rue S. Denis. Le petit mot pour rire,

Je ne crains point qu'une coquine,

eſt relevé dans les deux tripots, avec toute la charité qu'on y connaît.

La choſe eſt faite, il n'y a plus de remède. La ſeule pénitence eſt de venir chez le vieux malade, avec le Marquis de Villevielle, aſſiſter à ſon Extrême-onction, & lui dire un *De profundis* en *ine* auſſi joli que ſa charmante Lettre.

Soit qu'il vive ou qu'il meure, M. de Villette aura dans deux mois ſon Quantième avec répétition, & belle Boîte d'or de couleur, dont le centre ſera garni d'une Figure en émail très-reſſemblante. Le tout coûtera vingt-cinq, ou vingt-ſix louis.

Il y a un Reclus, nommé M. de L.... de S...., en faveur de qui M. de Villette a fait une belle action; je n'en ſuis pas ſurpris. Je ne le ſuis pas non plus de la perſécution qu'il éprouve; elle eſt digne des Welches.

LETTRE XII.

A M. DE LAUNAY, *Maître des Requêtes, qui avait envoyé à M.* DE VOLTAIRE *son Discours sur la* Pitié.

Ferney, le 8 Décembre 1777.

SALUT au brillant & solide Auteur du Panégyrique *de la Pitié.*

OUI, la Pitié est un don de Dieu. Oui, son Panégyriste a raison, & d'autant plus qu'il est très-éloquent; car s'il ne l'était pas, à quoi servirait-il d'avoir raison?

OUI, la Pitié est le contrepoison de tous les fléaux de ce monde. Voilà pourquoi Jean Racine prit pour sa devise, dans l'Edition de ses Tragédies, *Phobos kai cleos; Crainte & Pitié.* Voilà pourquoi on dit à notre Messe Latine le *Kyrie eleïson* des Grecs. Tous les Prédicateurs cherchent à inspirer la pitié pour les Pauvres & pour les Malheureux : & la plupart de ces Orateurs mêmes font pitié.

L'ILLUSTRE Maître de l'Assemblée littéraire & fraternelle sera toujours plutôt envie que pitié.

Si je pouvais dans mon trifte état faire un voyage à Paris; mon plus grand defir ferait que le Panégyrifte de la *Pitié* en eût un peu pour moi.

Pour M. le Marquis de Villette, il eft fans pitié pour fa nouvelle conquête, & ne lui donne pas le tems de refpirer.

Poft-fcriptum de la main de M. DE VOLTAIRE *à la Marquife* D'AZI.

Les deux Heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur. Mademoifelle de Varicour a bien voulu être ma fille quelque-tems; Madame de Villette jouit d'un fort plus beau, elle devient aujourd'hui votre nièce; & j'ofe vous affurer qu'elle en eft très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon efprit & les graces.

Mon âge m'empêchera d'aller vous la préfenter moi-même, & vous faire ma cour. Affligé, dans ma retraite, d'un refte d'apoplexie qui m'entraîne au pays où eft defcendu Catherin Fréron, j'ai été bien confolé par votre aimable Lettre. Je n'ai jamais perdu l'habitude de vous être véritablement attaché, & rien n'altérera la fenfibilité & le refpect avec lefquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

De M. le Marquis DE VILLETTE *à M.* DE VOLTAIRE.

Genêve, 1770.

EN vous voyant hier, Monſieur, avec le bâton & le capot de Paoli, je me ſuis rappellé ces premiers vers de l'*Aminte.*

Chi crederia che ſotto humane forme
E ſotto queſte paſtorali ſpoglie
Foſſe naſcoſto un Dio.

IL eſt vrai que mon attachement pour votre perſonne tient un peu du culte : ſi l'on peut m'accuſer d'idolâtrie, ce ne ſera pas au moins de Polythéiſme.

VOUS avez ſans doute été ſurpris de ma diſparution ſubite. J'ai eſſayé de vous voir, avant de partir : mais vous étiez enfermé avec votre Démon; & je vous ai reſpecté. J'ai bien vîte couru à Genêve ſans dire mot à perſonne, parce que je ne voulais pas manquer le Sieur *Rillet* que j'ai attaqué en face avec une Lettre-de-change, tirée à bout portant ſur lui. Il m'a délivré cent louis en or de Ducats.

IL faut avouer que je vous conte-là de pauvres raiſons ; quand on n'entretient que les Muſes qui ſont ſi aiſées à vivre, à quoi bon s'occuper d'argent ?

Homère, cet homme divin,
Dont on vante tant le génie,
A mendié durant ſa vie ;
Milton eut le même deſtin :
Et le Favori de Thalie,
Plaute, qui charma l'Italie,
Finit ſes jours dans un moulin.

VOILA de magnifiques exemples ; mais le nom ſeul de Voltaire eſt plus impoſant que tous ces noms-là. Je vois que le plus grand Poète qui ait jamais exiſté, eſt Seigneur de deux cents mille livres de Rentes ; je vois que Newton, Bacon & Sénèque, vos confrères, étaient auſſi fort riches ; avec cette différence, que, comme le dernier, vous n'affectez pas le mépris des Richeſſes.

TOUT ce que vous m'écrivez, me donne beaucoup de courage ; heureuſement pour vous, je ne prends pas les choſes à la lettre, ſans cela je vous enverrais mes petits vers à ne plus finir ; au reſte je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent, mais pour ce qu'ils valent.

Frivoles

Frivoles enfans du délire,
De l'art ils n'ont point l'ornement :
Le ſentiment qui les inſpire,
Peut-être en fait tout l'agrément ;
Et lui ſeul a droit de les lire.

LORSQUE j'ai voulu ſortir hier de la Ville, à cinq heures du ſoir, j'ai trouvé les Portes cloſes, & ſi cloſes que le Roi de France n'y entrerait pas. Voilà une Police ſtupide & barbare. Je n'entends point comment des hommes, ſi fiers de leur Liberté, conſentent à paſſer les trois-quarts de la vie ſous des verrouils ; & je ſuis tout prêt de me mettre en colère, lorſque je me rappelle ce trait ſi touchant, que vous m'avez raconté, les poings fermés & les larmes aux yeux ; cette pauvre Mère qui arrive ſur les Ponts, une minute trop tard ; qui demande à genoux qu'on la laiſſe entrer, pour allaiter ſon Enfant qu'elle a laiſſé dans la Ville ; qui paſſe la nuit à ſe lamenter à la Porte, & le matin retrouve ſon Enfant qui venait d'expirer.

MON Dieu, que j'aime votre bon cœur ! Celui qui vous voit, dans votre intérieur domeſtique, pourrait-il jamais ſe défendre du ſentiment d'enthouſiaſme & de la tendre vénération que vous m'avez inſpirés ?

LETTRE XIV.

AU MÊME.

Paris, 1776.

A QUELQUE chofe près, mon cher Maître, la première hiftoire dont vous me parlez, eft vraie. Un Marchand d'Injures, établi à Londres, m'a écrit qu'il allait publier un Volume d'Anecdotes un peu fcandaleufes, dans lefquelles j'avais ma bonne part; mais qu'il confentait à fupprimer mon article, fi je voulais lui envoyer *feulement cent louis.*

JE lui ai répondu que j'étais bien fenfible à fon extrême délicateffe; mais que j'avais moi-même un petit Recueil de traits affez piquans, point connus, & qui me font particuliers; & que, venant de laiffer tout mon argent fur un tapis verd, je les lui fournirais encore, s'il voulait m'envoyer *feulement cinquante louis.*

QUANT à l'autre hiftoire; rappellez-vous ce que difait à Fontenelle la Princeffe de Carignan : *vous excuferez cet Enfant, Monfieur : il ne vous connaît point; mais il ne fait pas lire.* Comparaifon à part, voilà ce qu'il faut

penſer du pauvre Tournay qui ne s'eſt point emparé de vos Lettres ; car il ne ſait pas lire. Au reſte, elles n'en ſont pas moins perdues. Mais ſoyez tranquille ; elles ne contiennent rien que d'oſtenſible. Ce qui me donne un vrai chagrin, c'eſt que trois de ces Lettres, en vers & en proſe, ſont écrites de votre main. Je gardais ſoigneuſement ce tréſor : je le conſervais pour mon plaiſir, un peu pour ma gloire ; en le répandant, on n'ajoutera rien à la vôtre.

JE voulais partir aujourd'hui pour Ferney ; mais il y a neuf ans que je ne m'étais trouvé à Paris, le jour de la Fête-Dieu : je n'ai pu réſiſter au plaiſir de voir les Proceſſions, les Repoſoirs & les Tapiſſeries.

N'EN déplaiſe à Jean Chauvin votre voiſin ; il eſt par trop Iconoclaſte. Il nous faut des Images ; il en faut aux Lettrés, comme au Peuple ; & je ſuis plus tenté d'adorer le grand Etre dans la majeſtueuſe Baſilique de S. Pierre de Rome, que dans la maiſon, toute nue, de S. Pierre de Genêve. Le luxe Romain me plaît ; il a quelque choſe de touchant & d'auguſte, & ſur-tout un certain caractère d'antique, qui ſied fort bien à la Religion.

S. Sulpice & S. Roch sont sortis ce matin de chez eux, dans toute leur gloire. Ils promenaient, avec une douce majesté, leur Seigneur & Maître; quand tout-à-coup, soumis lui-même aux Causes secondes, il a permis qu'une averse épouvantable vint déshonorer sa Fête.

Vous eussiez vu, de tous côtés,
La Pompe & les Cérémonies,
Les Dévots & les Confrairies,
Marcher ensemble, à pas comptés,
Par-tout des Peintures tendues,
Des Prêtres en habits brillans,
L'encens s'élever jusqu'aux nues,
Des Flambeaux, des Roses, des Chants,
Et Dieu même au milieu des rues.

Si vous aviez affaire à moi, Messieurs les Philosophes! je vous ferais bien venir dans mon Temple. Tout n'y serait qu'architecture, peinture, musique. Un large Vaisseau, d'un style Grec, éclairé d'une manière mystérieuse; entouré de verdure & non de tombeaux; de grands vitraux souvent ouverts, de grosses portes toujours fermées; le silence du recueillement, la parole de Dieu annoncée avec l'onction & l'élégance de Massillon; le Chant mesuré, les voix mariées aux sons de

l'Orgue, comme chez les Réformés ; les Parfums les plus rares de l'Arabie ; des Cloches pleines d'harmonie : tout vous y appellerait. Les Tableaux qui pareraient mon Eglise, ne seraient pas des Tableaux de sang. Les Martyrs & les Bourreaux n'y feraient point frissonner & reculer d'horreur. Mais les plus doux Mystères, tout ce que l'Evangile a de plus consolant, rendu sensible par le pinceau des Corrège & des Raphaël, en rapprochant de Dieu, y ferait oublier les hommes. Vous vous mettriez à genoux involontairement ; & vous diriez, comme mon aimable Mère :

. . . .

LETTRE XV.

A M. le Comte DE LA TOURAILLE, *Gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Prince de* CONDÉ.

TRÈS-DIGNE Gentilhomme du plus brave & du plus aimable de nos Princes, vous qui êtes le Tacite de l'Historiette ; qui parez la Raison de vos graces, & qui feriez aimer la table à celui qui vit de privations ; eh bien ! mon ami, serons-nous enfin débarrassés

Des propos éternels de ce brave Guerrier,
Qui n'a d'autre jargon que celui du métier?
De nos derniers combats, ennuyeux Journaliste,
Des morts & des blessés en poche il tient la liste:
Et ne parlant jamais que d'assauts, de blocus,
De Convois enlevés & de Partis vaincus:
Ainsi, chez Pelletier, au Parc d'artillerie,
Il nous faut essuyer toute sa batterie;
Boulet, bombe, mortier, fougasse, saucisson,
Tout son discours enfin sent la poudre à canon.

CET illustre Bavard me donne quelqu'idée de la Métempsycose à laquelle jusqu'à présent je n'avais rien compris. S'il n'est pas vrai que l'ame d'un homme puisse passer dans le corps d'une bête, au moins est-il bien prouvé que l'ame d'une bête peut entrer dans le corps d'un homme.

J'AI payé cher le souper le plus délicieux; j'ai pensé mourir la nuit dernière. Ce monde-ci n'est-il pas un vrai pot-pourri de contrariétés? le même Individu est à la fois Castor & Pollux;

Aujourd'hui sur la Terre & demain dans les Cieux.

ON m'assure que le Chevalier de *** a quitté l'Armée tout-à-coup, parce que son père est à l'extrémité. Un départ si brusque

me rappelle cette réponse du Maréchal de Toiras à un Officier :

Père & mère honoreras,
Afin que vives longuement.

NON, je ne veux pas absolument des jolis Couplets qu'on m'attribue ; je ne veux ni de l'esprit, ni de la méchanceté dont ils sont remplis. Quand on se permet une Chanson de cette espèce, il faut écrire au bas :

» Le Prieur qui l'a fait,
» En est fort satisfait.

JE ne veux pas non plus des Epigrammes qui courent. En voici encore une sur notre bon Maréchal, dont on veut absolument que je sois l'Auteur : & je la lis pour la première fois.

Pourquoi le Bâton à S......,
Lorsque Chevert est le vainqueur?
De la Fortune est-ce méprise,
Ou bien abus de la Faveur?
Je ne vois rien là qui m'étonne,
Répond alors certain Railleur;
C'est à l'Aveugle qu'on le donne,
Et non pas à son Conducteur.

ENCORE une fois je hais les méchancetés ; & si chacun a son genre, ce n'est pas le mien.

Je ne me défends pas de même des vers qui vous ont plu. Ils sont l'ouvrage du moment. Peut-être si j'eusse pris plus de peine, vous aurais-je fait moins de plaisir.

A vos yeux si j'ai fait paraître,
Le Français tel qu'il est :
De Castries, prenez le portrait,
Vous le verrez tel qu'il doit être.

Il est certain qu'il va y avoir une Action sanglante; & cependant on ne nous parle que de Paix. Cela me ferait craindre le trait du Prince d'Orange, à la fin de la guerre de 1678. Il avait, dans sa poche, la Paix signée entre Louis XIV & la Hollande, & néanmoins il livre bataille aux Français. Il y eut quatre mille morts, tant de part que d'autre. Un Officier osa lui témoigner sa surprise d'une pareille férocité. Guillaume lui répond froidement : *Je n'ai pu me refuser cette dernière leçon de mon métier.*

Je n'ai pas le courage d'ajouter une ligne, & j'ai l'ame à la renverse. Je vois passer, sous mes fenêtres, un malheureux jeune homme que l'on va pendre pour un chou. Il semble que les Généraux ont en cruauté ce qu'ils n'ont pas en talent.

LETTRE XVI.

Au Roi de Pruſſe, *en lui envoyant* l'Eloge de Charles V.

Sire,

Le nom ſeul de Frédéric inſpire tant d'admiration parmi nous, que c'eſt à qui lui offrira ſon Drame, ſes Images, ou ſon Livre. Mais un faible *Diſcours* ſur le Règne orageux d'un Monarque étranger, eſt-il bien digne d'amuſer un moment les loiſirs de Votre Majesté ? Celui qui renverſe les Préjugés, & fonde une Philoſophie nouvelle, daignera-t-il abaiſſer ſa penſée à des tems d'ignorance & de barbarie ? & le Héros de toutes les Saiſons pourrait-il accorder quelqu'intérêt aux Vertus paiſibles, aux ſages Economies d'un Roi caſanier ?

Mais j'oſe préſenter cet hommage au grand Prince qui écrit les Annales de ſon Empire du ſtyle de Salluſte. Par l'étendue, la variété de ſes Connaiſſances ; par une longue familiarité avec la Science & l'Eſprit, il ſerait encore un des premiers Ecrivains de la Nation dont il a daigné adopter la Langue.

Je ſens qu'il eſt auſſi périlleux de vous avoir pour Lecteur, que de vous avoir pour ennemi : & l'on a trop fait valoir ſans doute auprès de VOTRE MAJESTÉ, mes premiers Eſſais.

Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui,
Tyriot me paraît peu ſage.
Si vous éprouvez quelqu'ennui,
Lorſque vous lirez mon Ouvrage,
SIRE, n'en accuſez que lui.
Je n'aurais pas eu le courage
De vous faire un pareil envoi.
Je crains un œil tel que le vôtre;
Et je dis ſans ceſſe, à part moi :
C'eſt un grand juge que ce Roi!
S'il n'était Roi que comme un autre,
Il me ferait bien moins d'effroi.

Si j'avais compoſé un Ouvrage ſur la Tactique, il me ſiérait alors de le préſenter à VOTRE MAJESTÉ, & de la propoſer pour modèle : elle offre à la fois les qualités du Capitaine, & le génie du Conquérant. Je ne ferais pas embarraſſé de retracer ſes marches ſavantes & hardies, ſes victoires, ſes retraites mémorables : chacune en particulier ferait la réputation des plus grands Généraux. Au milieu de ces Trophées de déſolation, le

Poète & l'Hiſtorien ſeraient conſolés, en voyant le Prince le plus clément que la Politique ait jamais forcé de prendre les armes, eſſuyer plus d'une fois les pleurs qu'il avait fait répandre ; & parmi les horreurs d'un Champ de bataille, éteindre, dans les triſtes hameaux, l'incendie que le Démon de la Guerre y avait allumé.

AH ! SIRE, qu'il me ſerait facile alors de faire admirer mon Héros ! Il a tant de titres à la Renommée, tant d'empire ſur les cœurs, que, dans ſes brillans ſuccès, je dirai même dans ſes rêvers, il comptait peut-être autant de Partiſans intimes à Vienne, à Verſailles, qu'à Berlin. Le front ceint de l'olive de la Paix, il a quitté les champs de Mars, pour les champs de Cérès ; & le Clairon des Combats, pour la Flûte d'Apollon.

FRÉDÉRIC qui, vingt ans l'effroi des Potentats,
Du char de la Victoire, a lancé le tonnerre,
Enſanglanté l'Europe, ébranlé les Etats,
Par ſes douces vertus, vient conſoler la Terre.
Les Arts, près de ſon trône, accourus à ſa voix,
Le couvrent d'une gloire & plus pure & plus belle.
Pour le bonheur du monde & l'exemple des Rois,
Alexandre aujourd'hui fait place à Marc-Aurèle.

JE ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XVII.

A M. D'ALEMBERT.

Ferney.

VOS Nouvelles ont beaucoup diverti M. de Voltaire. Puiſque vous voulez ſavoir juſqu'aux minuties de ſa vie domeſtique, je vous en raconterai quelques traits. Un grand nom ennoblit les plus petits détails.

JE l'ai vû ce matin, ſous les voûtes d'une Vigne immenſe, aſſis dans un large fauteuil, ſur une pelouſe molle & verdoyante, aux rayons d'un Soleil qu'il ne trouve jamais trop chaud. Là, entouré de ſes nombreux moutons, il tenait, d'une main, ſa Plume; & de l'autre, des Epreuves d'Imprimerie. J'approche: c'étaient les *Quand*, les *Pourquoi*, toutes les ironies dont il a tant de fois accablé votre confrère le Franc de Pompignan. *Oh! pour le coup*, lui ai-je dit; *c'eſt bien le Loup qui s'eſt fait Berger.*

CE qui vaut la peine de vous être raconté, & par où j'aurais dû commencer; c'eſt une Fête dont j'ai été le témoin. Repréſentez-vous le Fondateur de Ferney, recevant, à

l'entrée de son Château, les hommages de sa Colonie. Etrangers & Français, Catholiques & Protestans, tous sont animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie; tous, sous les armes, en uniforme bleu & rouge, formaient une longue & brillante Cavalcade.

Un illustre Voyageur, l'une de ces ALTESSES d'Allemagne qui trafiquent de leurs Sujets & les mettent à l'enchère, arrive sur ces entrefaites; & frappé de l'ordre & de l'appareil de cette petite Troupe, il dit à M. de Voltaire: *Ce sont vos Soldats? Ce sont mes amis*, répond le Philosophe.

Les Filles & les Garçons avaient des habits de Bergers. Chacun apportait son offrande; & comme au tems des premiers Pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs & des fruits.

Au milieu de ce cortège, digne des crayons du Poussin, paraissait la belle Adoptée du Patriarche. Elle tenait, dans une Corbeille, deux Colombes, aux aîles blanches, au bec de rose. La timidité, la rougeur ajoutaient encore au charme de sa figure. Il était difficile de n'être pas ému d'un si charmant tableau.

JE ne vous parlerai point de l'affluence, du concours des Villages voisins. Les chaînes de la Servitude qu'il entreprend de briser pour vingt mille Sujets du Roi, les entraves de la Ferme-Générale rejettées de tout le Pays, la Liberté, l'aisance rendue au Commerce, ne l'environnaient que de cœurs reconnaissans.

J'ÉTAIS tout honteux de la sécheresse de mon rôle. J'ai voulu aussi ajuster un Compliment; c'étaient des vers : je vous l'avouerai, j'ai été bien plus embarrassé de les réciter, que de les faire.

A la Fête d'un Souverain,
Le Gala de la Cour pour lui seul a des charmes;
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs, a fait couler des larmes.
Vous avez un autre destin :
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire;
Et quand on célèbre VOLTAIRE,
C'est la Fête du Genre-humain.

JE vous dirai qu'il a donné un superbe Repas; & qu'il a fait asseoir à sa table deux cents de ses Vassaux : puis les Illuminations, les Chansons, les Danses. Le matin, c'était l'expression d'un sentiment doux & filial; le soir, c'était l'enivrement de la joie. Vous auriez vu celui qui veut être toujours aveugle

& malade, oublier ſon grand âge, & dans un élan de gaîté qui tenait encore à ſon vieux tems, jetter ſon Chapeau en l'air, parmi les acclamations, les tranſports, les vœux que l'on faiſait pour ſes jours ſi chéris.

C'EST par l'admiration, l'enthouſiaſme que M. de Voltaire eſt connu dans le monde; c'eſt par l'amour, le reſpect qu'il eſt connu chez lui. Vous ſavez qu'il eſt très-riche; mais certainement il n'a jamais eu le tourment de la poſſeſſion. Il ſemble qu'il craigne plus les importuns que les voleurs. J'ai remarqué que ſa Chambre ferme à clef du côté du Sallon, & qu'elle n'a jamais eu de Serrure du côté de ſes gens: ce qui prouve évidemment qu'il n'eſt ni défiant, ni avare.

M. de Voltaire eſt bon voiſin. J'ai vu un Ecrit fait double entre lui & ſon Curé, une Promeſſe réciproque de n'avoir jamais de Procès l'un contre l'autre; & M. de Voltaire, en ſignant, a ajouté de ſa main: *Notre parole vaut mieux que tous les Actes de Notaire.*

IL a beaucoup fait bâtir. Chaque jour voit s'élever de nouveaux Edifices dans ſa petite Ville. Il juſtifie pleinement ſes vers à la Ducheſſe de Choiſeul.

Madame, un Héros destructeur
N'est, à mes yeux, qu'un grand coupable:
J'aime bien mieux un Fondateur;
L'un est un Dieu, l'autre est un Diable.

IL a de belles & vastes Forêts; mais il souffrirait d'y voir porter la Coignée. On dirait que sa sensibilité s'étend jusqu'aux végétaux. Vous connaissez les deux immenses Sapins qui bordent son Potager, & qu'il a nommés *Castor & Pollux*, parce qu'ils sont jumeaux. L'un frappé de la foudre, accablé par les ans, laissait tomber jusqu'à terre ses rameaux affaiblis. M. de Voltaire les a fait relever par un fil d'archal, & se complaît à soutenir sa vieillesse.

JE n'ajouterai plus qu'un mot. La Fête dont je viens de vous parler, a fini par un accès de colère des plus violens. M. de Voltaire apprend que l'on a tué les deux beaux Pigeons que sa chère Enfant avait apprivoisés & nourris. Je ne puis rendre l'excès de son indignation, en voyant l'apathie avec laquelle on égorge ainsi ce qu'on vient de caresser. Tout ce que cette cruauté d'habitude lui a fait dire d'éloquent & de pathétique, peint encore mieux son ame, que ne feraient les belles Scènes d'*Orosmane* & d'*Alzire*.

LETTRE

LETTRE XVIII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Ferney, 1777.

PUISQUE vous n'arrivez pas, mon cher Marquis, il faut bien que je recommence mes écritures; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous raconter.

D'ABORD le miracle d'Amphyon se renouvelle à Ferney; c'eſt une eſpèce d'enchantement. Les Richeſſes & la Population y augmentent au point que M. de Voltaire vient d'obtenir garniſon. Il s'eſt auſſi déterminé à chaſſer les Jéſuites de ſes Etats; il a renoncé à Père Adam & aux Echecs.

ORPHÉE-Laborde veut acheter un terrein pour bâtir; il viendra tous les ans avec ſon Eurydice & ſon violon.

LE Patriarche a autant d'argent que de gloire; mais il enfouit ſes tréſors dans ſa nouvelle Ville; nous l'engageons à demander au premier Miniſtre qu'elle prenne le nom de FERNEY-VOLTAIRE; & certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à ſa Requête.

Il m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand Ouvrage qu'il appelle *son Testament :* quel mourant ! en vérité, il se porte mieux que nous.

Je dois cependant vous apprendre une Anecdote aussi extraordinaire que touchante, & que je suis honteux d'avoir ignorée jusqu'à présent : c'est que M. de Voltaire n'a pas encore passé une seule année de sa vie, sans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne reçoit jamais personne à pareil jour; il est dans son lit; l'affaissement de ses organes, l'intermittence, la vivacité de son pouls caractérisent cette crise périodique. On s'y attend ; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution Religieuse a faites aux hommes; & on se garde bien de lui en parler, dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je vous atteste ici un fait que d'abord je me défendais de croire; mais toute sa maison en est témoin depuis vingt ans. Cette Fièvre a été le Génie de la Henriade.

Je conçois que vous ayez grande envie de voir Belle et Bonne; c'est l'Ange gardien du Patriarche; elle est devenue nécessaire à son existence. Les soins & les caresses qu'elle lui

prodigue, l'air pénétré dont il baiſe les mains de cette jolie Gouvernante ; vous ne ſauriez vous imaginer combien ce tableau eſt touchant : c'eſt Anacréon ſervi par les Graces.

COMME elle eſt grande & bien faite, & qu'elle a le maintien le plus noble & le plus décent, il cherche ſouvent à la mettre en repréſentation.

Illam quidquid agit, quoquò veſtigia movit,
Componit furtìm, ſubſequiturque decor.

Tib.

C'eſt la parure du Sallon :
Sans embarras elle ſait faire,
Et le rôle de ménagère,
Et les honneurs de la maiſon.
Auſſi fraîche que la Nature,
Auſſi ſimple que ſes attraits,
Vous la prendriez, je vous jure,
Pour la fille de Périclès,
Ou pour la nièce d'Epicure.

VOILA des petits vers qui ne valent pas ceux que le Prince de Ligne vient d'adreſſer à M. de Voltaire. *Je ne ſais s'il y a beaucoup d'Autrichiens de la trempe de celui-ci; mais il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit, plus de piquant & d'originalité;* le Maître l'a dit, ce ſont ſes propres paroles.

QUAND quitterez-vous votre Ciel de Languedoc, dont le bleu éternel doit tant vous ennuyer ? Venez jouir ici de votre convalescence : venez jouir de cette sensation si délicieuse & si fugitive, où l'on est heureux du seul plaisir d'exister, & qui semble donner quelque idée du bonheur de l'Elysée.

VENEZ faire ici la Méridienne, quoiqu'on vous la défende; & permettez-moi de ne pas croire aux Aphorismes de votre Docteur, sur le sommeil de l'après-Dîné. Il est très-animal & très-sain. Rabelais, l'antique ornement de votre Faculté, avait ses Heures de relevée; le sage Montaigne en recommande l'usage. J'ai de beaux exemples à vous fournir. Mahomet dit dans son Coran : » Les Hôtes du Paradis » jouiront des douceurs du Repos. Ils auront un » coin délicieux pour dormir après le Repas «. Souvenez-vous de ce passage de l'Evangile. » Lorsque Jésus eut fait la Cêne; celui qu'il » aimait, reposait, la tête appuyée sur son » sein «.

SUSTINE & abstine. Il faut, disait Silva à l'un de ses malades, *vous amuser, & non vous divertir.* Ne vous laissez aller qu'au sentiment paisible de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Ferney, 1777.

VOUS avez dû recevoir, mon Ami, deux grandes Feuilles de nos Converſations : voici ce que j'aurais ajouté au même chapitre, ſi j'en avais eu le tems.

JE liſais dernièrement à M. de Voltaire des Eloges envoyés par une de nos Académies : il en a écouté un bon tiers ſans m'interrompre ; mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche, en me diſant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un Apothicaire, comme on louerait un Newton ; que tout irait bien ſi chacun faiſait ſon métier ; & que c'eſt au Marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la Louange. Il a ajouté : *M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le cœur & le talent : mais il ne ſera de l'Académie Françaiſe, que lorſqu'elle ceſſera d'être une Aſſemblée du Clergé.*

EN général, il déſapprouve tout-à-fait les Eloges, qui, ſelon lui, ne formeront jamais que des Déclamateurs. Il voudrait des Diſſertations

dans le goût de Plutarque, où l'on pourrait tout dire, à charge & à décharge.

UN Membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives, & finit par dire qu'elle était la *Fille aînée* de l'Académie Française. M. de Voltaire qui l'écoutait, lui répondit : *Assurément, c'est une bien bonne Fille, & qui n'a jamais fait parler d'elle.*

ON en veut bien à cette pauvre Champagne; & ce n'est pas d'aujourd'hui. Dans le tems que nos Rois avaient auprès d'eux des Foux en titre d'Office, il paraît que cette Province les leur fournissait. M. de Voltaire a vu, dans les Archives de la Ville de Troyes, une Lettre où Charles V, marquant aux Maire & Echevins de cette Ville la mort de son *Fou*, leur ordonne de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume.*

ON nous a apporté une Estampe intitulée : *Le Déjeûner de Ferney.* La Borde, Auteur de cette Gravure, y est représenté à table, dans toute sa plénitude, & beau comme un Ange : M. de Voltaire y est dans un coin, maigre comme la Mort, & laid comme le Péché. En jettant les yeux sur cette carricature, il s'est écrié : *C'est le Lazare, au Dîner du mauvais Riche!*

En parlant de Myſticité, je lui demandais un jour : comment ſe peut-il qu'il y ait tant de Dévots de bonne foi ? Il me répondit : *un Ignorant ſenſible finit toujours par être dévot.*

Voici les vers que vous m'avez demandés, & qui ſont écrits, de ſa main, au bas d'une Gravure de la Cadière. Vous ſavez que Frère Girard y eſt repréſenté en extaſe derrière ſa Pénitente, qui eſt elle-même en extaſe devant Dieu.

Cette Belle voit Dieu; Girard voit cette Belle :
Ah ! Girard eſt plus heureux qu'elle.

Un moment d'impatience & d'humeur, en voyant Madame D..., arranger ſon viſage, lui a valu cette apoſtrophe :

Si par haſard, pour argent ou pour or,
A vos boutons, vous trouviez un remède,
Peut-être vous ſeriez moins laide ;
Mais vous ſeriez bien laide encor.

Hier au ſoir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette Inſcription ſur un Cadran ſolaire :

Vous qui vivez dans ces Demeures,
Êtes-vous bien? tenez-vous y :
Et n'allez pas chercher Midy
A quatorze heures.

Il répondit à un Evêque qui lui adreſſait ſon *Inſtruction Paſtorale :*

Vous m'envoyez un Mandement,
Recevez une Tragédie;
Afin que réciproquement
Nous nous donnions la Comédie.

In-promptu à Maupertuis, fait à la toilette du Roi de Pruſſe encore jeune.

Ami, vois-tu ces Cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils reſſemblent à ſes talens:
Ils ſont venus avant le tems,
Et comme eux ils croîtront encore.

Il nous a raconté, de la manière la plus piquante, l'hiſtoire de ſes amours avec la Comédienne Duclos, & toute la dépenſe d'eſprit qu'il fit pour elle. Il découvrit ſes perfidies, & ne ſe vengea que par ces vers.

Mon cœur de la Duclos fut trop long-tems charmé.
L'Amour avait monté ma lyre.
J'ai chanté la Duclos; d'Uſez en eſt aimé:
C'était bien la peine d'écrire.

Autres vers à la Marquiſe de Prye, dans ſon Boudoir, tandis qu'elle ſoupait tête-à-tête avec ſon illuſtre Amant qui était borgne.

Io, ſans avoir l'art de feindre,
D'Argus ſut tromper les cent yeux :
Nous n'en avons qu'un ſeul à craindre;
Pourquoi ne pas me rendre heureux?

UN de ces jours, à table avec le Lord Litteleton, à la ſuite d'une converſation au vin de Champagne, il lui répondit :

Fier & bizarre Anglais, qui, des mêmes couteaux,
Coupez la tête aux Rois, & la queue aux Chevaux!

DE Quatrain en Quatrain, ma Lettre ne finirait pas. J'aurais dû la commencer par vous parler de tout le plaiſir qu'a fait la vôtre à M. de Voltaire. Il retrouve dans votre ſtyle, & dans votre caractère, une grande analogie avec le Marquis de la Fare, votre biſayeul : *& vous aimez*, dit-il, *tout comme lui, les belles Filles & les beaux Eſprits.*

IL demande pourquoi vous ne finiſſez pas cette Préface de Vauvenargues qu'il appelle votre devancier. Vous avez l'eſprit d'obſervation, l'art de ſaiſir les nuances des différens Caractères. C'eſt à vous qu'il appartient de nous préſenter ce Moraliſte, ce Philoſophe aimable, ſous ſon véritable aſpect. Un beau Piedeſtal n'eſt jamais indifférent à une belle Statue.

LETTRE XX.

A M. D'HELL.

Ferney, 1777.

J'AI reçu, avec bien de la reconnaiſſance, les témoignages de votre ſouvenir par M. de Meiſter. Il eſt ici depuis quelques jours. C'eſt un de ces hommes rares que l'on eſt tenté d'aimer dès le premier abord. Il a beaucoup plu au Maître du Château, & doit être fort content de ſes coquetteries; M. de Voltaire en devient plus avare que jamais.

NOUS vous avons plus d'une fois deſiré dans cette belle ſolitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingt-trois ans : vous verriez que celui dont Pigal a fait un ſquélette; celui dont on vend le plâtre dans les rues, & dont La Borde a fait un *Déjeûner* indécent, n'eſt point du tout le Voltaire de Ferney.

LA confidence que vous attendez, Monſieur, commence à perdre un peu de ſon mérite pour le ſecret. J'ai épouſé avant-hier, à minuit, dans la Chapelle de Ferney, non pas une Babylonienne, mais la Bergère des Alpes. Il

était assez piquant & peut-être unique de la voir précédée de six Oncles, tous frères, & tous Chevaliers de Saint-Louis. Deux soutenaient le Patriarche qui, dans sa belle Pélisse de l'Impératrice des Russies, donnait l'idée d'un grand Châtelain qui marie ses enfans. Les portes de l'Eglise étaient obstruées par ses vassaux qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ses peuples.

VOUS me dites que *Le Langage des Fleurs* ne réussit point à Fontainebleau ; le langage des Roses est ici beaucoup plus éloquent : on finit, comme vous voyez, par les épouser.

Il est vrai que le Dieu d'Amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs, a fait un voyage.
J'ai suivi ce Dieu séducteur ;
Je cherchais par-tout le bonheur,
Je ne l'ai trouvé qu'au village.

JE sais par cœur toutes les jouissances de Paris. J'en suis un peu honteux pour la bonne Ville ; mais il n'y a ni amour, ni amitié ; & pas tant de plaisirs que l'on croirait. Le charme a cessé pour moi. Sortez un moment du tourbillon ; vous ne voudrez plus y rentrer.

Vous feriez encore à tems d'entreprendre votre voyage. L'Automne, fi trifte où vous êtes, eft ici comme la fin d'un beau jour. Les arbres femblent dans une pleine végétation : il n'y manque pas une feuille. D'un côté, les noires montagnes du Jura ferment le paffage aux Aquilons : de l'autre, nous avons devant les yeux cet immenfe *Mont-blanc* dont les formes pittorefques, les neiges luifantes réfléchiffent la lumière & les couleurs, comme le Prifme de Newton. On eft extafié, en voyant l'Hiver dans les cieux, de retrouver le Printems fur la terre.

Genêve & Laufanne font le Rendez-vous de tout ce qu'il y a de Voyageurs diftingués dans l'Europe. On rencontre à chaque pas des Vifages connus, & des Voitures élégantes de tous les goûts & de tous les pays.

Mais une chofe que vous aurez bien de la peine à croire, c'eft un voyage inattendu dont nous avons formé le projet. Vous difiez, comme Ovide : *Virgilium tantùm vidi ;* vous aurez bientôt l'occafion de le contempler à votre aife. Avant deux mois nous ferons tous a Paris. En attendant, je vous embraffe jufqu'au revoir. *Giorni tuoi felici ricordate di me.*

LETTRE XXI.

A M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE, *Intendant de Soiſſons.*

Ferney, 1777.

C'EST un Proconſul tel que vous, Monſieur, qu'il faudrait à cette Province ; un homme qui eût autant de Philoſophie & d'urbanité ; un homme digne de ſeconder les hautes & inconcevables entrepriſes que M. de Voltaire a conſommées ſur un ſol où il avait à combattre les hommes & la nature.

IL y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante Habitans, & trois ou quatre Chaumières. Aujourd'hui l'on eſt émerveillé d'y voir une Colonie nombreuſe & policée, une Salle de Spectacle, & plus de cent jolies Maiſons, que l'on croirait élevées au ſon de ſa lyre.

MAIS ce qui tient encore plus du prodige, c'eſt que le même homme qui ſemble n'employer ſon génie & ſon tems qu'à fonder une ville, en trouve encore aſſez pour fabriquer, à quatre-vingt-quatre ans, deux nouvelles Tragédies qui auraient étonné à cinquante.

Agatocle, Tyran de Syracuſe. Sujet ſingulier : le Héros eſt un Potier de terre. Il peint ainſi ſon état.

L'argile par mes mains, autrefois façonné
A produit, ſur mon front, l'or qui m'a couronné.

Mais c'eſt un Diſciple de Platon,

Athène a cultivé ſes mœurs & ſon génie.

Il y a un dénouement auquel on ne s'attend point. *Agathocle* abdique la Couronne ; ce qui vraiſemblablement ne viendra pas à la mode. Peut-être ce ſujet conviendrait-il mieux au Théâtre de Veniſe, qu'à celui de Paris ; & peut-être ſerait-il digne d'avoir pour ſpectateurs des Brutus & des Caton, Adiſſon, ou des Philoſophes tels que vous.

Irène. Avant de nous lire cette Pièce, *vous m'avez fait rire hier*, nous a-t-il dit ; *j'eſſayerai de vous faire pleurer aujourd'hui.* Il nous a tenu parole. Il a ſaiſi les crayons de Racine. Je ne devine pas l'effet de la repréſentation ; mais c'eſt la muſique de ſtyle d'Athalie ; ce ſont par-tout des vers de ſituation qui font oublier la monotonie de l'Alexandrin.

Il y a quatre mois que je jouis, cinq heures par jour, de la préſence réelle de M. de

Voltaire, & je protefte que je ne me fuis pas apperçu d'une feule redite permife à la plus belle vieilleffe.

Il écrit aujourd'hui un *Factum* pour des Malheureux qui font venus lui emprunter fa plume & fon argent. Il a une fenfibilité exquife ; il fouffre des maux d'autrui comme s'il en était refponfable ; ce qui lui faifait dire ce matin qu'*on ne peut aimer les hommes, fans haïr l'Humanité.*

Il me refte à vous parler d'une petite Pièce que l'on a repréfentée à Ferney, & dont je fuis l'Auteur : c'eft le *Mariage in-promptu*. Cette Pièce, un peu dénuée d'intrigue, finit par un dénouement qui aura peut-être droit de vous furprendre. J'époufe, au Château de Ferney, une jeune Perfonne, adoptée par M. de Voltaire. Elle m'apporte pour dot, un vifage charmant, une belle taille, un cœur tout neuf, & l'efprit qui plaît. J'ai préféré tout cela à un Million tout fec que je trouvais à Genêve.

Les Pères de l'Eglife auraient échoué à ma converfion ; elle était réfervée au Père Temporel des Capucins, qui eft aujourd'hui le Père Spirituel de l'Europe.

Poſt-ſcriptum de M. DE VOLTAIRE.

LE Marquis de Villette permet, Monſieur, que je me joigne à lui pour vous dire que je n'ai jamais oublié l'honneur que vous m'avez fait, & la protection utile que vous avez accordée aux malheureux Calas. Je me rappelle vos bontés pour Mère Madeleine, ma couſine, Supérieure des Sœurs griſes de votre ville; laquelle m'écrivait, autant qu'il m'en ſouvient, qu'*elle aimait Jéſus & Marie, plus que ſa vie.*

JE me réjouis quelquefois par les penſées de ma vie ſociale; elle eſt finie pour moi. Je ne ſupporte plus que ma vie pédanteſque. Je fais mon Teſtament, tandis que M. de Villette ſigne ſon Contrat de mariage..

JE ſuis entièrement de ſon avis, quand il dit que l'on ſouhaite à Ferney de vivre ſous vos loix: vous êtes eſtimé des riches, & adoré des pauvres. Mais je le déſavoue tout-à-fait dans le bien qu'il dit de deux Ouvrages qui ne ſe reſſentent que trop de mes années. Je n'ai pas encore achevé tous ceux que j'ai entrepris à Ferney, & je ne les verrai pas finir.

Felices queis mænia ſurgunt.

CE vers de Virgile m'a coûté quinze cents mille Livres.

LETTRE

LETTRE XXII.

De Madame la Marquise D'ANTREMONT *à M.* DE VOLTAIRE.

3 Novembre 1777.

J'AI reçu, Monsieur, au Château de *Pierre*, solitude où j'ai passé l'Automne, le Billet affligeant que vous m'avez fait écrire. Mais, si mes Lettres de Paris ne me trompent point, vos agonies sont bien douces; puisque vous faites des mariages, &, qui plus est, des miracles. Vous voulez sanctifier vos derniers momens.

Quoi! cet agréable Villette,
Que certains Amours très-frippons
Caressaient souvent en cachette,
Est converti par vos leçons,
Et devient un Anachorète?
Alcibiade est marié;
On l'écrira dans votre Histoire.
L'Hymen a déja publié
Qu'une Grace était de moitié
Pour remporter cette victoire.

JE suis dans la Patrie d'un Poète, depuis Cardinal: ainsi tout chemin mène à Rome. Je

vous écris d'une de ſes Terres, & d'un de ſes Châteaux, loin des aboiemens de l'Hyenne. C'eſt ici que naquirent ſes premières Chanſons : je le dis tout bas, car

Aujourd'hui le Prélat s'offenſe
Des jours de ſa célébrité.
Même j'ai ſu que la décence
Dépouille avec ſévérité
Le chapeau de cette Eminence
Des myrtes de la Volupté,
Qu'y plaçait avec négligence
Le Dieu qu'il a ſi bien chanté.

SON Château eſt habité par la Marquiſe de Bernis, ſa belle-ſœur & ma couſine-germaine. Si ſept Villes ſe ſont diſputées le vieil Homère, il doit m'être permis de réclamer la parenté d'une femme aimable. Madame de Bernis appartient au Cardinal par le nom & par les graces de l'eſprit. Nous reliſons enſemble vos Ouvrages : elle y prend un plaiſir qui alarme quelquefois ſon Paſteur.

Dans ſon antique bonhommie,
Ce ſaint Patriarche du lieu,
Ignorant la Mythologie,
Et ne reconnaiſſant qu'un Dieu,
Non le Dieu de la Poéſie,
Ni celui qu'Ovide & Chaulieu

Invoquaient dans leur douce orgie,
Entre nous, vous accuſe un peu
De damner ſa brebis chérie.

DAMNER la belle-ſœur d'un Cardinal, le bon coup ! Elle voudrait vous aller voir ; mais ſa ſanté l'attache à la vie tranquille des Châteaux. Le mot d'agonie la fait frémir ; elle s'eſt hâtée de vous propoſer des remèdes.

Un baiſer à votre agonie !
Gardez-vous bien d'y conſentir.
Un baiſer vous ferait mourir,
Et vous regretteriez la vie.

RECEVEZ de ma part, Monſieur, non un baiſer, mais les aſſurances de mon admiration & de l'attachement reſpectueux avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

A M. le Marquis DE VILLETTE.

9 Mars 1778.

MONSIEUR, vous ramenez dans Paris celui qui depuis long-tems fait les honneurs de la France ; c'eſt donc à vous que je prends la liberté d'adreſſer cette Lettre pour M. de Voltaire : elle n'en ſera que mieux reçue,

préſentée par Horace à Virgile, & par Mummius à Lucrèce. Je vous en demande très-humblement pardon; que ne fait-on pas pour attirer un inſtant ſur ſoi les regards du premier Homme du monde?

A M. DE VOLTAIRE.

GRAND-HOMME! ſi au lieu de vous écrire, je me préſentais devant vous; vous me demanderiez très-poliment qui je ſuis, & quels ſont mes titres pour venir vous voir? Je vous répondrais bien reſpectueuſement que je n'en ai point d'autre que celui d'Elève, & même d'ami de M. de Cideville, depuis cinquante ans. Cette longue alliance avec le plus tendre de vos amis ne ſerait-elle pas un titre précieux auprès de vous?

S'IL avait eu le bonheur de vivre juſqu'au 10 Février 1778, jour à jamais mémorable dans nos Faſtes, avec quel empreſſement ne ſerait-il pas allé ſe jetter dans vos bras! de quelle joie n'aurait-il pas été ravi! La mienne ſerait complette, en vous voyant tous les deux comblés des mêmes plaiſirs. J'ai paſſé avec lui, à Launay, trente automnes; & toujours je l'ai vu enflammé pour vous d'un enthouſiaſme qui brûle encore dans mon cœur.

Aussi-tôt que vos Lettres en vers & en profe étaient arrivées, il avait la bonté de me les lire. Dieu-merci, elles ne font pas perdues; il les a léguées avec fes Livres, fes Ouvrages, & d'autres Manufcrits à l'Académie de Rouen. Vous devriez bien preffer notre Secrétaire d'en faire une collection digne d'être mife fous vos yeux. M. de...... a le malheur d'être Lieutenant-Criminel; il n'en aura peut-être pas le tems : je me ferais un vrai plaifir de m'en charger. Il faudrait, je crois, retoucher quelques-unes des Réponfes, fur-tout les vers. M. de Cideville avait de l'imagination, mais fouvent inégale, diffufe & peu correcte, comme vous faviez bien le lui dire. Je fupprimerais avec courage ce qui paraîtrait défectueux à des amis d'un goût plus sûr que le mien.

Outre l'Education Littéraire que je tiens de lui, je lui ai des obligations effentielles; il m'a fait Curé de campagne, état dans le Clergé que vous aimez plus que les autres. En effet, tandis que nos Princes de l'Eglife font accablés du pénible emploi de la repréfentation, & de la dépenfe de leur Temporel, nous fommes des Prométhées fubalternes chargés de faire defcendre du Ciel des ames, pour animer nos brutes.

CET état ne m'a point empêché de faire de la Prose, comme M. Jourdain, & même des Vers. Vous avez peut-être entendu parler de l'*Idée de la Poésie Anglaise :* texte dont je n'ai réellement donné que l'idée, & que vous seul avez approfondi. Mon Maître vous envoya, il y a près de cinquante ans, quelques Epigrammes, celle-ci par exemple, que vous avez citée :

> Ce Livre est *l'Histoire secrète*,
> Si secrète, que pour Lecteur,
> Elle n'eut que son Imprimeur
> Et Monsieur Dubois qui l'a faite.

CE n'était qu'une plaisanterie sur le titre qui paraissait ridicule. Mais ayant lu depuis quelques pages de ce Livre, je fus assez content de voir que mon Epigramme n'avait plus un si grand tort. Ce M. Dubois, bon Protestant, mais mauvais Ecrivain, se fâcha; pour le calmer je lui décochai un trait un peu trop méchant, il est vrai, mais j'étais bien jeune.

LE bon Dubois n'eut plus rien à dire, & puis il s'en alla *incognito*, dans le Paradis des Huguenots, le jardin aux choux. Vous vous rappelleriez peut-être aussi cette Epigramme de l'année 1733 :

Voici l'Histoire de ce tems:
On bat un peu les Allemands;
Nos Soldats sont des Conquérans,
Nos Généraux des fainéans:
Voltaire fait des Vers charmans,
Fontenelle des riens savans,
Et Louis des petits enfans.

J'AI lu tout ce qu'on peut lire, puisque je vous ai lu tout entier. Vos productions sont une Bibliothèque universelle: elles nous guident par des raisons & des exemples dans la lecture des Anciens & des Modernes. Avec vous seul, on pourrait se passer & des uns & des autres. M. de Cideville m'a donné une Edition bien précieuse, puisque les corrections & additions de la Henriade sont écrites de votre main. La jolie écriture! vous excellez en tout. Je voudrais bien jouir de vos Ouvrages, & m'y borner avant mon dernier jour; car j'ai soixante-sept ans, & je ne suis pas comme vous, prédestiné.

ENCHAÎNÉ dans ma Cure, me voilà noyé dans le *Ramazan* ou *Raman*, d'où je ne puis voir que de loin la Terre promise. Mon cœur se réjouit quand je vous contemple d'ici, comme notre Patriarche, environné d'Hommes célèbres & de Femmes illustres, tous nés de votre génie.

Qu'il eſt tranquille mon bonheur,
Et que ma vie eſt ſolitaire!
Je n'ai point vu notre Empereur:
Ah! que je voie au moins Voltaire.

Il eſt aſſez de Potentats;
Toute la terre en eſt remplie:
Un ſiècle entier ne produit pas
Un Voltaire, un ſi grand génie.

Nos plus beaux-Eſprits d'aujourd'hui
De ſon retour chantent la fête:
Il les réunit tous en lui,
Tous leurs talens ſont dans ſa tête.

Avec le mérite de tous,
Il a ſon mérite à lui-même:
Point de Sot qui n'en ſoit jaloux,
Point de grand-Homme qui ne l'aime.

ATTENDE à falſis Prophetis qui veniunt ad te in veſtimentis ovium : intrinſecùs autem ſunt lupi rapaces. Ne leur parlez que par la fenêtre, comme le Roi de Pruſſe. N'allez plus à pied dans Paris, je vous en conjure. J'attends *Irène* avec impatience. Je me proſterne devant votre génie, Grand-Homme! avec le ſiècle & la poſtérité.

L'Abbé YART, Curé à
Ecouis, en Vexin.

LETTRE XXIV.

De M. DE VILLETTE *à M.* PALISSOT, *sur son* Eloge de VOLTAIRE.

Villette, 1778.

JE n'ai trouvé, Monsieur, qu'en arrivant ici, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je viens de passer quelques jours à Paris, où les affaires de Madame Denis, plutôt que les miennes, m'appellaient. J'y ai reçu le bel Ouvrage que vous m'avez envoyé, au moment même où je me proposais d'aller en entendre la lecture à Argenteuil. Nous sommes pénétrés, Madame de Villette & moi, de toutes les choses, pleines de grace & de sensibilité, que vous voulez bien y dire de nous. Vous devez vous attendre à de pareils sentimens de la part de tous ceux qui vous liront.

ON voit, par la manière dont vous parlez de M. de Voltaire, que vous avez longtems médité ses Ouvrages; & la connaissance profonde que vous avez du Théâtre, ne donne pas peu de poids à vos opinions. Vous lui assignez, sans doute, une place éminente dans la liste de nos grands Hommes : mais ses

véritables amis, toujours enthousiastes de sa gloire, car il était difficile d'être l'un sans l'autre, n'auront-ils pas peut-être à se plaindre, 1°. que vous ayez établi une comparaison entre M. de Voltaire & ses illustres Prédécesseurs, Corneille & Racine ? 2°. qu'en faisant cette comparaison, vous ayez osé prononcer dans une question devenue si difficile à juger ? 3°. qu'en établissant votre jugement, vous ne donniez à votre Héros que la première place après Racine ; & qu'enfin vous datiez la décadence du Théâtre des Chef-d'œuvres qu'il nous a laissés ? comme si le tableau du Fanatisme dans *Mahomet*, l'amour maternel dans *Mérope*, les grands traits de pathétique dans *Sémiramis*, avaient eu un modèle avant lui : comme si le talent d'avoir puisé le sujet de la plupart de ses Tragédies dans nos Histoires modernes, & d'ouvrir ainsi une nouvelle carrière au Génie, ne valait pas celui de traduire les Grecs, & même d'embellir ce qu'ils nous ont laissé de parfait : comme enfin si le premier mérite, au Théâtre qui doit être l'Ecole des Peuples, n'était pas celui d'y faire applaudir la Tolérance, la Liberté, la haîne des Préjugés & de l'oppression, & tous les genres d'Héroïsmes qui concourent au bonheur de l'Humanité ? Avez-vous bien

considéré que le même Ecrivain fournit des Modèles dans tous les genres d'écrire ; que sa manière le place à côté de tous ceux qui séparément y avaient excellé ; que seul il aurait soutenu, pendant soixante ans, toute la gloire Littéraire de la France, & mérité que nos Neveux disent un jour *le Siècle de Voltaire*, comme nous disons aujourd'hui *le Siècle de Louis XIV?* Avez-vous assez fait sentir surtout qu'il enrichit la Pensée d'une nouvelle Philosophie, & produit ainsi la plus belle révolution de l'Esprit Humain?

JE me garderais bien, Monsieur, de vous faire, en mon nom, de pareilles objections ; mais je n'hésite point de vous rendre avec franchise tout ce que j'ai pu recueillir dans le monde sur votre Ouvrage. Vous y avez encadré merveilleusement plusieurs Anecdotes que vous avez quelquefois pris plaisir à m'entendre raconter. Il fallait une plume aussi élégante que la vôtre, pour donner du relief à des choses si simples & si familières.

AU RESTE, vous avez eu, le premier, le courage de louer M. de Voltaire après sa mort : & cette action généreuse fera oublier, sans doute, ce qui aurait pu déplaire aux Admirateurs passionnés de ce grand Homme.

LETTRE XXV.

A Madame la Comtesse de C......

Ferney, 1779.

VOUS êtes trop vive, Madame la Comtesse, trop aërienne, pour concevoir les délices attachés à la Paresse. Si vous saviez de combien de chagrins elle m'a consolé! pensez-vous, de bonne-foi, que je veuille guérir d'une maladie avec laquelle vous me supposez des talens que je n'ai point? & puis, comptez-vous pour rien le droit que j'ai acquis de rejetter sur la Paresse cette inertie absolue dont vous m'accusez? La douce nonchalance, à laquelle je me laisse aller, me tient bonne compagnie. Une triste expérience m'a appris que les plaisirs de l'imagination vont toujours au-delà des plaisirs de la réalité. De ma fenêtre, je parcours un pays immense, exempt des fatigues & des embarras du voyage.

J'ai, sous les yeux, les plus riches tableaux,
La Suisse & les belles campagnes
Où le Rhône roule ses eaux;
Et le penchant de ses montagnes
Couvert de paisibles Hameaux;

Et le ſublime payſage
De ſes forêts, de ſes beaux lacs;
Et l'aſpect lointain & ſauvage
Des monts blanchis par les frimats.

Si je me détermine enfin à ſortir de chez moi, c'eſt encore à cette bonne Pareſſe que je m'abandonne. Il ſemble qu'il y ait des ſenſations, des jouiſſances de l'ame, réſervées pour ceux qui n'ont pas l'étoffe des plaiſirs bruyans. Je doute qu'il y ait un coin du monde où le Printems ſoit auſſi délicieux que dans ces belles vallées. On retrouve, à chaque pas, *Berghem* ou *Claude Lorrain.* Pour admirer & jouir, il ne faut qu'ouvrir les yeux & penſer.

J'aime à voir les Chèvres légères
Grimper ſur la cime des monts;
Et les Geniſſes bocagères
Paître dans les ſombres vallons;
Et ces Brebis, ces fourmillières
D'Agneaux épars ſur les gazons;
Et la gaîté ſur les fougères,
Unir à l'ombre des buiſſons,
Et les Bergers & les Bergères,
Et les danſes & les chanſons.

Que d'images douces & chères,
Dans la plus belle des Saiſons!

Le cryſtal mouvant des rivières
Anime un monde de Poiſſons;
Les Alouettes matinières,
Les Fauvettes & les Pinſons
Couvent leurs nids dans les bruyères;
Sous l'humble toit de leurs maiſons,
Les Payſannes ſolitaires
Vont allaiter leurs nourriſſons:
Par-tout l'amour des tendres mères
Eſt la première des leçons.

VOUS qui êtes toute maternelle, venez un peu exiſter dans notre ſolitude. Quittez les environs de Paris, que vous appellez des campagnes, & dans leſquelles vous portez le luxe & la contrainte de vos inſupportables toilettes. Nous avons ici de jeunes Anglaiſes qui ſont fort éloignées de votre régime. Elles galopent dans la forêt, & franchiſſent les barrières mieux que les Jockeis de leur pays.

UN Lord, des plus riches & des plus ennuyés des trois Royaumes, a ici un ſuperbe Equipage de chaſſe, avec lequel il déſole les Sangliers & les Loups du Mont-Jura, qui ſont plus aiſés à vivre que lui: & voilà préciſément ce qui me fait encore aimer la Pareſſe. Je conçois bien qu'on faſſe la guerre aux bêtes qui la font à tout le monde; mais

je n'ai jamais pu me figurer quel féroce plaisir on trouve à déchirer, à mettre en pièces de pauvres petits êtres, qui ne semblent jettés par la Nature, au milieu de nos champs, que pour les animer & les embellir. Et c'est pourtant les récréations qu'on vous propose tous les jours.

Tandis que les Trompes bruyantes
Font, au loin, retentir les bois;
Et que les Meutes aboyantes
Poursuivent un Cerf aux abois:
Humble & timide volatille,
Cette Perdrix, aux pieds pourprés,
Si fugitive & si gentille,
Sifflant ses petits égarés
Parmi le chaume qui fourmille,
Devant leurs pas accélérés,
De sillon en sillon sautille;
Heureuse s'ils sont ignorés!
Mais le salpêtre éclate & brille;
Elle voit les champs colorés
Du sang de sa triste famille.

J'EN reviens donc à ma chère Paresse; car, entre nous, c'est pour la vie. Elle seule me rend heureux; & je le suis autant qu'on peut l'être. Ma femme, sa mère & sa sœur se disputent à qui répandra plus de charme

ſur mes jours. Je n'ai que faire d'aller chercher les Plaiſirs ; ils arrivent chez moi comme d'eux-mêmes : je ſuis ſeulement embarraſſé de l'excès de ma reconnaiſſance.

LES deux Sœurs n'ont pas ce qu'on appelle des talens ; mais les talens ſont autour d'elles, comme les Graces autour de Vénus. Tout ce qu'elles ont d'aimable, les diſpenſerait preſque de ce qui eſt utile. Elles ſavent ennoblir juſqu'aux moindres détails. Elles ne corrigent preſque rien : leur prévoyance a tout arrangé. On dirait qu'elles ont réſolu de me faire ignorer les moyens qu'elles employent pour me rendre inſouciant. Tout obéit autour d'elles, ſans contrainte & ſans empire. Ma femme eſt ſervie, comme on eſt adoré.

JE me fâche encore quelquefois, comme vous ſavez : mais le magnétiſme de l'atmoſphère où je ſuis, m'appaiſe ; & l'on me pardonne de ſi bon cœur, que je ſuis tout honteux d'être en colère.

ENFIN rien ne manquerait à ma félicité, ſi je ne penſais trop ſouvent au malheur de la perdre.

Te Dulcis Conjux,
Te veniente die, te decedente canerem.

LETTRE

LETTRE XXVI.

A M. l'Abbé REMI.

PUISQUE je ſuis dans la ſolitude, & qu'il fait un froid de Janvier ; je vais eſſayer ces *Extraits* que vous me demandez. Mais, pour me ſervir du mot de Montaigne : *je donne mes ſentimens comme miens, & non comme bons ;* & je les ſoumets à mes Maîtres en Littérature.

COMMENÇONS par l'*Abbé de Voiſenon.* Soit vanité, ſoit indifférence, on revient difficilement d'une opinion établie. Il a paſſé pour l'Auteur des plus jolies Pièces de *Favart.* Ce n'eſt pas qu'il ne s'en défendit de fort bonne grace ; mais l'on prête volontiers aux gens riches ; & l'on ſe croit toujours à tems de compter avec eux. Il était d'ailleurs plus poli de croire à ſa modeſtie, qu'à ſa franchiſe. *Favart* a donc été regardé comme un Prête-nom. Il ne fallait pas moins que les cinq gros Volumes de ſon prétendu Créancier ; pour déttromper le Public.

JE ne me permettrai ni les Citations, ni les Diſcuſſions. On aurait fait un petit Livre très-piquant, de la Collection énorme & trop

complette que l'on vient de nous donner. Ce ſont des Fleurs, mais étouffées ſous les mauvaiſes herbes; il fallait trier, pour en faire un Bouquet.

MISAPOUF, *Griſe-mine*, *Tant-mieux-pour-elle*, tous ces Contes pour rire, font quelquefois ſourire.

DES *Parodies*, qui ont le petit mérite de ce Genre. Une *Hiſtoire de la Félicité*, qui ne fait point la félicité du Lecteur. Des *Pièces Fugitives*; ſi fugitives qu'on n'en parle plus. Des *Comédies*, qui ne ſont, pour la plupart, que des Scènes dialoguées, entre des Perſonnages allégoriques : le Spectateur eſt ſans ceſſe fatigué par des alluſions recherchées, & jamais dédommagé par les applications.

ON a beaucoup loué les Comédies métaphyſiques de *Boiſſi*. L'eſprit y étincelle; mais on ne les joue plus. C'eſt que l'eſprit plaît, & qu'il ne touche pas; c'eſt qu'on oublie bien vîte ce dont on n'eſt pas ému;

C'eſt qu'enfin le cœur ſeul garde un long ſouvenir.

LES *Fragmens Hiſtoriques* offrent des Paſquinades, des Jeux de mots, des Calembours, qui ne peuvent s'allier avec la gravité de

l'Hiſtoire. Il faut une autre plume pour écrire les Révolutions des Empires. C'eſt à M. de Rhulières qu'il appartient de tracer de ſi vaſtes tableaux. Jamais ſa belle imagination ne domine ſur la vérité ; & j'avoue que la lecture que j'ai entendue, nuit beaucoup à celle des *Fragmens Hiſtoriques*.

VOISENON avait la manie du perſifflage. Les railleries lui ſont trop familières. Vous le voyez toujours à la découverte de ce que les choſes ou les gens ont de plaiſant, ou de ridicule. Il eſt plus aiſé de ſe moquer de celui qui ſait, que de ſavoir comme lui. Ce rôle de méchant ne demande pas autant d'eſprit que l'on croit : & peut-être eſt-il bien plus difficile de ſaiſir & de relever ce qu'un homme a de fin, de délicat, ou d'aimable. Le penchant à la Satyre a ſon principe dans l'Egoïſme du cœur humain. Il ſemble que l'on gagne de ce que l'on fait perdre aux autres ; il ſemble que l'on ſoit ſavant de ce que l'on critique, & grand de ce qu'on ravale ; on ſe venge de la ſupériorité par la cenſure.

LES *Anecdotes Littéraires* manquent tout-à-la-fois, & de juſtice, & de juſteſſe. Les Néologiſmes, les Equivoques y reviennent à chaque page. Par exemple :

MASSILLON. *Il cessa d'être Prédicateur, dès qu'il fut successeur des Apôtres.* Massillon cessa de prêcher à la Cour ; mais il prêcha dans son Diocèse. Les Discours les plus éloquens qu'il ait composés, sont ses *Conférences Ecclésiastiques.* L'Evêque de Monrouge devait parler avec plus de révérence de l'Evêque de Clermont. On se rappelle ici la Réponse du Comte de Guiche à sa Maitresse, qui se moquait du Portrait de sa femme : *Aimable Vice, respectez la Vertu.*

L'ABBÉ de Saint-Pierre. *Il poussa ses vues de Citoyen, jusqu'à composer un Chapitre, sur les moyens de rendre un Duc utile à l'Etat.* Ceux qui connaissent M. de Choiseul, auraient pu demander à *Voisenon* jusqu'à quel point un Duc pouvait être utile à un Abbé.

DU FRESNY. *Ne pouvant payer sa Blanchisseuse, il l'épousa : ce qui le mit bien en linge blanc.*

J. B. ROUSSEAU. *Son crime impardonnable était d'être ennuyeux. Mais si l'on exilait tous ceux qui le sont, le loyer des Maisons diminuerait beaucoup.*

JE pourrais citer trente Articles de la même sorte : & si, pour me servir d'une de ses

plus heureuses expressions, *il y a de ces Bêtises qu'un homme d'esprit achetterait*; ce ne sont pas probablement ces Bêtises-là. Je sais bien qu'il est quelquefois des familiarités, des négligences qui font le charme d'un Ouvrage, de ces éclairs de la pensée qui nous montrent à nud l'ame d'un Auteur. Je sais qu'un style, à force d'être pur & correct, est souvent affaibli pour l'émotion. J'aimerais mieux un mot éclatant; un mot en quelque sorte heurté, s'il est analogue à la circonstance : rarement le mot propre est le mot de la passion. Mais un faux-brillant continu, le clinquant, les paillettes du bel-Esprit, tout ce qui est artificiel, précieux, contourné, fatiguent jusqu'au Lecteur le plus bénévole.

QUE nous reste-t-il donc de cet Ecrivain frivole & fécond pour justifier sa renommée Littéraire, pour asseoir sa réputation ? Semblable à ces Prodigues mondains, bourreaux de leur fortune, il a dépensé son esprit à tort & à travers, sans songer qu'avec du travail & de l'économie, il pouvait s'en faire honneur. Il a joui de son vivant; il a doublé sa célébrité, en la rendant, en quelque sorte, viagère ; il a fait du bruit :

Mais le bruit, dans les Arts, ne fut jamais la gloire.

VOISENON avait reçu de la Nature la facilité & le talent. Mais l'accueil qu'il obtint à ſon début, le jetta dans une ſorte d'ivreſſe. Le ton du grand monde domine preſque toujours dans ſes Ecrits : & ſi le Galimatias, la gaîté forcée, les pointes ſont un genre ; c'était le ſien. Il eſt la preuve que ce langage de la bonne Compagnie gagne rarement à être imprimé. La converſation couvre aiſément une ſottiſe de l'eſprit ; un Livre ne ſert qu'à la rendre plus remarquable. Il y aura toujours, entre le bon ton & le bon goût, une extrême différence. Meſdames de Sévigné, de la Fayette, de Coulange ; Chaulieu, Saint-Aulaire ; les Hamilton, les Gramont ; ces beaux modèles d'un Siècle plein de politeſſe, ſeraient peut-être fort embarraſſés de notre prétendu bon ton, de cette fatigante ironie qui ne permet plus de traiter ſérieuſement une choſe ſérieuſe ; de cette démangeaiſon de chercher toujours le côté riſible dans un texte qui n'en a point. Leurs converſations étaient inſtructives, & noblement familières. Le naturel & la grace ; voilà ce qui les caractériſe. Dans leurs Banquets Anacréontiques, régnait cette gaîté qui eſt à la joie, ce que la volupté eſt au plaiſir. Nous avons changé tout cela, comme *Sganarelle* la Médecine.

LETTRE XXVII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Au Château de Villette, 1782.

JE vous ai promis, mon cher Marquis, une longue Lettre en prose, & même en vers, s'il en venait au bout de ma plume; mais ils ne viennent point au bout de la plume; & puis il fait trop chaud pour faire de l'esprit.

NOUS vous attendons avec un peu d'humeur : je ne conçois pas que vous restiez dans les rues de Paris, avec le tems qui court & qui brûle. Nous sommes ici entourés de verdure, de fleurs & d'oiseaux : je veux jouir de votre surprise quand vous arriverez.

LES Métamorphoses de *le Court* auront aussi de la réputation. Vous savez comme j'avais tout mal arrangé, pour déranger la simétrie; & combien j'avais tourmenté mon terrein, sans atteindre l'art de faire des choses naturelles. Mes taupinières que je prenais pour des montagnes, mes rigoles que je croyais des rivières, ces grands chênes que j'avais abattus pour mes plattes perspectives; eh bien! *le Court* a tout réparé.

Il change en vallons mes fossés,
Il rend la vie aux vieux feuillages,
Beaux enfans des siècles passés,
Déshonorés par mes outrages :
Enfin, sans compas, sans niveau,
Et comme au tems de la Féerie,
Un jardin, un pays nouveau,
Semblent créés par son génie.

PLUS de grilles à larges barreaux & à tristes fleurons; les tableaux animés de *Paul Brill*, de belles campagnes que sillonnent les chariots du *Breugles de Velours*; des routes dont l'art est caché; des sentiers d'un caprice facile & sans recherche; des gazons frais & serrés; une rivière limpide, traversée par des ponts rustiques, semée d'isles & d'ombrages. Je ne vous dirai point que les Hyades & les Nayades vous attendent; vous ne trouverez ici ni Silvies, ni Sylvandres :

Mais si l'on n'y voit pas les Bergers de l'Astrée;
Les Dieux de Chantilly, voisin de ces hameaux,
Du séjour de leur empirée,
Sont quelquefois venus sourire à nos travaux.
Fils du Héros amour de nos asyles!
Fais sentir ta valeur à ces Bretons altiers,
Assiége Gibraltar; mais protége mes isles :
Il y croît des lauriers.

C'EST ici que l'on eſt dans ſa maiſon des champs ; c'eſt ici que l'on éprouve de ces momens de calme & de ſérénité, où l'ame jouit en extaſe de tout le plaiſir de l'exiſtence. C'eſt ici qu'on voudrait chanter une Hymne à la Nature.

Du Virgile Français j'entends la voix touchante;
Je n'irai point troubler ſes concerts enchanteurs,
Et joindre mes pipaux à ſa lyre brillante,
Charme de l'oreille & des cœurs.
Mais ſous les paiſibles ombrages,
Si le Chantre aîlé des bocages,
De ſon goſier flatteur a déployé les ſons;
L'humble & timide Fauvette,
Ecoute, attentive & muette,
Et ſe cache dans les buiſſons.

L'AUTEUR du beau Poëme *des Jardins* trouverait, *in queſta rimota parte*, des tableaux dignes de ſes crayons.

IL faut ajouter à l'eſquiſſe que je viens de vous tracer, une plaine riante où l'on voit, çà & là, des Troupeaux qui vont, qui viennent ; des Moulins dont le mouvement continuel dérange doucement la rêverie : ici, une jolie Ville qu'on ne voyait autrefois que par le trou d'une Lunette, & qui eſt maintenant étalée au fond du payſage ; là, ſur les

bords de l'Oiſe, le Couvent du *Moncel*, qui a, tout-à-la-fois, l'air Clauſtral & Anacréontique; Plus loin, de hautes Collines couvertes de Hameaux, & couronnées de la belle Forêt d'*Halatte*. Enfin l'horiſon terminé par le Prieuré de *Saint-Chriſtophe*. Le Patron de cette Egliſe eſt celui dont vous parlez avec tant d'enthouſiaſme, & dont vous ſavez les vers par cœur.

Il a quitté les Muſes, les Amours;
Mais aux Graces toujours fidèle,
Dans l'art heureux qui ſubjugue les Cours,
Il eſt encore un excellent modèle.
Ses Moines vainement attendent ſon retour:
A leur ennuyeux voiſinage,
Des boſquets de Tibur il préfère l'ombrage.
Et parmi nous, s'il revenait un jour,
Après avoir ſervi l'Egliſe & ſa Patrie,
Cette gothique Abbaye
Ne ſera point ſon ſéjour.

ADIEU, mon cher Marquis; il eſt tems de finir cette Epître : je hais autant la prolixité que les charmilles. Venez donc vous repoſer à l'ombre de mes peupliers :

Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata,
Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.

LETTRE XXVIII.

A M. DE CORANCÈS.

Au Château de Villette.

JE ſuis dans le voiſinage d'une petite Ville où il exiſte un homme qui vaut la peine de vous être annoncé. Vous publiez tant de traits de courage & d'intrépidité, que peut-être ceux qui font de belles actions, regardent-ils, comme la portion la plus flatteuſe de leur récompenſe, l'honneur d'être nommés dans votre Journal. Mais celui dont j'ai à vous parler, ne ſait pas même s'il exiſte un *Journal de Paris :* c'eſt pourtant un de ces hommes dont la Grèce a fait autrefois les Hercule & les Théſée.

FRANÇOIS LE ROI, dit *Tourangeau*, Charpentier, a ſauvé la vie à douze perſonnes. Il en a retiré dix de la rivière, & deux des flammes ; car il eſt également familiariſé avec l'Eau & le Feu. Il travaillait au Pont de Neuilli, lors du déceintrement qui avait attiré quarante milles Spectateurs. Pluſieurs Ouvriers étant tombés du haut des arches, il ſe précipita dans la Seine, & en retira deux, à la vue de tout le monde.

Depuis cette époque, il eſt établi à Sainte-Maixence, où il travaille au Pont que l'on y conſtruit ſur l'Oiſe. Outre pluſieurs morceaux d'une grande exécution qui prouvent ſon habileté, il eſt ſi ingénieux, que c'eſt lui qui a fait le Modèle de la charpente & des ceintres : & c'eſt au milieu de tous ces travaux, qu'il a ſauvé la vie à huit autres noyés.

Il y a deux ans, qu'à onze heures du ſoir, un Charretier, paſſant à cheval ſur l'ancien Pont, pendant un orage terrible, fut jetté par le vent dans la rivière. On courut avertir *Tourangeau* qui était déja couché. Le cri d'un accident l'eut bientôt réveillé. On lui montre l'endroit du Pont d'où cet homme a été emporté. Il s'élance dans le torrent, y reſte près d'un quart-d'heure, tantôt à plonger, à lutter contre le courant qui l'entraîne, tantôt à ſe débattre contre celui que les convulſions de la mort rendaient frénétique ; & dans cette criſe de courage & d'effroi, ſaiſit cet infortuné & le ramène au rivage.

Il eſt intéreſſant d'entendre *Tourangeau* raconter la manière dont il le cherchait. *Chaque fois qu'il faiſait un éclair, je le voyais ; quand il n'éclairait pas, je ne voyais plus rien. Puis la grêle, le tonnerre, tout roulait ſur nous.*

Dernièrement un Poſtillon, en menant boire quatre chevaux, fut entraîné dans un gouffre avec eux. Mais la Providence avait placé *Tourangeau* ſur le rivage. Il jette ſon chapeau & ſa veſte; & le voilà au fond de l'eau. Il ne tarda pas à revenir avec ſon Poſtillon. Je lui demandais ſi le Maître de la Poſte l'avait récompenſé, pour avoir ainſi ſauvé la vie à ſon Domeſtique. Il me répondit : *Oh! je ſuis bien content : il ne lui a point fait de peine pour les chevaux qui ont péri.*

Six *Tourangeaux* de cette naïve intrépidité, placés ſur les bords de la Rivière, au milieu de Paris, ſauveraient nombre de victimes que l'étourderie, la misère, le déſeſpoir y précipitent journellement. Une pareille inſtitution ſerait bien digne de ces jours mémorables où l'on renverſe les Préjugés gothiques, comme les maiſons des Ponts; & où la Philoſophie bienfaiſante le diſpute, en bonnes œuvres, à la Charité Chrétienne.

C'est encore à Sainte-Maixence que *Tourangeau* a retiré des flammes deux perſonnes. Elles étaient endormies & enfermées dans la chambre qui brûlait. *Tourangeau* fut obligé d'ouvrir le plafond à coups de hache, & de deſcendre lui-même au milieu des flammes;

tandis que par la même iſſue, on l'inondait d'eau. Il eut la préſence d'eſprit & la force d'enfoncer la porte de la chambre, & d'entraîner avec lui ces deux infortunés. Combien d'actions d'éclat qui ſont l'ouvrage d'un moment, obtiennent des récompenſes publiques; tandis que celui qui ſe fait ainſi une habitude de ſauver ſes ſemblables aux dépens de ſes jours, reſte pauvre & ignoré!

Tourangeau a trente-ſix ans; & comme Du Gueſclin, il eſt balafré en croix au milieu du viſage. En travaillant dans un Puits, à 10 toiſes de profondeur, à Chanteloup, il eut un pied écraſé par la chûte d'une pompe de fonte. Chacune de ſes mains porte les ſtigmates de ſon courage, ou de la maladreſſe de ſes Compagnons. Mais il ne rapporte ces traits-là que comme des épiſodes auxquels il met fort peu d'importance.

Il n'en met guères plus à raconter des coups de main qui feraient frémir le ſpectateur le plus intrépide. Lorſqu'on lui parle des dangers où il s'expoſe; il ſe contente de répondre : *Oh! l'on peut bien dire que ſi le feu eſt quelque part, je ſuis dedans. Mais ce qui eſt diſgracieux, c'eſt que je ſuis toujours sûr d'y laiſſer une paire de ſouliers, où un gilet.*

En vous parlant du Charpentier de Sainte-Maixence, je dois vous dire encore un mot du nouveau Pont que l'on y conſtruit ; & ſuppléer, s'il eſt poſſible, au ſilence que l'on garde ſur une choſe auſſi merveilleuſe.

A la hardieſſe de nos Voûtes ſurbaiſſées, ajoutez, au lieu de piles, des Colonnes accouplées, & dont l'élégance pare la ſolidité : imaginez un Trottoir inférieur, d'une invention nouvelle, adoſſé à l'extrémité du Pont ; de manière que les voitures au-deſſus, les bateaux au-deſſous, également traînés par des chevaux, chemineront en même tems, en ſens contraire, & ſe croiſeront ſans s'arrêter. Et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer ce réſultat d'une grande penſée, ce moyen ſi ſimple d'avoir réduit à rien la manœuvre la plus difficile des Bateliers, & d'anéantir ainſi les entraves phyſiques de la Navigation.

A côté de ce Chef-d'œuvre des Arts, ſi je conſidère le vieux Pont, monument de l'ignorance & de la groſſièreté des Goths, je vois des maſſes énormes de terre, revêtues de moëllons qui en formaient les appuis ; des arcades en demi-cercles, dont les pierres à peine de 15 pouces de hauteur, offraient aux yeux la voûte d'une cave, plutôt que l'arche

d'un pont; enfin des matériaux amoncelés qui, par leur encombrement, ne semblaient destinés qu'à barrer le cours du fleuve.

Le Voyageur n'ose y passer que sur la foi d'un Ingénieur qui veille à la sûreté publique, moins par état, que par caractère. Ce qui faisait dire à *Tourangeau*, dans sa naïveté ordinaire : *Si le Roi fait faire un autre Pont, on peut bien dire que ce n'est pas par fierté.*

En effet, l'un de ces Ponts, ouvrage d'un Maçon Vandale, serait l'emblême du Règne de Chilpéric; & l'autre n'a pas même de modèle dans le beau Siècle de Louis XIV. Mais on le doit au génie de M. Peronnet, que l'on pourrait justement appeller *le Vauban des Ponts & Chaussées.*

Telle est cependant la destinée des choses humaines, telle est l'injustice des Contemporains : on ne cherche à placer son admiration que dans les objets que les ravages du tems dérobent à nos regards. Il ne manque au Pont de Neuilli, au Péristile du Louvre, aux Bronzes de la Place des Victoires, au Portique de Sainte-Geneviève, que d'avoir deux mille ans, & de tomber en ruines, pour obtenir le respect.

LETTRE

LETTRE XXIX.

A Madame la Marquise DE VILLETTE.

Au Château de V....., le 4 Juin 1782.

VOILA le bon Abbé Remi qui nous arrive, & qui jure ses grands Dieux que vous serez avec nous Vendredi. Je vous confesse qu'il a trouvé notre foi un peu ébranlée; mais nous nous sauvons par l'espérance.

NOUS ne sommes pas accoutumés à vivre loin de vous; tout se ressent ici de votre absence. Benserade, ou Dorat, n'aurait pas manqué de vous assurer que les Oréades & les Napées de nos prairies sont toutes éplorées; que nos fleurs sont ternies, nos gazons desséchés;

> Mais ce pédantesque jargon,
> Si vanté dans l'ombre des Classes,
> N'est plus aujourd'hui de saison :
> Saint-Lambert, sur un autre ton,
> A monté la lyre des Graces.

JE vous assure donc, en prose & en vérité, que le Printems est dans les bois, les jardins, & même dans les cours du Château.

Je dirais volontiers comme Renaud :

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire.

Mais, ſans avoir recours aux Enchantereſſes, le murmure d'un ruiſſeau, le frémiſſement des feuilles, le ramage des oiſeaux, le bruit des habitations lointaines, l'accord vague & perdu des cloches, juſqu'au bourdonnement des moucherons & des abeilles, cette ſorte d'harmonie ſemble former le concert de la Nature.

C'est ſur-tout après les pluies chaudes & ſavonneuſes dont nous venons d'être accueillis, que le corps nage dans un atmoſphère parfumé de l'eſprit des plantes : l'ame ne reçoit & n'exprime que des ſentimens délicieux, comme la terre amoureuſe ouvre ſon ſein pour enfanter des fleurs.

Il eſt vrai que nous avons ici un certain Chevalier qui gâte le Printems. Lorſque nous avons de ſi belles journées ; lorſqu'on eſt ſi aiſe d'exiſter, c'eſt un inſecte qui bourdonne toujours, & qui ſemble annoncer déja les chaleurs de la Canicule. Il n'y a pas un boſquet, pas un ſeul petit coin où il ne vienne nous chercher. Il a tout vu, tout lu, tout retenu. Sa fureur eſt d'endoctriner. Il mon-

trerait la Musique à Sacchini, l'Hydraulique à Perrier, l'Art d'écrire à Garat. Il n'y a ici que notre Maître Charpentier qui n'est pas d'humeur de lui céder, & qui répond à son Catéchisme avec un peu de brutalité.

A cette Société charmante qui a disparu avec vous, ont succédé cinq ou six autres Oisifs qui courent les Châteaux, & qui me croyent ravi de leur visite. Je me rappelle, en les voyant, cette prière de M. de Voltaire : *mon Dieu! délivrez-moi de mes amis : je me charge de mes ennemis.*

QUE ne puis-je vous en faire ici quelques portraits ressemblans ! je vous peindrais le Comte de ** avec sa femme que vous ne connoissez pas ; petite & courte roturière qui ne sait où se mettre depuis qu'on l'appelle Comtesse. C'est un visage qui annonce une bonne digestion. Insipide & dédaigneuse, elle joue la nonchalance & la distraction ; son maintien est insolent, & sa révérence une insulte.

SON bien amé & féal époux est un *Baron de Montorgueil* qui fait quatre toilettes par jour,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

IL raconte ses bonnes fortunes du tems du

feu Roi ; & chante : *Paiſible bois*, en ſe regardant au miroir, avec la bouche en cœur.

SON frère le Commandeur eſt un attrabilaire dont la ſéchereſſe repouſſe l'épanchement, & qui ferait haïr la vertu. La chère Préſidente vous dira que c'eſt un homme parfait : mais notre amour-propre ne s'accommode point de ces perfections-là ; & nos faibleſſes nous entraînent plus volontiers les uns vers les autres.

NOUS avons encore une Bête à talent que vous connaiſſez. Il fait de grands vers, très-corrects & très-inſignifians. Il ne voit rien au-delà d'une Ode, d'un Madrigal, ou d'une Elégie. Il ſemble que, hors la rime, il ait perdu la raiſon.

TANDIS que le Poète s'extaſie en voyant les bois, les prés & la verdure, qu'il peuple les boſquets de toutes les Divinités de la Mythologie ; le très-brave & très-ennuyeux Inſpecteur ne voit, dans notre jolie plaine, qu'un charmant terrein pour un camp de vingt mille hommes. Il fait ſon Quartier-général de ma maiſon ; & s'il était le maître, demain nous ſerions au milieu des bagages. Son plaiſir le plus exquis eſt le paſſe-tems de

la petite-Guerre, où douze escadrons de Cavalerie, en moins de trois jours, ne laissent pas, autour d'eux, ombre de végétation.

Je ne veux pas oublier le petit Important, qui se croit un Magistrat & n'est qu'un Robin. Il voudrait que l'on eût, pour sa Robe de Cujas, la vénération que l'on doit à la Simarre des Daguesseaux & des Molés. Il nous fait espérer qu'il sera un jour *un de nos plus jolis Criminalistes*.

Excepté la jeune Anglaise qui est digne de vous, dont la pâleur est touchante & romantique, qui a ce sourire de bienveillance auquel tous les hommes se laissent prendre, & qui vous dit naïvement des choses si fines & si spirituelles,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Voila pour le Sallon; voici pour ma Chambre. Je lis la Rochefoucault dans lequel la plupart de ces personnages figureraient à merveille. Mais que je hais ce Moraliste! après l'avoir lu, on ne peut aimer ni soi, ni les autres.

Qu'il me paraît inférieur à la Marquise de Lambert! & que tous ces Raisonneurs, à commencer par la Bruyère, me semblent

au-deſſous de Vauvenargues, & ſur-tout de Montaigne! C'eſt un ami qui me conſole; qui ne veut jamais avoir plus d'eſprit que moi; qui connaît la grande route & les ſentiers du cœur humain.

J'AI pris mon parti ſur les ennuyeux. Il n'en eſt pas ainſi des Taupes qui font le malheur de ma vie. Elles me dégoûteraient pour jamais de la Poéſie deſcriptive. On vient m'avertir du ravage qu'elles ont fait cette nuit: hier c'était une prairie digne du Paradis Terreſtre, aujourd'hui c'eſt une image des Plaies de l'Egypte. Je propoſe un prix pour exterminer cette engeance infernale, le déſeſpoir des Jardiniers & des Poètes.

ARRIVEZ donc, aimable Amie, venez rendre, à cette triſte maiſon, le mouvement & la joie.

Que vous tardez à revenir,
Momens trop tôt ravis à mon impatience!
Délicieuſe jouiſſance,
N'exiſterez-vous plus que dans le ſouvenir?
Quel jour viendra me rendre à celle que j'adore?
D'un jour ſi cher à mes deſirs
Quand renaîtra la douce aurore?
Mes yeux, reverrez-vous encore
Celle qui fait tous mes plaiſirs?

LETTRE XXX.

A M. DE LAUNAY, *Intendant de* CAEN, *sur sa* Traduction d'Homère.

J'AI lu, Monsieur, avec un vrai plaisir la Traduction de l'Iliade que vous venez de m'envoyer.

J'AVOUE qu'il ne fallait pas moins que votre style noble & animé, pour me faire relire Homère, qui, sauf le respect dû à l'Antiquité, ne m'inspira jamais un enthousiasme bien vif.

IL est vrai que je n'ai pas l'honneur d'entendre le Grec : mais je doute que son charme eût le pouvoir de me raccommoder avec ce qui me choque dans la *divine* Iliade. Ce sont les choses qui me blessent ; car je suppose toujours l'expression la plus heureuse, la poésie de style la plus brillante ; l'ignorance ne me rend pas injuste.

ON sait que les différens Episodes qui composent aujourd'hui ce Poëme, restèrent 400 ans épars sous le nom de *Rapsodies*. J'aime donc mieux croire qu'on ne s'est pas fait un

ſcrupule d'altérer les Romances, les Complaintes, les Chants de ce vieux Troubadour qui mendia ſi long-tems dans la Grèce; & qui trouva ſi peu de reconnaiſſance dans les illuſtres familles dont il avait célébré les noms.

QUE la Princeſſe Nauſica aille laver ſes robes à la rivière; que Patrocle mette bouillir trois gigots dans une marmite pour le dîner d'Achille; à la bonne heure. On peut deſirer une ſimplicité plus agréable; mais on ne doit pas blâmer Homère d'avoir peint les mœurs de ſon tems.

IL n'en eſt pas ainſi du caractère de ſes Héros & de ſes Dieux. C'eſt lui qui les a faits. Pourquoi les a-t-il faits ridicules & dignes d'horreur? Jupiter, ſa femme *aux yeux de bœuf*, Minerve elle-même, ſont injuſtes, perfides, cruels, aſſervis aux plus honteuſes paſſions de l'humanité. Ses Héros ſont des Rodomonts, Rabacheurs & Harangueurs à la journée. Quel attirail d'épiſodes ſans intérêt, de généalogies ſans néceſſité, de répétitions faſtidieuſes! Quel entaſſement de comparaiſons! Quel luxe de Poéſie dans les ſujets les plus futiles!

N'AURAIT-ON pas le droit d'être un peu

fatigué de la famille d'Agamemnon ? elle eſt établie à Paris de tems immémorial. On nous raconte ſes malheurs en proſe & en vers ; on les chante ſur toutes les clefs.

CETTE belle paſſion pour les Héros de la Grèce m'a toujours paru ridicule. Les Héros de mon pays ſont auſſi braves, & aſſurément de meilleure compagnie.

UN homme, toujours ivre de colère & d'orgueil, groſſier, féroce, qui toujours sûr de ſon fait, cherche querelle à tout venant; qui dans ſa journée tue les ſept frères d'Andromaque ; qui dans ſa rage voudrait manger le cadavre d'Hector, & le vend à prix d'argent au malheureux Priam ; eſt-ce-là ce qu'il faut appeller un Héros !

QUEL nom donner à celui qui, paré des graces de la Jeuneſſe, environné de tous les avantages de la naiſſance & de la fortune, s'arrache des bras d'une Épouſe jeune & belle ; court affronter au-delà des mers, les fatigues, les dangers & la mort, avec tant de raiſons d'aimer la vie ; & revient au milieu de ſes Concitoyens, plus embarraſſé de recevoir leurs applaudiſſemens, que de les mériter ?

D'Achille aux pieds légers, on nous vante la gloire;
Mais s'il fut un Héros, ce fut par le tendon.
N'eſt-on pas sûr de la victoire,
Quand on ne peut nous bleſſer qu'au talon?
Des Héros! j'en trouverai mille
Avec ce beau ſecret; mais depuis que Bacon
Inventa la poudre à canon,
Le métier eſt plus difficile.
D'Eſtaing, Vaudreuil, Bougainville, Naſſau,
Naſſau! vous n'aurez point d'Homère;
Vous braverez l'enfer nouveau
Qu'apporta ſur les flots le démon de la guerre:
Nos Muſes, ſans honneurs, laiſſeront vos exploits.
On aime mieux chanter la valeur équivoque
De ces Grecs menteurs & ſournois,
Qui, dans dix ans, ont pris une bicoque,
A l'aide d'un cheval de bois.

Ce n'eſt point avec un cheval de bois que notre brave Crillon vient de prendre le fort *Saint-Philippe*. Je doute qu'Ajax & Diomède euſſent jamais montré plus de courage; & certainement ils s'y ſeraient pris avec moins de gaîté & moins de politeſſe. Le Roi d'Eſpagne qui paraît avoir grande envie de garder Mahon, vient d'unir ce nom à celui de Crillon: c'eſt le moyen de rendre Mahon imprenable.

LETTRE XXXI.

Aux AERONAUTES. 1783.

MESSIEURS, j'ai ſix mille ans, & certainement je n'ai pas l'air d'en avoir plus de deux mille. Vous n'en ſerez point étonnés, en apprenant que je dois mon grand âge au grand œuvre. J'ai fait, en ma vie, quelques Elèves qui me font honneur : Hermès, en Egypte; Nicolas Flamel, à Paris; & de vos jours, Callioſtro. J'ai tant vécu, j'ai tant vu de choſes, qu'en vérité l'eſpèce humaine m'était devenue entièrement indifférente. Il ne fallait rien moins que ce qui ſe paſſe aujourd'hui, pour me tirer de mon apathie, & me forcer de parler.

JE ne puis donc vous diſſimuler la peine que me fait l'enthouſiaſme avec lequel je vois tout le Public courir à vos Expériences aëroſtatiques. Autant vous êtes épris de l'amour des Nouveautés, autant j'en ſuis ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre *Jean-Jacques;* & lorſqu'il déclame contre les Sciences humaines, certes il a grandement raiſon.

LE premier âge dont vous ayez le ſou-

venir, eſt l'*Age d'or.* Alors abandonnés à la bonne Nature, les hommes s'étayaient de tous les appuis qu'elle leur fournit; ils marchaient à quatre pattes; ils étaient heureux.

MILLE ans après, je fus témoin d'une étonnante Révolution. Je vis un Novateur afficher par-tout qu'il voulait marcher à deux pieds; qu'il prendrait ſeulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet, & de ſe faire tenir par des liſières; qu'enſuite on couperait les liſières, & qu'il courrait *à corps perdu.* Vous croyez bien qu'il eût tout le monde contre lui; on s'écriait: *cet homme trompe le Public, il ne partira pas; où s'il part, il ſe caſſera le nez.*

ON prend jour pour l'Expérience. Grande affluence de Spectateurs: nous voilà tous accroupis ſur les talons, & les yeux levés. L'Inventeur ſe préſente avec la ſécurité d'un homme sûr de ſon fait. Le ſuccès ne répondit que trop à ſon audace: on ſait ce qui en réſulta; on l'a imité de toutes parts; les Hommes ont parcouru la Terre; les voilà au *Siècle d'argent.*

MILLE ans après, autre Révolution. Un ſecond Novateur imagina de cheminer ſur

l'eau, porté ſeulement dans un tonneau, en ſe faiſant retenir du rivage avec des cordes; enſuite de faire couper les cordes, & de ſe laiſſer aller *à tonneau perdu.* Alors tranſport, engoûment univerſel. Chacun de s'écrier : *il ne partira pas; ou s'il part, il ſe noyera.*

POUR jouir d'un ſi brillant ſpectacle, nous accourons en foule ſur les bords d'une grande rivière. L'audacieux Phyſicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immenſe, & ſe laiſſe intrépidement entraîner par le courant, à plus de dix toiſes au loin. L'ivreſſe eſt générale : on le couronne de lauriers, on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux eſſai d'un ſeul homme fut un trait de lumière pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément; ils trouvèrent de nouvelles jouiſſances, & furent au *Siècle de cuivre.*

MILLE ans après, vinrent ce que vous appellez les tems Héroïques de la Grèce. Hercule, ſur un canot, oſe pénétrer juſqu'au bout de la Méditerranée : & là, tout fier de ſon voyage, voulant éterniſer lui-même le ſouvenir d'une action inouie, il poſe, au beau milieu du Jardin des Heſpérides, deux Colonnes, avec cette inſcription : *Nec plus ultrà.*

Oh ! pour le coup, je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les esprits : le Commerce enfante la Marine. Les Peuples trafiquent entr'eux, de tout ce qui tient aux douceurs de la vie, aux illusions du luxe. Voilà les Hommes couverts de pourpre & d'or, & les voilà au *Siècle de fer.*

TROIS mille ans après, un Génois, honteux de ce que l'on n'avait encore fait que louvoyer autour du monde connu, entreprit lui seul de franchir le vaste Océan. Même surprise, même incrédulité; murmure général. On s'écriait : *il ne partira pas; ou s'il part, il n'en reviendra point.*

LE Ciel ne le punit que trop de sa hardiesse. Il eut la gloire de découvrir, de créer, pour ainsi dire, un nouvel Univers. Dès lors un vaisseau est devenu la Boîte de Pandore, d'où sont sortis le sucre des Isles, le moka de l'Arabie, les mousselines de l'Inde, les perles d'Orient, les diamans de Golconde, les trésors du Pérou. Quel nom donner au Siècle qui a produit tant de fléaux ?

JUSQUES-LA, vous en conviendrez, Messieurs, les choses vont évidemment de mal en pis. C'est donc en tremblant que je

vois ouvrir une nouvelle carrière au Génie. Vous voilà parvenus à vous enlever, par deux procédés différens, à deux lieues, à dix lieues: demain vous allez rendre l'air aussi navigable que l'eau : demain vous allez parcourir toute l'Atmosphère. Plus heureux & non moins téméraire que Coock, vous ne serez point arrêtés par les barrières de glaces éternelles que lui opposaient les mers du Midi : vous volerez aux Terres Australes. Qu'espérez-vous dans un monde plus grand que votre Europe? Non contens d'avoir trouvé les rubis, les topazes, les saphirs, les émeraudes dans l'eau condensée, croyez-vous trouver la lumière crystallisée dans de nouvelles régions?

Ah! croyez-moi : brisez vos Globes; n'emprisonnez point l'air inflammable loin des sphères où Dieu l'a placé. Brûlez vos Journaux; anéantissez bien vîte tous les monumens de ce beau secret. Renoncez au projet de vous élever plus haut que la foudre; & si vous ne voulez pas mettre le comble à vos sottises, renversez même ces Aiguilles électriques dont vos Palais sont hérissés; & laissez faire au Tonnerre tout ce qu'il lui plaira.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un Adepte.

LETTRE XXXII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE, *qui avait envoyé à l'Auteur une* Traduction de Poésies Allemandes.

VOUS vous souvenez de la réponse de Sœur Pulchérie : *depuis qu'il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de Carmélites.* Voilà ce qu'on pourrait dire de votre Recueil de *Poésies Allemandes :* depuis qu'il n'y a plus d'amour, toutes ces Pastorales ne sont que des chimères.

VOUS avez bien raison d'attribuer ces belles Traductions à l'Abbé Arnaud & à M. Suard. Le talent de traduire ainsi n'appartient qu'à ceux qui ont le talent de créer. Si les Muses du Rhin & du Veser sont quelquefois dures & monotones, elles savent parler le langage de la Nature, & la faire aimer. Les Schmitz, les Brodinback, les Haggerdon, ces noms si rudes à l'oreille, rappellent à l'esprit les plus douces pensées. On retrouve, en les lisant, la simplicité si touchante des premiers âges. Elles réveillent, en nous, ces émotions tendres & pures qui semblent n'appartenir qu'au printems de la vie.

MAIS

MAIS je regretterais peut-être que les Poètes Allemands qui veulent ſaiſir tous les détails, qui mettent tout en images, ne confondent bien ſouvent le naïf & le niais. Ils amuſent l'imagination, ils effleurent la ſenſibilité; mais rarement vous laiſſent-ils de ces traits profonds, de ces ſentimens durables que l'on retrouve, à chaque vers, dans l'immortelle Deshoulières.

PUISQUE nous en ſommes aux Traductions, mon cher Marquis, il faut que je vous preſſe de continuer celle d'Young, qui peut vous faire beaucoup d'honneur. Pour moi, je n'avance guères dans mon *Anglais :* néanmoins, j'ai pris la liberté de mettre en vers cette invocation à la Lune, qui fut toujours ma beauté par excellence.

Pour la ſeconde fois, un ſiniſtre réveil
Vient encore m'arracher aux douceurs du ſommeil,
Au monde imaginaire où mon ame élancée,
Sur les ailes d'un ſonge, emportait ma penſée.
La nuit, d'un voile ſombre, a couvert l'Horiſon;
Et je veille au flambleau de la triſte raiſon.
Hélas! quand du repos tout ſavoure les charmes,
Mes yeux ne ſont ouverts que pour verſer des larmes.
Chaque nuit, réveillé par la voix du malheur,
J'aime à m'entretenir ſeul avec ma douleur.

O toi ! Reine des nuits, & des êtres paiſibles,
Dont l'éclat vacillant plaît aux ames ſenſibles,
Paraîs ; viens m'inſpirer. Lorſque l'Aſtre des jours,
Du cercle qu'il décrit, a terminé le cours ;
Déité bienfaiſante, on te voit, dans l'eſpace,
Lever un front modeſte, & régner à ſa place.
Tu viens, dans le ſilence, éclairer l'Univers,
Sur ton trône étoilé qui brille dans les airs.
Les Globes lumineux de la Sphère éternelle
Suivent, avec reſpect, ta marche ſolemnelle.
Des mondes infinis peuplent le Firmament ;
Et ſeule tu conduis, & vois leur mouvement.
Tu peux, de leurs accords, entendre l'harmonie :
Daigne la répéter à mon ame attendrie.
Lune ! fais-là paſſer dans mes lugubres chants.
Jamais tu n'inſpiras de ſujets plus touchans.

VOUS croyez bien, mon cher ami, que je n'ai pas la prétention d'attacher de l'importance à la faible traduction de vingt vers d'Young, qui ſont ſi beaux dans l'original. Mais, ne fût-ce que pour vous encourager dans votre grande entrepriſe ; je n'héſite pas de vous les envoyer. Souvenez-vous toujours qu'il ne faut lire le triſte Docteur, que dans les jours ſombres, ou la nuit, comme vous faites, à la lueur d'une lampe : la nuit eſt la véritable couleur du ſujet.

LETTRE XXXIII.

A M. DE CORANCÈS, *Directeur du Journal de Paris.* 19 Mars 1784.

LA Ville de Dole vient d'élever un Monument à la gloire du Roi. C'eſt une Statue pédeſtre qui, d'une main, montre le Globe de la Terre. On lit ſur le Piedeſtal : *Louis XVI, âgé de 26 ans*, & ſur le Globe : *Liberté des Mers.*

CETTE Inſcription eſt de M. *Philippon de la Madelaine*, anciennement *Elève & Membre de la Société de Jéſus*, aujourd'hui, *Avocat du Roi au Bureau des Finances, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Beſançon, &c.*

TOUS ces titres ont ſans doute fait adopter ſon Inſcription, ſans examen. Les Journaux ſe ſont empreſſés de la publier, & d'en faire l'éloge. Ils y ont généralement trouvé autant de nobleſſe, que de ſimplicité. A les entendre, elle eſt comparable à tout ce que les Grecs & les Romains nous ont tranſmis de plus parfait en ce genre.

ME ſerait-il permis de ne pas être tout-à-fait de l'avis de Meſſieurs les Journaliſtes ; &

M 2

de propoſer un léger changement à cette légende ?

Je ſuppoſe un Etranger au pied de la Statue. Il lit d'un côté : *Liberté des Mers*, & de l'autre : *Louis XVI, âgé de 26 ans*. Cet Etranger ſaiſira-t-il tout de ſuite le rapprochement, la liaiſon de ces deux idées ? ſon eſprit ſe portera-t-il de lui-même ſur l'époque mémorable de la vie du Souverain dont on veut tranſmettre le ſouvenir à la Poſtérité?

Mais que cet Etranger liſe, d'une part : *Liberté des Mers*; & de l'autre : *Louis XVI, à l'âge de 26 ans*; il ſe rappelle alors la Paix glorieuſe qui a rendu l'Océan libre. Il admire le Monarque qui a opéré cette révolution à l'âge de 26 ans. Il éprouve à-la-fois tous les ſentimens que l'on a voulu inſpirer.

Le changement que je propoſe, ſe réduit, comme on voit, à preſque rien ; mais ce preſque rien me paraît offrir plus de clarté, & appartenir davantage au Style lapidaire. Le Subſtantif *à l'âge*, préſente une époque ; l'Adjectif *âgé*, une choſe très-indifférente.

Je me ſouviens qu'on apporta un jour à M. de Voltaire, un volume d'une nouvelle Edition de ſes Œuvres. A l'ouverture du

Livre, il tomba fur fon Epître au Chevalier de *Boufflers*, qui commençait ainfi :

Croyez qu'un Vieillard cacochyme,
Agé de foixante & douze ans.

M. de Voltaire entra en fureur, & déchira le feuillet en s'écriant : *Barbare! dis donc* chargé, *& non pas* âgé! *Fais une image, & non pas un Extrait Baptiftaire.*

SI c'eft la félicité des Peuples qui élève des Monumens aux bons Rois, une Ville, comme Dole, exempte des fauffes jouiffances du luxe, environnée de riches vignobles, de campagnes fertiles & riantes; une Ville où l'on jouit de l'abondance & des douceurs de la vie, ne pouvait peut-être fe repréfenter fon Souverain, fous un Emblême plus heureux & plus jufte, que fous l'image du Père de Famille. La fimplicité des mœurs douces, la fageffe d'un bon Gouvernement, feront toujours les premières caufes de fon bonheur. Et malgré les révolutions des Empires, fon éternelle Deftinée eft encore écrite fur fa principale Porte :

Religio & Juftitia, æterna Urbis fata.

MAIS un Monument fur lequel eft écrit : *Liberté des Mers*, ne ferait-il pas placé plus

convenablement à Nantes, à Marſeille, à Bordeaux, dans ces vaſtes Cités qui reçoivent dans leur ſein les Richeſſes des quatre parties du Monde, & voient flotter aux pieds de leurs murs, les Pavillons de toutes les Nations, qu'à Dole où le Doux, incertain dans ſa pente, enchaîné par des écluſes, porte à peine quelques barques de Pêcheurs?

En voyant, dans cette Province, un Monument érigé à la LIBERTÉ, on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour l'affranchiſſement de tant de milliers de Serfs qui, dans les montagnes de St-Claude, gémiſſent, depuis douze ſiècles, ſous le joug Sacerdotal; & qu'il ſemble que le Trône .ait déshérités. Qu'il ſerait beau de rompre enfin les chaînes de leur. ſervitude, & d'élever, ſur la cime du Mont-Jura, une Statue coloſſale à l'Auteur de ce Bienfait! Ce Monument apperçu des Etats voiſins, la Suiſſe, Genêve & la Savoie, le ſerait auſſi de toute la Province. Les Habitans de la Plaine, comme ceux de la Montagne, iraient le viſiter en pélerinage. Tous n'auraient qu'un ſentiment, celui de bénir leur Libérateur; & ſon piedeſtal ſerait ſans ceſſe arroſé des larmes de la Reconnaiſſance.

LETTRE XXXIV.

A un Anglais.

21 Décembre 1784.

ENFIN me voilà au Palais Royal. Je puis vous rendre compte de cette Métamorphose dont on nous a tant parlé à Londres, & d'une manière si diverse. Ce qui s'offre à mes regards, est bien étranger à ce que vous avez vu, il n'y a pas trois ans. Il semble que tout soit ici l'ouvrage des Fées.

VOUS souvient-il d'un certain 21 Décembre où, votre fenêtre ouverte à midi, par le plus beau tems du monde, nous n'avions, sous les yeux, qu'une espèce de Jardin bourgeois, planté d'assez vilains arbres, environné de maisons, presque toutes sales & difformes; & où nous prenions plaisir à voir de beaux Messieurs, en bas blancs, qui, sur la pointe du pied, tâchaient d'esquiver adroitement les mares d'eau, & les ruisseaux de boue qui bordaient ce qu'on appellait *la belle Allée?*

EH BIEN! à la place de tout cela, figurez-vous trois magnifiques ailes de Bâtimens. Figurez-vous deux cents Pilastres Corinthiens,

ciſelés comme de l'orfévrerie, qui ſoutiennent de longues Galeries d'une forme élégante & commode, & qui le ſoir ſont éclairées par d'immenſes cordons de lumière : voilà le cadre du nouveau Jardin.

C'EST-LA que tout eſt enchanteur. On ne ſait à qui s'en prendre ; il faut, à tout moment, regarder les jolis Minois qui trottent ſous les Arcades, ou les belles Etoffes qui repoſent ſur les Comptoirs, & ne laiſſent en repos ni vos yeux, ni votre bourſe.

BIENTÔT une ſuperbe Colonnade terminera le Jardin, du côté du Palais, & formera un Rendez-vous public au milieu des arbuſtes & des orangers, une Promenade couverte, la première qu'il y ait jamais eu dans Paris.

ALORS ce ſera le vrai Bazard dont parle Voltaire, dans les *Embelliſſemens de la Ville de Cachemire ;* lorſqu'il dit : » C'était une » grande pitié de n'avoir à Cachemire aucun » de ces grands Bazards, c'eſt-à-dire, de ces » Marchés & de ces Magaſins publics, en» tourés de colonnes, & ſervant à-la-fois à » l'utilité & à l'ornement «.

APRÈS avoir paſſé une nuit dont le calme n'eſt point troublé par le roulis des Voitures,

vous y jouiriez, à votre réveil, de tout ce qui fait le charme de la vie.

Ici ce ſont des Bains dont la recherche & l'extrême propreté compoſent le luxe, & où le plaiſir préſide à la ſanté. Là ce ſont des Reſtaurateurs où l'on trouve tous les raffinemens de la bonne Chère, & où l'on peut être friand ſans être riche. Plus loin, des Sallons charmans qui portent encore le nom de *Cafés;* où d'excellens Cauſeurs m'apprennent les Nouvelles Politiques & les Anecdotes du jour.

Sur le même palier, je trouve un Magaſin de toutes les choſes uſuelles, où les objets de néceſſité ſont journellement variés par les formes de la fantaiſie; je trouve une Bibliothèque du plus beau choix, un Cabinet d'Eſtampes rares, un autre de Phyſique, un autre d'Hiſtoire Naturelle.

Vous entrez au Lycée, où il ne tient qu'à vous d'écouter des Profeſſeurs dignes des beaux jours d'Athènes. C'eſt-là qu'eſt le feu ſacré de l'Eſprit & du Goût. C'eſt-là qu'eſt le dépôt de toutes les Sciences. Vous trouvez, dans ces Laboratoires, des Adeptes de tous les ordres, & de la meilleure compagnie,

pour lesquels l'étude des Langues, la Médecine, la Chymie, l'Astronomie, sont devenues des passe-tems aussi familiers, que le sont ailleurs le Billard, le Wisck, le Tressette & le déplorable Lotto.

JE vous assure que cet aspect varié de toutes les jouissances humaines, magnétise encore plus que le Baquet de Mesmer. S'ennuyer, c'est s'appercevoir que l'on vit; ici l'on dépense les Heures, sans trop savoir comment.

JE ne parlerai point de cette immense Collection de Tableaux de toutes les Ecoles, la première du monde après celle des grands Souverains; de ces Modèles, par détail, de tous les Arts & Métiers; de cette Encyclopédie manuelle de Machines & d'Outils, qui sont pour les yeux ce que les définitions sont pour l'esprit : on connaît la magnificence du Prince qui laisse au Public la jouissance de toutes ces richesses.

QUE sera-ce donc, si l'on ajoute à cette masse de merveilles, une Salle de Spectacles, un Opéra, un Panthéon? Oh! pour le coup, voilà le cercle que je parcourrai toute l'année, & dont vous ne voudriez plus sortir.

Angulus hic terræ mihi præter omnia ridet.

LETTRE XXXV.

Sur le Voyage Pittoresque de NAPLES & *de* SICILE.

RIEN n'égale le luxe de cet Ouvrage. Les Gravures sont autant de tableaux. L'intelligence des Artistes a tracé, pour ainsi dire, une route délicieuse où l'on est promené mollement à travers des Sites pittoresques & variés.

» Tantôt un fertile rivage
» Bordé de côteaux fortunés ;
» Tantôt une rive sauvage
» Et des déserts abandonnés. «

QUOI de plus imposant que ces terribles & admirables Phénomènes que la Nature semble avoir étalés dans le Royaume de Naples ; les vastes débris de la magnificence Romaine, ses Cirques, ses Tombeaux, ses Temples en ruines ! Les yeux & l'ame se reposent au milieu de ces belles campagnes, où l'on marche sous des berceaux de vigne, par des chemins embaumés, bordés d'orangers, de myrtes & d'oliviers ; où le Printems a deux saisons, & dont les Poètes ont feint

que Cérès & Bacchus prenaient un ſoin paternel. C'eſt-là que ſont ſitués ces Monts ſi renommés par l'excellence de leurs vins, & par la ſérénité de l'air qui en fait la Contrée la plus délicieuſe.

Si ce n'eſt pas le pays des chimères, c'eſt bien le véritable pays des illuſions. La Peinture, la Poéſie, la Muſique, ces Arts conſolateurs, y ſont des préſens de la Nature. Le plus beau ciel, ce premier de tous les biens, en fécondant cette heureuſe terre, ſemble donner une ſorte de végétation aux Eſprits. Le charme, le magnétiſme du climat, qui produit tant de jouiſſances phyſiques, ajoute encore aux jouiſſances morales; & le plaiſir de les ſentir, eſt inſéparable de celui de les chanter.

L'imagination eſt effrayée à l'aſpect de ces Volcans, de ces convulſions de la Nature, qui chaſſent la Mer de ſes rivages; qui écraſent, qui engloutiſſent les peuples & les villes. C'eſt au milieu des plaines riantes & fertiles, où naiſſent ſans culture & les fruits & les fleurs; c'eſt-là que le Créateur a placé les gouffres épouvantables, comme il a placé la douleur & la Mort, au ſein des Voluptés & des délices de la vie.

Il en faut convenir, pour entreprendre & achever ce Voyage, ce Tableau de l'Italie, il fallait l'enthousiasme, la richesse & l'indépendance d'un homme passionné pour les Beaux-Arts.

Le nom de son Auteur se trouverait ici à sa place. Ceux qui le connaissent personnellement suppléeront aux éloges qui répugnent à sa modestie, & à l'aimable simplicité de ses mœurs. Ceux qui ne connaîtront que son Ouvrage, qui ne sont pas gâtés par la frivolité de nos goûts & la mesquinerie de nos Edifices, ceux-là sauront apprécier ce qu'il en a coûté de soins, de recherches, de fatigues, de dépense, pour la perfection d'un Ouvrage qui fait honneur au dix-huitième Siècle.

L'élégance & la série avec lesquelles on y présente les Antiquités d'Herculanum & de Pompeïa, permettent de douter qu'on fût plus satisfait de voir le Musæum fameux dont elles font aujourd'hui l'ornement.

Rien de plus piquant que le choix de ces Peintures, de ces Arabesques d'un genre idéal & fantastique; de ces Centaures mâles & femelles, mêlanges des deux natures, dont il

ſemble que la belle exécution faſſe pardonner la bizarrerie; de ces Colonnes de porphyre & d'albâtre; de ces Vaſes dont les formes ſpirituelles & gracieuſes ne vieilliront jamais; de ces Statues dont les draperies ſi légères & ſi fines, ſe moulent avec tant de négligence: on dirait que l'Artiſte s'eſt plu à ne laiſſer qu'un voile tranſparent entre le Deſir & la Volupté.

Il n'eſt pas étonnant que dans les Ouvrages qui tiennent à l'eſprit, les Anciens aient fait plus de chemin que nous, vers la perfection; il n'eſt pas étonnant ſur-tout, qu'avec des Langues plus abondantes, plus ſonores & plus imitatives, ayant devant eux le champ de la Penſée qui n'avait pas encore été défriché, ils aient produit ces Chef-d'œuvres immortels qui charment notre oreille par le rithme & l'harmonie des Conſonnances, en même-tems qu'ils pénètrent l'ame d'idées ſublimes, ou touchantes. Mais ce qui doit nous ſurprendre, c'eſt qu'ils aient été ſi loin dans les Ouvrages d'imitation. Nos Artiſtes modernes, après tant de ſiècles d'étude & de comparaiſon, peuvent à peine copier ce que les Anciens ont créé ſans modèle, n'ayant qu'un ciſeau, des yeux, & la nature.

On cesse d'être surpris de l'idolâtrie des Antiquaires. Le respect pour ces Monumens augmente avec le tems qui les détruit.

Ce n'est pas que tous les morceaux soient également dignes de cette admiration : mais si Paris éprouvait un jour le sort d'Herculanum, & qu'après deux mille ans, on ne trouvât, dans une partie de ses ruines, que des Ouvrages médiocres, serait-on fondé à croire que nous n'avions pas aujourd'hui les Vernet, les Robert, les Greuze, les Houdon; & que les productions de ces grands Maîtres ne fussent pas des chef-d'œuvres même pour leurs Contemporains?

On aime à retrouver ces Usages familiers chez les Anciens, de semer des fleurs, & de brûler des parfums dans les Salles destinées aux repas, & dans les Appartemens. Mais on se livre au recueillement, à la mélancolie, lorsque, dans le silence de ces abymes, on voit encore tout l'attirail du luxe & de la mollesse, des Bagues, des Colliers, des Bracelets, des Flûtes, des Cistres; & les Convives assis à table, écrasés au milieu de la joie d'un festin.

Le Théâtre d'Herculanum devient le sujet

du plus riche burin, & des recherches les plus ſavantes ſur les Spectacles des Anciens.

LES Repréſentations ſe faiſaient en plein jour. Des Toiles immenſes, ſoutenues par des cordages & des poulies, mettaient vingt milles Spectateurs à l'abri du Soleil & des intempéries de l'air. Ces Toiles devinrent des objets de luxe. Néron en fit tendre de pourpre, ſemées d'étoiles d'or; & on les arroſait d'une pluie odoriférante.

LES Maſques ſcéniques, hideux de près, ne laiſſaient appercevoir dans la perſpective, qu'une expreſſion très-caractériſée. Les différentes Paſſions y étaient exprimées : on y voyait la fierté d'Hercule, la fureur d'Oreſte, la douleur d'Andromaque.

C'EST envain qu'on cherche à ſe faire une idée de leur Déclamation, partagée entre le geſte & la parole : c'était cependant un art aſſujetti à des règles, à une méthode très-ſévère; mais ce ſont autant d'énigmes qui n'ont pas encore été expliquées par de gros Volumes.

NOS Spectacles modernes ne ſont-ils pas plus ſuſceptibles d'illuſion que ceux des Romains? Le jour qui éclairait leur Scène théâtrale

théâtrale pouvait-il ſuppléer aux lumières artificielles dont la nôtre eſt entourée ? On conçoit que les Anciens ſe paſſionnaſſent pour des Acteurs tels qu'Eſopus & Roſcius ; mais Le Kain, Garrick, Préville, St-Huberti ſeront un jour vantés par nos Neveux, à bien plus juſte titre.

La paſſion des Romains pour les Combats de Gladiateurs & de Bêtes féroces, pour les Spectacles de ſang, prouve aſſez combien ils étaient peu ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit.

Le goût pour les Pantomimes vient toujours de l'ignorance, ou de la ſatiété. Les Romains préférèrent long-tems ce genre de ſpectacle uniquement fait pour les yeux. Auguſte lui-même prit part aux Factions que la rivalité fit naître entre Batile & Pilade. Si quelque choſe pouvait nous donner une idée de ces diſputes qui ne naiſſent que de l'excès des jouiſſances, ce ſont les querelles interminables entre les partiſans de nos Orphées modernes, Gluck & Piccini.

Térence ſe plaint de ce que l'on quittait ſes Pièces, pour un nouveau danſeur de corde. C'eſt ainſi que, de nos jours, nous avons vu déſerter Phèdre, Zaïre, Cinna,

pour un Baladin dont le rôle, aussi indécent qu'abject, n'était pas digne de remplacer un Funambule. *Tutto il mundo e fatto come la nostra famiglia.*

LE Cirque de Rome fut agrandi par Trajan. De simples Particuliers, tels que Salluste, en firent élever à leurs frais. Dans l'origine, c'étaient des Esclaves qui conduisaient les Chars; mais bientôt les Empereurs mêmes ne rougirent pas de se donner en spectacle. Néron se fit une gloire de porter le manteau d'un Cocher qui avait été plusieurs fois couronné.

LES Anciens faisaient un cas singulier des Chevaux distingués dans les Courses. Ceux qui remportaient le prix étaient inscrits dans les Fastes : on y lisait leur nom, leur âge, leur généalogie, le nombre de leurs victoires.

DES Chœurs de Musiciens animaient ces Assemblées. Les plus belles Femmes, les jeunes Personnes en faisaient l'ornement. On retrouve avec plaisir, dans Ovide, ce qui pourrait encore appartenir à nos mœurs. » Gardez-» vous, dit-il, de parler d'amour à une jeune » Fille, tandis qu'elle regarde d'un œil avide » les Courses de Chevaux & les Chars «.

Ce Poète, moins tendre peut-être & plus galant que Tibulle, feint qu'il est au Cirque avec sa Maîtresse. Il cherche à la placer commodément, à la garantir de la foule. Il envierait le sort du conducteur; mais il craint qu'un regard de Corine ne lui fasse tomber les rênes des mains.

Lora remissa fluent.

Du tems d'Ovide, les graces de l'esprit suppléaient aux forces du corps. Un sourire le console de la palme qu'obtient son Rival.

Risit & argutis quiddam promisit ocellis.

Il y avait aussi des Courses à pied; & les Coureurs étaient si agiles qu'ils attrapaient les lièvres à la course.

Un Spectacle qui rappellait la volupté des Grecs, de ce Peuple spirituel & poli, était des Courses de jeunes Filles. Domitien donna lui-même le prix à une belle Vierge qui avait couru, les cheveux épars; à demi-vêtue d'une robe de pourpre, & représentant Athalante.

On est encore émerveillé de la magnificence de ces Spectacles, qui attestent la puissance, les richesses & la population d'un grand Empire. Ils n'étaient point le privilége

exclusif de quelques Particuliers ; mais le Rendez-vous de tous les Citoyens. La constitution des Etats modernes ne permet d'imiter que de fort loin ces grands établissemens.

MAIS que l'Italie diffère aujourd'hui de ces mœurs des anciens Romains ! Au sentiment d'admiration que le souvenir de tant de Merveilles fait naître à chaque pas, succède bien vîte un sentiment de regret. Le Temple d'Apollon est l'Abbaye du Mont-Cassin ; la Maison de Cicéron, un Couvent de Récolets ; la demeure de Caton, ce Héros de la Liberté, le Palais du grand Inquisiteur. Des Capucins couchent sur la dure, où les Sybarites dormaient sur des roses. A la place des Athlètes vigoureux, des Gladiateurs indomptables, ces prodiges de l'Espèce humaine, vous ne voyez que des Saltimbanques & des Castras.

AU RESTE il est impossible d'aimer les Arts, & de ne pas être pénétrés de reconnaissance pour les Caylus, les Hamilton, les Choiseul-Gouffier, les Saint-Non. La dernière pensée que fait naître la lecture de leurs Ouvrages, c'est qu'en inspirant le desir de voyager comme eux, elle consolerait de ne pouvoir pas l'entreprendre.

LETTRE XXXVI.

A M. NECKER.

Janvier 1785.

PERMETTEZ, Monſieur, que je mêle ma voix au concert de louanges & de bénédictions que l'on vous prodigue de toutes parts, & que vous n'entendez pas. Je cède à l'enthouſiaſme que m'a laiſſé la lecture de votre ſublime Ouvrage, pour vous offrir le tribut de mon admiration; &, comme citoyen, celui de ma reconnaiſſance. Si vos veilles pouvaient être payées par ce ſuffrage unanime, vous n'auriez rien à deſirer.

VOUS venez d'élever, contre les ennemis de la France, une Forteresse qu'il eſt impoſſible de renverſer, & un Monument à votre gloire où l'Envie n'atteindra jamais.

ON ne ſait lequel doit le plus étonner, ou de l'immenſité de votre travail, ou de l'Eloquence qui pare un ſujet ſi aride. C'eſt elle qui commande l'attention, & qui fait lire, avec tant d'intérêt, des détails abſtraits & pénibles. Vous repoſez l'eſprit en parlant au cœur; & l'on vous ſait gré de la douce

familiarité avec laquelle vous defcendez de la hauteur où votre génie vous avait placé.

Vous favez, en même-tems, plaider la caufe du Peuple, & nous faire aimer le Roi. Si vous révélez des vérités affligeantes; vous préfentez l'efpérance & les confolations. Depuis que vous avez jetté tant de jour fur les reffources de l'Etat; les fpéculateurs, les avares, ne craignent plus d'ouvrir leurs Porte-feuilles, leurs Coffres-forts; & le crédit public eft encore foutenu par votre réputation.

La modération & la fageffe ont plus d'une fois tempéré, dans vos écrits, la haine des vexations fifcales. Si vous attaquez les abus dans tous les Ordres de l'Etat, toujours impartial, vous n'en rendez pas moins juftice aux Prélats diftingués qui font l'ornement de l'Eglife dans laquelle vous n'êtes pas né, aux vrais Magiftrats, aux hommes de Finance, à tous ceux qui, par leurs lumières & leur défintéreffement, étaient dignes de concourir avec vous à la Félicité publique.

Ennemi du Luxe, vous l'envifagez cependant comme un des premiers alimens du Commerce national; & vous aimez qu'il embelliffe la Cour d'un grand Monarque.

MALGRÉ la ſévérité de vos Principes, vous ſouriez à la Mode qui réveille ſans ceſſe l'induſtrie, & ranime la circulation.

LIVRÉ, par caractère & par état, à la méditation, à l'étude; étranger, pour ainſi dire, aux plaiſirs du monde, aux jouiſſances de la Société, vous accueillez les Beaux-Arts & les talens agréables, que repouſſaient l'eſprit faux & la pédanterie de vos devanciers.

TOUS les yeux, je dirai même, tous les vœux ſont aujourd'hui fixés ſur vous; & vous n'avez pas beſoin d'attendre la Poſtérité, pour jouir des honneurs qu'elle accorde aux plus célèbres Ecrivains. On dira de votre Livre, qu'il eſt le Bréviaire des bons Miniſtres, comme celui de Montaigne eſt le Bréviaire des honnêtes gens.

LA ſenſation que ce bel Ouvrage vient de produire, rappelle la douleur univerſelle que répandit votre retraite du Miniſtère. On ſe dit encore aujourd'hui : Faut-il donc qu'il ſoit diſgracié, qu'il ſoit ſacrifié à l'intrigue! Son éloquence mâle & fière a déplu. On eſt bleſſé des formes Helvétiques & libres avec leſquelles il préſentait la vérité. Mais quels grands & rapides changemens n'auraient pas

couronné ſes travaux ! Une Marine reſpectable, l'état du Tréſor public, un zèle, un enthouſiaſme univerſel, rendaient la France l'arbitre de l'Europe.

Oui, Monſieur, votre nom ſeul inſpirait autant d'inquiétude à nos voiſins, que de confiance à la Nation. La plupart de ceux qui vous ont précédé, ont paſſé comme ces Météores qui déſolent la Terre ; & vous laiſſez, après vous, un ſillon de lumière qui doit éclairer, mais effrayer vos Succeſſeurs.

En vous adreſſant cette Lettre, j'ai bien moins ſongé à vous louer, qu'à ſatisfaire un ſentiment de mon cœur, & vous renouveller mon attachement & mon reſpect.

RÉPONSE de M. NECKER.

J'ai reçu de vous, Monſieur, dans toutes les occaſions, des marques d'intérêt dont je conſerverai toujours un ſouvenir ſenſible. Vous ajoutez à ma reconnaiſſance par l'aimable Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Je doute fort cependant que votre voix ſe

mêle, comme vous l'assurez, à un concert de Louanges; puisque je la distingue comme si elle était seule. Si j'avais été à Paris, c'est de moi que vous auriez reçu cet Ouvrage dont vous parlez avec tant d'agrément. Je n'aurais point oublié que j'avais une dette à acquitter; & je ne renonce pas à remplir ce devoir, sur-tout si vous n'avez eu, comme je le crains, qu'une contrefaçon pleine de fautes. Car les Libraires, à qui je m'étais confié, ont très-bien agi pour leur compte, & très-mal pour le mien.

Je ne vous ai pas assez parlé, Monsieur, du véritable présent que vous m'avez fait, en m'envoyant ce que vous appellez votre petit Livre, & qui n'en est point un pour moi. Il sera l'un des ornemens de ma Bibliothèque. Vos Lettres à M. de Voltaire sont charmantes. Mais j'aurais bien d'autres complimens à vous faire sur des Ecrits si variés, si vous n'aviez pas rendu mon témoignage suspect. C'est cependant encore une faveur qui me rend votre obligé.

Conservez-moi les mêmes sentimens. Jugez-moi toujours avec la même indulgence; & ne doutez point du très-sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXVII.

Sur le SALLON *de* 1785.

LE Tableau le plus imposant représente Priam qui revient du camp d'Achille avec le corps d'Hector. Sa Famille arrête le char où est porté ce malheureux Guerrier, que son féroce ennemi a traîné sept fois sur la claie. Hécube lui couvre le visage de baisers & de larmes. Andromaque lui serre la main, & lève les yeux au Ciel, comme pour accuser les Dieux; Astyanax, son jeune fils, le méconnaît & recule ; Cassandre s'arrache les cheveux; Pâris, cause originaire de tant de maux, se tient à l'écart, avec ce saisissement de la douleur qui ne laisse pas même de passage aux sanglots.

VOILA sans doute un terrible sujet, & qui n'est point affaibli par la manière dont il est traité ; mais certainement il ne jette, dans l'ame d'aucun Spectateur, le désordre & l'effroi, qui règnent dans cette savante composition. Peut-on prendre en effet un intérêt bien tendre pour un Evènement avec lequel l'Histoire & la Fable nous familiarisent depuis

trois mille ans? Si je me passionnais vivement pour un semblable Sujet, je croirais ressembler au Poète Chapelle, qui s'attendrissait volontiers à table; & qui pleurait, à chaudes larmes, la mort du Poète Pindare.

PUISQU'UN des premiers Pinceaux de l'Académie veut frapper notre imagination par le spectacle d'un corps mort, pourquoi fouiller sous les ruines de Troye? A la place d'Hector, combien serait éloquente & sublime l'image du Prince de BRUNSWICK! Quel douloureux aspect, que celui de son corps pâle & inanimé, retiré des flots de l'Oder, & porté sur le rivage par ses Soldats en pleurs, au milieu de tout un peuple qui vient rendre les Devoirs funèbres à ce jeune Héros, victime de son courage & de sa Bienfaisance!

J'AIMERAIS à voir à l'entour ses illustres Parens éplorés, dans des attitudes touchantes & vraies. Ce serait un tableau de Famille; mais il devient public, il aurait le droit d'intéresser tout l'Univers.

ON me répondra que notre habillement moderne ne prête point assez au talent du grand Peintre; & que, sans doute, un panache, un bouclier, des brodequins, ont

quelque chofe de plus noble, qu'un chapeau, une giberne & des guêtres. Mais la vérité des caractères, l'expreffion déchirante qui ferait fur tous les vifages, feraient bien pardonner au coftume. De jeunes & belles Princeffes de Brunfwick, d'une taille fvelte, moulée dans une robe traînante, & les cheveux flottans fur les épaules, auraient-elles donc moins de grace & de dignité, que cette Hélène aventurière, cette Andromaque éternellement débraillée, que l'on habille en Princeffe à fi bon marché?

Il me femble que nos Artiftes vont chercher leurs fujets trop loin de nos tems & de nos mœurs. La vérité fimple de l'Hiftoire ne l'emporterait-elle pas fouvent fur la magnificence de la fiction? & ne gagneraient-ils pas, du côté de l'intérêt, plus qu'ils ne perdraient peut-être du côté de l'invention?

Témoins *Mercure* & *La Fontaine.* Quelque perfection que l'Art puiffe donner au Meffager des Dieux, nous fera-t-il jamais autant de plaifir que le bon homme *Jean?* Le mol abandon, la paifible rêverie femble être la fidèle expreffion de fon caractère, comme la fineffe de fes traits eft l'expreffion de fon efprit.

TÉMOINS *Philopoemen* & le grand *Condé*. Qui ſe ſoucie du Général des Achéens, en préſence du vainqueur de Rocroi qui, au ſiége de Fribourg, jette ſon bâton dans les retranchemens ennemis, & montre ainſi à ſes Soldats le chemin de la Victoire?

TÉMOIN *Mathieu Molé*, ſi grand dans notre Hiſtoire : le même homme inſpire à-la-fois une belle Statue & un beau Tableau.

J'ÉTAIS impatient de voir comment on rendrait avec nobleſſe le Serment des *Horaces* : car je vous avoue que l'action de prêter ſerment, pour faire ſon devoir, a, ſelon moi, quelque choſe d'aviliſſant & de bas, & fort au-deſſous du caractère Romain. Mais rien de plus grand, de plus énergique, que la manière dont cet Epiſode hiſtorique eſt traité. La rudeſſe de l'Architecture, le coſtume des Guerriers, cuiraſſés de cercles d'airain, tout y retrace les mœurs à demi-féroces du Latium. Les trois Fils ſe tiennent embraſſés avec l'étreinte de l'amitié fraternelle. Tous trois, emportés par un même élan de courage, montrent, par un même geſte, qu'ils n'ont qu'un ſentiment, qu'une voix. Ils avancent le bras, moins pour prêter ſerment, que pour ſaiſir les trois poignards qu'*Horace* leur préſente.

Ce ferment n'eſt pas des paroles, c'eſt une action; & cette action eſt l'aſſurance de la Victoire.

CETTE ſcène d'héroïſme & d'intrépidité eſt comme adoucie par un grouppe de jeunes Femmes, qui offriraient ſeules un modèle de la ſimplicité antique & du Beau idéal. On eſt arrêté, malgré ſoi, par la grace & la dignité de leurs habillemens. Ce ſont des plis faciles & onduleux qui deſſinent & careſſent le nud par leur molleſſe & leur tendre ſinuoſité.

MAIS qui ne reconnaît *Sabine* & *Camille* à la douleur profonde qui les accable! C'eſt une triſteſſe, un ſerrement qui pénètre l'ame, & que l'on emporte avec ſoi.

Tigres! allez combattre; & nous, allons mourir.

ON dirait que le génie de l'Artiſte a dérobé ſon Tableau au génie de Corneille; & ſi, comme Corneille, il ſe permet d'employer le charme de la fiction, ce n'eſt que pour orner la vérité.

LA marque du grand Talent, n'eſt pas de tout embellir; mais d'imprimer un caractère. Une Bacchante doit-elle avoir l'air d'une Nymphe? Son hilarité bachique doit-elle

reſſembler au ſourire d'un joli minois ? Ne doit-elle pas conſerver quelque choſe de robuſte & d'agreſte ? Sous la peau de Tigre qui la couvre, ſi je devine des contours délicats ; ſi j'admire une peau ſatinée, où il ſemble que la main la plus ſavante ait fondu les lis & les roſes ; j'oublie la Bacchante, & je ne vois plus que le modèle en Linon.

IL y a des Portraits dont la *Ros-Alba* de la France a trouvé le ſecret de faire de vrais Tableaux. Je reſte en extaſe devant deux Têtes qui dérangeraient la mienne. Le caractère de ces deux Beautés n'eſt pas le même. L'une ravit le cœur, ſans le laiſſer délibérer : l'autre vous permet de la contempler & le plaiſir de rêver ſur tous ſes charmes. L'une efface tout ce qui l'approche, & par ſes traits éblouiſſans, renverſe toutes les comparaiſons : l'autre reſpire la douceur, la modeſtie, la tendreſſe. Je me ſens emporté par la première ; mais je me donne plus volontiers à la ſeconde.

JE le répète : il ne ſuffit pas d'imiter parfaitement ; je veux à chaque tableau une ame, une action. Fût-ce même la nature morte, il faut l'animer. S'agit-il de reſtaurer un ancien Temple de Paphos ? un habile homme en

ſera ſervir les débris à un uſage encore analogue au culte de la Déeſſe : il en fait un Colombier où viennent nicher les oiſeaux de Vénus. Mais en même-tems, il ſait répandre ſur un pareil ſujet, une teinte de triſteſſe qui en eſt le véritable eſprit : hélas! je vois au bas un Tombeau à demi-ruiné, ſur lequel on lit encore : *ANACRÉON*.

A côté de ces brillantes images, eſt un vaſte embrâſement. Comme le Génie en agrandit le terrible ſpectacle! Robert le Romain en place le foyer au milieu de Rome. Il brûle tous les Edifices modernes; & c'eſt à la lueur des flammes qu'il éclaire les Monumens antiques. L'Egliſe de St-Pierre que l'on pourrait appeller le Temple de Michel-Ange, eſt conſervé; le fameux Capitole, au ſeul reflet de l'Incendie, pénètre encore d'admiration. Vous découvrez au loin, dans la plus grande lumière, le Panthéon, l'Amphithéâtre de Flavius, qui par leur élévation majeſtueuſe, ſemblent triompher de tous les ouvrages de mauvais goût que la flamme dévore; tandis que, ſous vos yeux, le Portique du Temple de la Paix ſert de refuge au Malheur, & d'aſyle à la Pitié : les mères éplorées viennent y dépoſer leurs enfans.

Un autre Pinceau me préſente l'Elément des Tempêtes ; je me ſens attaché par tout ce que l'imagination peut enfanter de plus affligeant. Mais pourquoi toujours peindre des effets ſans cauſes, des évènemens qui ne ſont point arrivés ?

Lorsque mes regards s'arrêtent ſur une Marine d'une ſi grande illuſion ; lorſque je crois entendre bruire les vagues & gronder le tonnerre ; lorſque les débris du naufrage m'offrent par-tout le déſeſpoir & la mort, j'admire le ſublime Artiſte ; ſon Tableau eſt un vrai Poëme : mais je regrette que ce chef-d'œuvre ne retrace pas un trait hiſtorique.

Si la Nature nous préſente quelquefois de ces ſcènes de terreur, de ces cataſtrophes effrayantes, dont les effets pittoreſques prêtent à la magie de la Peinture ; je dirais à nos grands Maîtres : préférez celles dont l'aſpect inſtruit à la vertu les Peuples & les Rois.

Voulez-vous donc ainſi mettre ſur la toile une grande Ville en perſpective, un Fleuve impétueux qui rompt ſes digues, entraîne les maiſons, les habitans ? Voulez-vous peindre, au milieu de ce déſaſtre univerſel, un danger imminent qui me faſſe friſſonner,

un dévouement héroïque qui m'échauffe le cœur, un trait d'intrépidité qui m'arrache un cri d'admiration? montrez-nous l'augufte Père de notre Reine, qui, feul de tous les Souverains, avait fervi d'exemple à BRUNSWICK.

EN 1765, le débordement du Danube avait inondé les fauxbourgs de Vienne & renverfé les arches d'un Pont. Au milieu des vagues furieufes, reftait une feule pile fur laquelle une cabane chancelante était prête d'être engloutie à chaque inftant. Des malheureux, à la merci des flots, s'étaient réfugiés fur le toit de cette trifte demeure, & depuis deux jours, n'attendaient que la mort. Les Bateliers les plus intrépides, malgré les récompenfes qu'on leur promet, jugent le péril trop évident pour s'y expofer. L'Empereur FRANÇOIS I fe jette dans une barque, franchit le fleuve, & fauve ces infortunés, au milieu des acclamations de tout un Peuple qui fond en larmes.

MAIS dans ce magnifique Sallon qui étonne les regards, quel morceau foutiendra la comparaifon avec les Chef-d'œuvres immortels des Raphaël, des Titien, des Corrège? En fait d'admiration, il en eft de la Peinture, comme de la Mufique : *Italiam! Italiam!*

LETTRE XXXVIII.

A M. DE MEISTER.

VOUS voilà donc fatigué de la fécheresse & de l'ennui de votre Club, de ce Club où l'on était si impatient d'entrer. Eh bien ! lisez mon Projet : voyez si la Société que je propose, ne ferait pas plus conforme à notre urbanité, plus analogue à nos mœurs.

IL est certain que rien n'est moins fait pour notre Constitution qu'une assemblée tumultueuse d'hommes, pour la plupart isolés & retranchés dans leur intérêt personnel, qui ne tenant en rien à la chose publique, n'ont guères que des textes oiseux à discuter, des lieux communs à redire ; & ne pourraient pas au besoin fournir une motion pour la Chambre des Communes, ou celle des Pairs.

EN supposant même qu'il s'y rencontrât des Causeurs charmans, doués de cette éloquence de conversation, véritable magnétisme de l'esprit, & sans contredit le premier de ses plaisirs ; oseraient-ils répandre leur ame avec confiance devant une foule inconnue & sans cesse renaissante ? pourrait-on espérer de les

entendre à travers un parlage ambitieux & général, au milieu de cent propos croiſés & interrompus ?

Si les Clubs maſculins continuent excluſivement, je ne donne pas dix ans pour que la gaîté grivoiſe, la rudeſſe, le genre querelleur, ſuccèdent à cette courtoiſie, à cette habitude des convenances qui ſemblent caractériſer un Français de bonne compagnie.

Il ſerait poſſible, avec quelques changemens, de garder ce qu'il y a de bon & d'utile dans cette imitation Anglaiſe. Mais il faudrait d'abord que les femmes y fuſſent admiſes, & que les hommes fuſſent reçus avec plus de réſerve : ce qui eſt impoſſible dans une congrégation de quatre à cinq cents.

Que l'on réuniſſe ſeulement trente-ſix individus qui ſe conviennent ; chez leſquels l'habitude de ſe voir, ſoit, pour ainſi dire, un beſoin du cœur ; & qui déſormais unis par une douce égalité, ſe protègent mutuellement dans un monde qui enviera peut-être la paix & le charme de leur union fraternelle.

Ecouter le matin, au Lycée, des Profeſſeurs qui parent la Science de tout ce qui la fait aimer, & rappellent, au milieu

de Paris, l'École d'Athènes, qui n'était point une coterie, une Académie, un Club, mais le rendez-vous public de tout ce que la Grèce avait de plus magnifique & de plus poli : apporter le ſoir en commun, non pas le ton de la controverſe & de la diſpute, mais l'épanchement d'une converſation que la préſence des femmes rendrait douce & inſtructive : jouir paiſiblement des Arts & des talens agréables : être sûr de les trouver réunis dans l'aſyle de l'amitié ; il me ſemble que ce ſerait là des paſſe-tems dignes d'un homme qui veut employer ſes loiſirs.

N'y aurait-il pas en effet une vraie jouiſſance à trouver à-la-fois dans un ſi petit nombre de perſonnes, par exemple, un homme de Lettres qui joindrait beaucoup d'eſprit à la ſimplicité des mœurs, un Artiſte diſtingué, un grand Peintre parlant bien de ſon Art, un Muſicien qui toucherait parfaitement du Piano, une Cantatrice célèbre, un Médecin eſtimé, un Avocat d'une haute réputation, tout ce que les différens Ordres de l'Etat peuvent offrir de plus aimable & de plus inſtruit ? ce ſerait, en quelque ſorte, faire l'Eſprit des Clubs, comme on fait l'Eſprit des Journaux.

LETTRE XXXIX.

JE n'entends parler que de Bals, de Modes, de querelles héroïques sur des textes frivoles; & les Journaux & la Société gardent le silence, tandis que l'on réalise un projet si long-tems, si vainement desiré; un projet dont l'accomplissement devient un bienfait public.

SI un Etranger rentrait aujourd'hui dans Paris, après deux ans d'absence; quel serait son étonnement, son admiration, lorsqu'à la place de ce Quai de *Gêvres*, ci-devant fermé par un vilain rideau de Maisons, il serait tout-à-coup frappé de la plus riche perspective! Arrivé sur les Ponts, on trouve une superficie libre; & l'imagination cherche par quel artifice on a pu enlever, en si peu de tems, les immenses décombres qui la couvraient.

J'EXAMINAIS, il y a quelques jours, ce nouvel emplacement. J'étais par hasard accompagné d'un bon homme *Laudator temporis acti.* Je ne pus m'empêcher de lui dire: Louez donc le tems passé qui éleva ces superbes merveilles que nous sommes obligés

d'abattre. Tournez-vous à droite & à gauche. Voyez ces deux gaînes de St-Jacques & de St-Martin qui, dans les siècles que vous vantez, étaient cependant les principales Rues de la Capitale ; & qui malheureusement forment encore aujourd'hui son plus grand diamètre. Voyez, là-bas, cette cage sur pilotis, ce fameux abreuvoir. Il fallut tout le génie de nos ayeux pour inventer une Samaritaine qui voiture, à dos d'hommes, toute l'eau de la Ville ; tandis qu'aujourd'hui les Arts se font un jeu de la faire refluer en abondance dans nos jardins & nos maisons. Louez donc le tems passé, qui a creusé ces immenses cavernes qui soutiennent des fauxbourgs entiers, & que le Gouvernement est forcé d'étayer à grands frais. Encore une fois, louez le tems passé : tandis que, pour faire de Paris la plus belle Ville du monde ; il n'y a rien à bâtir, il ne s'agit que d'abattre.

QUAND les maisons des Ponts seront toutes renversées, on aura de la peine à concevoir ces ouvrages extravagans de nos respectables pères.

LA Porte St-Antoine démolie, a fait de ce Quartier une nouvelle ville. Si l'on en faisait autant de la Porte St-Martin, on aurait

un nouveau point de vue, & tout de ſuite une place auſſi vaſte que néceſſaire. On dit vulgairement : *Il faut qu'une Porte ſoit ouverte, ou fermée ;* celle-ci n'eſt ni l'un, ni l'autre. Il en eſt de même des Pavillons des Quatre-Nations : en les renverſant, on embellirait le plus beau Quai de Paris ; & l'on ferait juſtice du Cardinal Mazarin, & de ſa petite vengeance contre un grand Prince.

CETTE immenſe Ville de Paris, cette Capitale du Monde, ne ſemble être formée que de Bâtimens proviſoires. Une grande partie du Louvre eſt encore enfermée dans des rues étroites ; & les mazures qui l'empriſonnent, n'avaient été bâties qu'en attendant. Le beau Portail de St-Sulpice n'eſt élevé que proviſoirement : je ne vois guères que les Séminariſtes & les Hirondelles qui puiſſent en découvrir la ſuperbe ordonnance. Les Ecoles de Chirurgie ſont ainſi proviſoirement derrière les Cordeliers. Vingt autres Edifices, modèles du bon goût, n'offrent par tout que des pierres d'attente. La Salle de l'Opéra ſemble reléguée en Province, & n'eſt que proviſoire. Mais ce mot a quelque choſe d'affligeant ; car la vie elle-même eſt proviſoire, & nos plaiſirs ne ſont que viagers.

CEPENDANT le zèle de la chose publique est tel, depuis quelques années, que l'on ne saurait traverser dix rues sans trouver un Embellissement.

RENDONS graces à ce digne Magistrat, à cet ami des Arts & des Hommes, qui, après avoir fait vingt-ans, dans sa Généralité, tout le bien qu'un bon père ferait dans sa famille, vient ouvrir au milieu de Paris, si j'ose le dire, une nouvelle voie à la Providence, en rendant l'air aux Hospices des malades, aux quartiers les plus habités, au lit d'un fleuve obstrué; & qui trouve ainsi le secret d'unir la magnificence & la salubrité.

S'IL était permis de faire un vœu pour couronner une si belle entreprise, ce serait de placer, sur un des Ponts nouvellement déblayés, la Statue de Louis XVI, en regard avec celle de Henri IV. De toutes les avenues de Paris, on verrait ces bons Princes, comme des Génies tutélaires qui veillent sur le nouveau Temple de la Justice. Placés, l'un sur la partie la plus riche de la Seine, l'autre sur la plus commerçante & la plus active; environnés de leur peuple, tous les jours ils seraient témoins de ses travaux; & dans les Epoques nationales, ils sembleraient présider à ses Fêtes.

LETTRE XL.

20 Décembre 1786.

JE fors d'une repréfentation de *Phèdre;* je ne puis réfifter à l'attrait d'écrire les réflexions qui me viennent en foule. C'eft un Opéra qu'il faut avoir vu & écouté plus d'une fois. La véritable *Folle par amour*, c'eft Phèdre. L'excès de la paffion, les accens de la douleur, les crifes, les foulèvemens d'un cœur brifé par les remords, tout ce que le Pathétique a de touchant & de terrible, a été faifi & admirablement rendu par M. le Moine. La manière favante & originale de ce Compofiteur Français, pourra peut-être nous confoler de devoir tant de Chef-d'œuvres à des Etrangers.

IL eft vrai qu'il faudra s'affliger le jour que Madame St-Huberti quittera ce rôle fi pénible, mais qui lui fied fi bien. Il n'y a plus de termes pour louer cette femme vraiment fublime.

PEUT-ÊTRE en effet la Scène Lyrique exige-t-elle aujourd'hui pour fes premiers emplois, plus de talent que la Scène Françaife. Ici, l'Actrice, toute entière au gefte & à la

déclamation, ralentit, précipite, ou suspend à son gré l'intérêt qu'elle veut inspirer. A l'Opéra, commandée par l'Orchestre qui l'entraîne, soumise à la prosodie des notes, à la loi rigoureuse du chant, l'Actrice doit encore conserver toute son intelligence, toutes ses forces, pour les grands effets du Théâtre.

On a joint un Divertissement à *Phèdre*, comme un moyen auxiliaire; mais je ne crains pas de le dire : Phèdre pourra s'en passer. Il en sera comme de la célèbre Madame de Staal : douée de tous les charmes de l'esprit, elle prit avec elle sa nièce, qui n'avait que de la Jeunesse & de la Beauté. *On vient pour Sophie*, disait-elle; *mais on reste pour moi.*

Il est difficile d'aimer beaucoup la Musique & la Poésie, & d'être indifférent sur le progrès de ces arts consolateurs. Corneille & Racine ont enrichi la Scène de tout ce que l'Esprit-humain peut enfanter de sublime & de tendre. Leur génie est assez grand pour illustrer à-la-fois deux Théâtres; & c'est une nouvelle conquête de la Musique.

On dira peut-être que c'est dénaturer les Genres; que c'est attenter à des Chef-d'œuvres immortels; que c'est faire des découpures des plus magnifiques tableaux;

Qu'ainſi, chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

On dira que, de cinq ou ſix Tragédies tranſportées au Théâtre de l'Opéra, il n'y a guères qu'*Iphigénie* & *Didon* qui jouiſſent d'un ſuccès durable. Mais tout dépend du choix. Rien ne ſerait en effet moins ſuſceptible d'être chanté qu'une Scène dialoguée, toute de politique, ou de raiſon; comme certains morceaux qui ont été dernièrement ſi nuiſibles au ſuccès des *Horaces;* comme ſerait le fameux Dialogue entre Sertorius & Pompée.

Mais les ſujets conſacrés dans la Mythologie, & qui nous ſont déja familiers; les ſujets qui tiennent à de grandes paſſions, à de grands évènemens, à un genre de merveilleux ſur-tout, & qui ſont déja embellis par le ſtyle de nos premiers Poètes, pourquoi ne ſeraient-ils pas du reſſort de l'Opéra?

De cette manière on n'exclurait point les Divertiſſemens & les Fêtes. Ils ſeraient liés à l'action. L'on verrait ſur la Scène des talens qui en ſont la richeſſe & la parure; talens appellés à grands frais par nos voiſins.

La Danſe eſt devenue aujourd'hui une étude approfondie. Veſtris, Gardel, Dauberval,

ſont de véritables Acteurs. C'eſt avec regret qu'on les voit ſéparés de la Scène. Le Ballet de *Médée* eſt un Poëme déchirant ; *Ninette à la Cour*, un joli Drame ; & ſi la *Chercheuſe d'eſprit* n'avait point d'eſprit ; ſi elle était dépourvue de cette gentilleſſe, de ce mol abandon qui fait la grace, envain danſerait-elle parfaitement.

POINT de Poéſie ſans images, point d'Opéra ſans Spectacle. S'il y eut jamais une Tragédie lyrique ſuſceptible des preſtiges de l'Art, c'eſt *Athalie*. Quel beau ſujet !

DÉCORATIONS d'un genre tout nouveau. Le Temple le plus impoſant que l'homme ait jamais élevé à l'Etre ſuprême, le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, les Tables des Pains de propoſition, l'Arche ſainte couronnée de ſes brillans Chérubins.

EXPOSITION magnifique. La pompe & les cérémonies d'une Fête ſolemnelle, la Fête des Prémices ; un chœur de Lévites & de jeunes Filles, raſſemblés ſous le Parvis de ce Temple, offrant au Seigneur les premiers Pains de la nouvelle moiſſon.

LES Fêtes trouveraient même leur place dans un ſujet ſi religieux. Ce n'eſt pas le

texte de l'Ecriture, qui deviendrait profane : ce ſont les Divertiſſemens qui deviendraien ſacrés. On ſait que David danſa devan l'Arche. Les Prophêtes de l'ancienne Loi n'en traient dans leurs ſaints tranſports, qu'au ſo des Inſtrumens. C'eſt ainſi qu'ils vinrent au-devant de Saul avec des Lyres que l'on por-tait devant eux. Eliſée conſulté par le Ro de Juda, demanda ſa Harpe pour lui répondre *Adducite mihi Pſaltem.* On ne s'écarterait don point de la vérité hiſtorique, en ornant c ſujet auſtère, de toute la pompe de nos Opéra:

LES beaux Chœurs de Racine ſeraient co ſervés. On regrette de ne pas les entendr au Théâtre, quand on ſait combien il eurent de ſuccès devant la Cour pieuſe d Louis XIV. *Athalie*, avec ſes Chœurs, tena en quelque ſorte le milieu entre la Tragédi & l'Opéra. Elaguez le récitatif, reſſerrez l'a tion ; vous aurez un Poëme tout lyrique.

SANS manquer de reſpect à Racine, o pourrait retrancher le tableau dégoûtant d tant de meurtres conſacrés par la Théocrat Judaïque; comme ces vers,

Et dans un même jour, égorger à-la-fois,
Quel ſpectacle d'horreur ! quatre-vingts fils de Rois

Dans ſon ſang inhumain, les chiens déſaltérés,
Et de ſon corps hideux les membres déchirés.

Je n'aimerais pas ſur-tout que le Grand-Prêtre vînt étaler ſur la Scène ces maximes de Fanatiſme, de maſſacre & d'ambition religieuſe, avec leſquelles on eût recommencé la Saint-Barthelemi :

Dans l'infidèle ſang, baignez-vous ſans horreur.
Frappez & Tyriens, & même Iſraëlites.
Ne deſcendez-vous pas de ces fameux Lévites
Qui, lorſqu'au Dieu du Nil, le volage Iſraël
Rendit, dans le déſert, un culte criminel,
De leurs plus chers parens ſaintement homicides,
Conſacrèrent leurs mains dans le ſang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être ſeuls employés aux Autels du Seigneur ?

Mais je deſirerais que l'on conſervât, avec une ſorte de culte, une foule de vers de ſentiment qui ont déja leur empire dans la mémoire, & qu'on aime tant à retrouver. On jouit mieux du plaiſir qu'on ſait, que de celui qu'on apprend.

Ce n'eſt pas moi qui me chargerais de cette entrepriſe; mais je ſerai charmé de rencontrer celui qui me dira, comme l'Architecte d'Athènes : *ce que vous dites, je le fais.*

LETTRE XLI.

JE reviens à mon texte de l'Opéra : car c'eſt-là que je me ſens toujours attiré.

L'OPÉRA n'eſt plus ce qu'il était au tems de la Bruyère. *Je ne ſais*, dit-il, *comment, avec une Muſique ſi parfaite, une dépenſe toute royale, il a pû réuſſir à m'ennuyer.* Aujourd'hui c'eſt un Spectacle touchant & majeſtueux, digne de plaire aux Philoſophes & aux Princes, le plus noble délaſſement, la plus belle des illuſions, comme la plus variée ; ſur-tout à préſent que l'on ne reſte pas un hiver entier ſur le même Poëme. C'eſt au milieu des Jardins d'Armide, que j'oublie les brouillards de Novembre, les frimats de Janvier, les giboulées d'Avril. C'eſt lorſque l'immortel Gluck, plus puiſſant qu'Armide, me tranſporte dans ce Palais magique,

Où les beaux vers, la Danſe, la Muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduite les cœurs,
De cent plaiſirs, font un plaiſir unique.

JE donnerais volontiers à l'Opéra une préférence abſolue ſur tous les autres Spectacles.

Je ne vais plus guères au *Théâtre Français.* Dans la Tragédie, ce ſont des perſonnages bourſoufflés qui ont toujours tué leur mère, leur maîtreſſe ou leur ſœur. Ce ſont des êtres giganteſques qu'heureuſement je n'ai jamais rencontrés nulle part. Si tels Héros que je connais, reſſemblaient à ces Rodomonts, je me garderais bien de ſouper avec eux. Dans la Comédie, je ne m'accoutume point à la pompe des vers pour des Intrigues bourgeoiſes qui à peine mériteraient l'honneur d'une belle proſe. Et puis, je l'avouerai, la plupart des Pièces, loin de me divertir, ne me laiſſent que de l'affliction dans l'ame. Je le ſens d'autant plus que je ſuis bientôt arrivé à l'âge des privations. Je n'oſerais y mener ma fille, ou mon fils. On n'y voit que des tuteurs, des pères, des maris dupés, des Figaros qui culbutent les conventions ſociales, & vous rendraient preſque honteux d'être vieux ou marié.

Je ne vais pas davantage aux *Italiens* : parce que je ne puis me faire à l'extravagance du *parler-chanter.* Quand le père de Nina vient ſe lamenter devant moi; quand, après m'avoir ſagement parlé de ſon malheur, tout-à-coup il ſe met à chanter; loin

de m'appitoyer ſur ſon ſort, je ſuis tenté de croire qu'il eſt réellement plus fou que ſa fille. C'eſt, en quelque ſorte, l'Hiſtoire de ce Maître à danſer qui, donnant des leçons à ſa jeune Ecolière, lui raconte la maladie de ſa femme, & qui interrompt, à chaque inſtant, ſon douloureux récit par des phraſes de Menuet, ou des pas de Rigodon.

JE vais donc à l'*Opéra*, au pays des chimères. Le merveilleux des décorations, le pouvoir divin de l'harmonie, ces beaux récitatifs où l'on a noté tout le langage des paſſions, ces pantomimes admirables où la Danſe a ſurpaſſé les anciens, tout m'environne de preſtiges. Cet aſſemblage merveilleux eſt tel, que l'on ne peut ſe défendre d'un ſentiment pénible, lorſque, la toile baiſſée, vous paſſez tout-à-coup des brillans menſonges de la Mythologie & de la Féerie, aux triſtes vérités de la condition humaine.

ON dira peut-être qu'une illuſion ſi douce coûte bien cher à l'Etat; mais ce prodige de l'eſprit humain, ou plutôt de l'eſprit Français, porte la vie, de mille manières, dans tous les genres de commerce; il entretient l'amour des Arts, crée les talens, appelle les Etrangers; il entre pour quelque choſe dans ce qui compoſe

la gloire & la magnificence d'une Nation éclairée, & du plus grand Monarque du monde.

ON vient de propoſer la fondation d'un Anniverſaire pour le Chevalier *Gluck*; & l'on voudrait que le Théâtre de l'Opéra qui eſt le lieu de ſon triomphe, fût auſſi celui de ſon Apothéoſe. C'eſt un avis aux ames ſenſibles : cette belle penſée pourrait s'appliquer au petit nombre de génies ſupérieurs qui ont ſi bien mérité du Genre-humain. Ce n'eſt pas leur mort qu'il s'agit de célébrer; c'eſt leur immortalité. Lorſqu'ils nous ſont enlevés, lorſque nous ne pouvons plus les voir & communiquer avec eux; ce ferait une vraie conſolation d'invoquer leurs manes, & de rendre à leur mémoire des hommages publics, au moins une fois l'an.

AVEC quel attendriſſement n'irait-on pas, le 30 Mai, aſſiſter aux *Muſes Rivales*, & renouveller ſur la Scène le couronnement de *Voltaire!* C'eſt avec le même ſentiment qu'on irait voir *la Maiſon de Molière*, le 17 Février. *Corneille*, *Racine*, *Quinault*, recevraient les mêmes honneurs. Nos Ecrivains les plus diſtingués, nos grands Muſiciens ſe feraient une gloire de compoſer des Drames, ou des Hymnes pour ces Fêtes.

On pourrait même étendre plus loin cet
Inſtitution nationale : elle remplacerait bien
tôt la ſéchereſſe des Clubs, & le néa
myſtérieux des Sociétés Maçonniques. *J.*
Rouſſeau ſerait célébré dans le ſein des famille
par les bonnes mères; *Turenne*, aux Invalide
Rollin, dans les Collèges. On n'oublierait p
Deſcartes, *Boileau*, *La Fontaine*, *Sévigné*.

Sévigné de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,

ne mérite-t-elle pas autant d'être invoquée da
un Lycée de la Capitale, que cette *Clémen*
Iſaure dans les Jeux Floraux, en l'honne
de qui, tous les ans, on décerne une Violet
d'or, un Souci, une Eglantine d'argent.

En ſuivant la même idée, chaque ord
de Citoyens, chaque Compagnie, chaq
Communauté aurait, pour ainſi dire, ſ
Patron. Les Magiſtrats couronneraient d'u
palme annuelle *Monteſquieu* & *Dagueſſea*
les Avocats, *Loiſeau* & *Gerbier*; les Evêque
Belſunce & *Fénélon*; les Peintres, *le Brun*,
Sueur; les Architectes, *Soufflot*. Les Matelo
auraient *Jean Bart*; les Soldats *Chévert*. Il n
a pas juſqu'aux Procureurs qui n'auraient le
Deniſart; comme les Imprimeurs leur *Rob*
Eſtienne, & la Petite-Poſte ſon *Chamouſſet*.

LETTRE XLII.

4 Janvier 1787.

SI le Nécrologe est destiné aux Artistes, comme aux Gens de Lettres, il en est un qui mérite assurément d'y trouver place ; c'est M. *Rosset du Pont*, Sculpteur à St-Claude, en Franche-Comté, mort le 3 Décembre dernier, à près de 80 ans.

ELÈVE de la Nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante & d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, & produire des Chef-d'œuvres. Quelques copies des bons modèles, quelques bas-reliefs qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, & lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins & gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de songer à la gloire & aux Académies. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on lui en demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses Vierges ! elles inspirent la dévotion.

M. *Roſſet* a fait les premiers buſtes de Voltaire qui, juſqu'alors, n'avait pas conſenti à prêter ſon viſage. Subjugué par la bonhommie de cet Artiſte qu'il connaiſſait de réputation, il l'accueillit à Ferney; & je fus témoin de l'ingénuité avec laquelle Voltaire ôta ſa Perruque, tandis qu'il jouait aux Echecs, & lui livra ſa tête. Il eſt peu de Cabinets d'Amateurs, & de Souverains de l'Europe, où l'on ne trouve de ſes ouvrages.

LE Roi de Pruſſe, qui ſe connaiſſait en tous les genres de mérite, diſait : *il n'y a perſonne qui ſache donner la vie à un Buſte, comme le Sculpteur de Franche-Comté.*

FALCONET, admirant un *St Jérôme* ſorti de ſes mains, faiſait obſerver que l'Auteur avait certainement fait ſon Cours d'Italie, & qu'il avait étudié les grands Maîtres au moins dix ans : il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas ſorti de ſa petite ville.

M. *Roſſet* maniait avec la même dextérité le buis, le marbre & l'albâtre. L'ivoire, ſi caſſant & ſi dur, devenait entre ſes mains une pâte amollie à ſa volonté. J'ai entendu dire à *Pigal*, qu'il n'avait rien vu des Anciens qui eût plus de perfection.

CET air de vérité, cette ſimplicité touchante qu'il ſavait donner à ſes ouvrages, étaient, en quelque ſorte, l'emblême de ſes mœurs douces & de ſa vie Patriarchale. En paix avec lui-même, il était indulgent pour les autres.

LA Renommée qui vint le chercher dans les déſerts du Mont-Jura, ne manqua point de réveiller l'Envie. Les productions de ſon ciſeau, n'ont pas été défigurées par une main ſacrilége, comme les fameux Tableaux de le Sueur; mais ne pouvant effacer ſon talent de ſes Ouvrages, on a pluſieurs fois effacé ſon nom, pour en ſubſtituer un autre.

M. *Roſſet* recevait la viſite de tous les Etrangers diſtingués que le deſir de voyager & de connaître, engage quelquefois dans les ſolitudes de ces hautes montagnes : il n'était pas le moins rare de tous les phénomènes que la nature ſauvage leur offrait au milieu des rochers.

IL a laiſſé trois fils, héritiers de ſes talens : l'un d'eux les exerce à Paris. Un Evêque lui parlait dernièrement de la mort de ſon père, & lui demandait : *combien vous a-t-il laiſſé? dix milles livres de Rentes? — Plus que cela,*

P 4

Monſeigneur; ſon déſintéreſſement, & l'exemple de ſes vertus.

L'ELOGE de M. *Roſſet* ne ſurprend point, lorſque l'on ſait combien l'on cultive, dans cette Ville, non ſeulement les Arts, mais encore les Lettres & la Philoſophie.

RIEN n'eſt moins indifférent pour un Obſervateur, que l'aſpect de St-Claude & de ſes environs, que les ſites pittoreſques qu'ils préſentent à chaque pas. Ici, de longs amas de laves griſâtres, comme des pyramides éboulées, qui portent l'empreinte des ſiècles, & qu'il ſemble que le tems ait plombés. Là, des ſommets nuds, d'où l'œil plonge dans les vallées, & découvre à peine une pointe de clocher, quelques maiſons éparſes. Plus loin, des collines, des champs, où la terre huit mois enſevelie ſous les neiges, ne rend à la culture qu'un peu d'orge & d'avoine pour nourrir ſes habitans, qui ſont les Main-mortables & les Ours. Quelquefois de noirs eſcarpemens. Les ruiſſeaux limpides tombent en caſcades, & font mouvoir le marteau, la meule ou la ſcie. Le murmure de l'onde épanchée ſur les rouages, vient ſe mêler au bruit monotone de cette méchanique champêtre, & jette ſur tout le Payſage le mouve-

ment & la vie. Par-tout des amphithéâtres de forêts, où l'on s'enfonce dans des routes ſinueuſes, liſérées de fraiſes odorantes; tantôt doucement ombragées par le verd tranſparent du léger foyard; tantôt couvertes par le ténébreux ſapin, arbre plus triſte encore que le cyprès : vous voyez les extrémités de ſes branches étendues fort loin du tronc, qui pendent en feſtons rembrunis, & ſemblent exprimer le deuil de la Nature.

SOUS le ciel azuré de l'Egypte & de l'Arabie, naiſſent au haſard les palmiers & les ſycomores, l'ananas & l'aloës. Mais ce Paradis terreſtre n'eſt plus que le repaire des brigands & des tigres, le théâtre de tous les crimes : la guerre, la famine, la peſte déſolent ces heureuſes contrées. C'eſt au ſommet du ſombre Jura qu'il faut aller chercher la ſanté, la paix, les mœurs & la gaîté. Le corps y participe de la ſève & de l'énergie des plantes ſalubres; l'eſprit, de l'air ſubtil & céleſte qu'on y reſpire. C'eſt-là que l'on trouve des hommes bons, induſtrieux & forts. On peut dire, en quelque ſorte, que la montagne manœuvre ſeule tout le commerce de la Province; & pluſieurs objets d'exportation dans le reſte du Royaume ne s'opèrent

que par ſes bras. L'adreſſe de façonner le fer & le bois pour tous les uſages de la vie, l'art ingénieux du Tour, le talent de l'Horlogerie, ſe tranſmettent chez eux comme des biens héréditaires. J'ai encore préſent à la mémoire le ſouvenir d'un Montagnon qui, ſous l'écorce du Payſan, cachait l'eſprit le plus fin, & même des connaiſſances. Il m'interrogeait ſur Paris; je fus bien étonné lorſqu'il me répondit : *c'eſt l'Athènes d'autrefois.*

Il n'eſt pas rare de trouver nombre de ces Villageois qui ont des livres & de l'inſtruction. Tel y a paſſé ſon enfance à garder les chèvres comme Virgile; à treſſer des corbeilles avec la tige liante du noiſetier, qui, favoriſé par les Cauſes ſecondes, aidé d'un Mécène, accueilli d'un Auguſte, pouvait laiſſer, comme le Paſteur du Mincio, les Chef-d'œuvres d'un grand Poète.

Je ne peux me défendre d'une dernière réflexion; elle navre le cœur. Cette terre iſolée, qui devrait être le refuge de la Liberté pour ſes précieux Colons, offre encore, offre par-tout les marques de la Servitude, l'image déſaſtreuſe de la Mainmorte, de cette main de fer qui, depuis tant de ſiècles, pèſe ſur eux.

LETTRE XLIII.

De M. JANVIER *de St-Claude.*

EN lisant le Nécrologe de M. Rosset, tout Habitant du Mont-Jura doit de la reconnaissance à M. le Marquis de Villette, qui a bien voulu répandre sur la description de St-Claude & de ses environs, l'élégance & la fraîcheur qu'on admire dans ses autres Ecrits. On regrettera, sans doute, qu'il n'ait pas eu de renseignemens sur l'Abbé Tournier, & que son éloge ne passe pas à la Postérité, embelli des graces de son style.

L'ABBÉ Tournier naquit à St-Claude le premier Mai 1690. Musique, Gnomonique, Perspective, Peinture, Sculpture, Gravure, Horlogerie, Méchanique, Optique, Astronomie, tout fut du ressort de ce génie fécond.

LA Musique est le premier des Arts qui échauffa son imagination. Les sons d'une Flûte traversière flattèrent son oreille; il prit les proportions de cet instrument, se fit lui-même une échelle Diatonique, & tira d'un tube de Buis des sons plus justes & plus harmonieux que ceux qui l'avaient si forte-

ment électrisé. Ses progrès furent si rapides, qu'il fit un jeu d'Orgue semblable à nos Serinettes; il ne subordonna pas son étendue à celle du cylindre, il ajouta un grand clavier, plusieurs soufflets, pédales, & le rendit propre à l'exécution de toutes sortes de Pièces.

Il traça des Cadrans verticaux, la plupart déclinans & d'une projection difficile, calcula les angles horaires des Cadrans horisontaux, & en fit plusieurs avec une précision & une netteté surprenante.

Il vit des Outils d'Horlogerie, il chercha à les imiter; & tandis qu'il construisait les plus faciles, il imagina un Compas dont il se servit avantageusement pour diviser sa platte-forme par un procédé fort simple. Il exécuta des pendules qu'il orna de Sculpture.

En suivant l'ordre des faits, on retrouve le fil qui lia naturellement les connaissances d'un être aussi heureusement organisé; comment la Gnomonique seule put donner les idées de Peinture, Gravure; & la projection des cercles sur un plan, les idées de la Perspective. Il peignit des paysages, des traits d'histoire, dessina une vue de St-Claude, la grava, fit une presse, & l'imprima.

Un Livre de Phyſique lui donna quelques notions d'Optique : auſſi-tôt il forgea des baſſins, inventa pluſieurs Tours ſur leſquels il travailla ſes verres avec beaucoup de ſoins, & parvint à faire d'excellentes Lunettes d'approche & des Microſcopes d'une force extraordinaire.

Son génie devenu plus actif, le porta bien-tôt à la recherche du mouvement des Aſtres : il conçut un Syſtême du monde, ſe créa des termes, des principes d'Aſtronomie, calcula des rouages pour la révolution des corps céleſtes, & exécuta des ſphères ſelon ſon hypothèſe : (MM. de St-Sulpice les conſervent encore dans leur Cabinet de Phyſique). Il eut l'adreſſe inconcevable de graver lui-même plus de vingt planches en Taille-douce pour l'Ouvrage qu'il compoſa, après avoir conſtruit ſept grandes machines ſur chacune deſquelles il repréſentait le cours particulier d'une Planète.

Enfin il ne manqua à cet honnête & infatigable Eccléſiaſtique, que d'être jetté dans les Ecoles de la Capitale, où, parmi les Savans de ſon tems, il eût pu devenir la gloire de ſa Patrie, & peut-être le prodige de ſon ſiècle.

LETTRE XLIV.

Premier Mars 1787.

JE ne connais point perſonnellement M. *Janvier* de St-Claude, qui me témoigne ſa reconnaiſſance de ma Lettre ſur le Mont-Jura. Qu'il me ſoit permis de lui adreſſer mes remercîmens.

C'EST le nom de M. *Roſſet* qui m'a valu ces éloges; & j'en demande pardon à quelques-uns de mes Lecteurs, s'ils comptent pour rien tous les noms qui ne ſont pas dans le Nobiliaire. J'en demande pardon ſur-tout à ce Baron *de Montorgueil*, qui diſait dernièrement: *Eſt-ce un de ces MM. de Roſſet de ma Province? oh! ce ſont de très-bons Gentilshommes.* C'eſt ce Noble Provincial qui revenait d'Ermenonville, *enchanté*, diſait-il, *d'y avoir vu le tombeau de Monſieur de Rouſſeau.* C'eſt encore lui qui en racontant les déſaſtres de la Peſte de Marſeille, ajoutait: *Enfin, c'était une maladie ſi terrible, que, même un homme de condition n'était pas ſûr de ſa vie.*

LES Dignités de Parchemin commencent à perdre un peu de leur valeur, comme ces

Médailles qui, à force d'être multipliées, ſe vendent au poids. La Société qui ſe perfectionne, claſſe les Individus. Ce n'eſt point à nos vieilles Chevaleries, à nos Hommes-d'Armes, qu'elle doit les Sciences, les Arts, les Métiers qui ſont ſa force & ſa ſplendeur.

J'AVAIS peu entendu parler de l'Abbé *Tournier*; & certainement je n'aurais pas fait ſon oraiſon funèbre auſſi bien que ſon digne Compatriote. Si j'avais voulu citer tous les noms de ſon pays qui font honneur aux Arts, j'aurais d'abord rappellé MM. *Jaillot*, Sculpteurs habiles, dont l'un, avec un morceau d'ivoire, fit un Jéſus mourant d'un ſi grand caractère, que ſes traits vous pénètrent de douleur & de reſpect. J'aurais nommé ſurtout *Alexis-Hubert* que j'ai connu. Né dans un Hameau près de St-Claude, il épouſa la fille d'un Enlumineur de Cartes. Ce travail, indifférent aux yeux de tout autre, fut pour lui un trait de lumière qui l'avertit de ſon génie. Il devint premier Géographe du Roi.

MAIS M. *Janvier* ſerait lui ſeul une preuve vivante de tout ce que j'ai dit de l'eſprit du Mont-Jura. On voit, par ſa Lettre, qu'il ſait manier également la lime, le compas & la plume. Prématuré comme Paſcal; d'une auſſi

faible complexion ; doué, comme lui, de tout ce qui conſtitue un génie inventif, je ſais qu'il fit, avant l'âge de 14 ans, une Machine aſtronomique qui, par un mouvement ſimple, ſuivait la marche de la Nature, & rendait ſenſibles les Phénomènes apparens du ſyſtême Solaire. Il reçut de l'Académie de Beſançon les encouragemens les plus honorables.

LA première Pendule que l'on ait vue e Europe, était une Horloge de bois. Les Sa raſins qui tiraient leurs connaiſſances d Arabes, en firent préſent à Charlemagne ; ur aiguille, mue circulairement ſur un cadran diviſait groſſièrement les Heures, & marqua les quatre parties du Jour. On eſt accablé d'u ſentiment d'admiration, lorſque l'on jette l yeux ſur les progrès de l'eſprit humain.

HUYGHENS inventa le pendule pour me ſurer, par des oſcillations iſocrones, la cour uniforme du tems. M. *Janvier* applique même pendule aux révolutions inégales d corps céleſtes.

VAUCANSON, par un méchaniſme ing nieux, donne une ame au Flûteur & la v au Canard : il trouve le ſecret de tromp les yeux ; M. *Janvier* trouve celui d'étonn l'eſprit. Il a figuré tout le ſyſtême planétair

& ſu réduire la Sphère mouvante, image de celle du monde, à trois pouces de diamètre. Depuis les Phaſes de notre vieille Lune, juſqu'à l'orbite immenſe de la nouvelle Planète *Herſchel*, il a rendu viſible, par des rouages cachés, tout ce que les Aſtronomes ont mis en théorie & en calcul.

On ne doit pas craindre que les belles Machines de ce jeune Artiſte éprouvent un jour le ſort de celles de Vaucanſon, oubliées depuis trente ans, dans une caiſſe, au fond de l'Allemagne, ou de celles de l'Abbé Tournier, enterrées à St-Sulpice. Ses ouvrages ornent déja la chambre du Roi, & les cabinets de ſes Miniſtres, dont il a reçu l'accueil & la protection.

Enfin M. *Janvier* a mérité le ſuffrage authentique de celui dont le nom dans les hautes Sciences eſt comme le nom de Turenne dans les armées; de M. de la Lande, ſi digne de cette Inſcription miſe au bas de ſon Buſte, par un ſerf du Mont-Jura.

Sa tête eſt une ſphère où ſe meuvent les Cieux.
Son génie, aux humains, en montre la ſtructure;
Et l'Univers ne voit que par ſes yeux
Les miracles de la Nature.

LETTRE XLV.

20 Avril 1787.

IL eſt ſouvent queſtion de Boileau, dans les Ouvrages périodiques. Nous nous accordons tous à le regarder comme le Légiſlateur du Parnaſſe; mais nous ne ſommes point d'accord ſur le plus ou le moins de reconnaiſſance que nous lui devons. Jugez dans quel embarras ſe trouverait un pauvre Etranger pour aſſeoir ſes idées.

C'EST réellement un beau Catéchiſme que l'Art Poétique; & je le ſais par cœur. Horace, en traitant le même Sujet, dans ſon Epître aux Piſons, fut à la vérité ſon modèle: mais de quelle grande & magnifique Poéſie n'a-t-il pas habillé les maximes ſcholaſtiques du Poète Latin! Qui jamais a fait parler la Raiſon en vers plus harmonieux & plus remplis d'images! Qui a mieux connu la pureté de la Langue, l'arrangement des mots, la liaiſon des idées, la couleur du naturel? Boileau Deſpréaux eſt le ſeul de tous les Ecrivains qui, par l'admirable perfection de ſes Ouvrages, ait produit une foule de vers qui ſont devenus Proverbes, en naiſſant.

MAIS pourquoi ce Génie ſouple & fécond, qui a donné de ſi excellens Préceptes, n'a-t-il pas en même tems fourni les Exemples des différens genres qu'il a traités?

POURQUOI n'avons-nous pas de lui une ſeule Eglogue, une Elégie, une Scène comique, tragique, ou lyrique?

POURQUOI promettre toute ſa vie un Poëme Epique à la France, & n'en pas eſſayer un ſeul Chant?

POURQUOI nous parler harmonieuſement du Triolet, de la Balade, du Rondeau, déja paſſés de mode, & nous donner une deſcription tecnique de ces *rigoureuſes Loix* du Sonnet, de cet *heureux Phénix* dont la perfection même ferait ſi puérile & ſi faſtidieuſe?

POURQUOI paſſer ſous ſilence, dans ſon Code Poétique, le Conte, à-peu-près inconnu des Anciens; la Fable, dont la Fontaine ſon ami lui fourniſſait chaque jour de ſi beaux Exemples?

POURQUOI ne trouve-t-on jamais de lui un ſeul vers de dix ſyllabes, vers qui, par ſa coupe inégale, devient ſi aiſément imitatif, prête ſi bien à la gaîté; & devait

être, ce me ſemble, l'air ſur lequel il fallait chanter ſon Lutrin ?

POURQUOI n'a-t-il pas employé quelquefois les Rimes redoublées qui marquent l'abondance, les Vers mêlés qui viennent d'eux-mêmes, & ſur-tout ceux de huit ſyllabes, dont on a fait depuis un ſi bel uſage,

Ces vers moins alongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la Nature?

ON ſouffre de voir cet ami de la vérité ſi avare d'éloges pour les Ecrivains du premier ordre, & ſi prodigue de louanges pour la Cour & les Courtiſans. Il inſulte Quinault qui avait en graces & en ſentimens, ce que Boileau avait en rigueur & en raiſon. Il préconiſe Ségrais qui, de ſon temps, était déja ſuranné, & méconnaît cette Deshoulières douce & plaintive, cette Muſe Bergère qui, dans ſes Bucoliques, a autant de fraîcheur, d'images, & plus de ſenſibilité que Virgile & Bion. On regrette que ce grand Peintre, au milieu des Chef-d'œuvres & des merveilles de ſon ſiècle, ne nous parle jamais des Arts, & dépenſe tant d'eſprit & de rimes pour l'amour de Dieu, la haine des Femmes, l'Equivoque, les Embarras de Paris.

COMMENT n'a-t-il pas au moins pressenti quelle force, quelle énergie on pouvait donner à l'Art des vers, en les nourrissant des grandes idées d'une Morale universelle & de la saine Philosophie? Comment n'a-t-il pas soupçonné qu'on cesserait d'invoquer & Pégase & Phébus; qu'on se lasserait insensiblement des vieilles illusions de la Mythologie; & que la Poésie changerait enfin de langage & de couleurs? Comment Boileau, entouré de tout ce qu'il y avait de grands Hommes, & de Savans dans son pays; Boileau, presque contemporain de Pope, est-il éternellement occupé de la facture du monotone Alexandrin, & jamais du progrès des Lumières, de la marche de l'Esprit humain?

APRÈS toutes ces questions, il en resterait peut-être une plus importante encore. Il serait facile de montrer, le Livre à la main, nombre d'expressions, nombre de façons de parler, qui sans doute étaient reçues au tems de ce célèbre Satyrique, & qui certainement sont aujourd'hui des fautes de Français: ce qui, dans le fait, accuse moins le goût très-épuré du Poete, que l'instabilité de nos Idiomes modernes.

JE demande humblement pardon, si mon

refpect pour le nom de Defpréaux ne me rend point aveugle fur fa Légiflation. Je fais qu'il faut des titres que je n'ai point, pour analyfer ce qu'on doit feulement admirer.

Il appartenait à Pafcal, couvert d'une ceinture de fer, exténué par les veilles & les méditations; à Pafcal que la févère Géométrie avait accoutumé à raifonner jufte; qui paffait les belles années de fa jeuneffe à difcuter tout ce que la Théologie a de plus fubtil, parmi les fameux Dialecticiens de Port-Royal; il appartenait à ce Génie ardent d'écrire fes penfées, pour étayer l'Arche fainte, & foutenir le grand Edifice de la Religion.

Mais fi je me livrais au Genre polémique; fi je m'avifais férieufement de régenter mon Maître; on ne manquerait pas de m'appliquer ce trait que j'ai entendu citer à M. de Voltaire.

Ninon, dans fes vieux ans, laffe du monde qui fe laffait d'elle, fut tentée de revenir vers l'eftime des hommes en faifant un Livre fur la Religion. Boffuet qu'elle confulta, lui répondit : *Vous aurez beau écrire, Mademoifelle; après avoir vécu comme on fait, vous ne ferez jamais une Mère de l'Eglife.*

LETTRE XLVI.

A M. le Comte DE GUIBERT. 1787.

J'AI à peine l'honneur d'être connu de vous, Monſieur le Comte ; mais les Ecrivains de votre mérite ſont revêtus d'un caractère qui les rend, en quelque ſorte, des hommes publics. Ils ont le droit de commander l'opinion. Je ne puis reſter indifférent ſur celle que vous avez établie dans votre dernier Ouvrage au ſujet des *Mémoires de la vie du Roi de Pruſſe.*

ON croira facilement à cette franchiſe, à cette loyauté qui caractériſe un *Eloge* dans lequel la Vérité & la Raiſon ſont parées de tous les charmes de l'Eloquence.

M. de Voltaire vous eſtimait. Il rendait, en proſe & en vers, hommage à vos talens. Je l'ai entendu plus d'une fois vous propoſer comme le modèle de ce que devrait être un Officier-Général. Il vous trouvait *bien digne de haranguer & de renverſer les Légions ;* ce ſont ſes propres termes, prononcés devant témoins de votre connaiſſance.

JE ne dis point cela, Monſieur, pour vous

ramener ſur le chapitre des *Mémoires*, pu
bliés par l'effronterie & la cupidité. Mais j'a
des renſeignemens particuliers dont les cir
conſtances adouciſſent tout ce que l'on pou
rait imputer à M. de Voltaire. Il eſt ma
heureuſement certain qu'il eſt Auteur de ce
Mémoires; mais il eſt en même-tems certai
qu'il en avait brûlé le Manuſcrit, long-tem
avant ſa mort.

VOICI le fait. Après le ſéjour de M. d
Voltaire à Colmar & à Lauſanne, il vint s'é
tablir auprès de Genêve. Dégoûté des intr
gues des Cours, laſſé de la faveur des Rois
il y vivait avec un très-petit nombre d'amis
& n'y recevait que les Voyageurs diſtingu
qui faiſaient le pélerinage des *Délices*.

C'EST-LA que le cœur gros de l'aventu
de Francfort, il épanchait ſon ame, comm
malgré lui, dans le ſein de l'amitié, & r
contait, avec cette grace que vous lui co
naiſſiez, les détails très-piquans de la V
privée & de l'intérieur domeſtique de vot
Héros qui avait été ſi long-tems le ſien. C
Auditeurs intimes, ravis de l'originalité qu
mettait dans le récit de ces Anecdotes, l'inv
tèrent à les écrire. En cédant à leurs inſtance
il obéit à un ancien mouvement d'humeu

IL ſerre avec grand ſoin ſon Manuſcrit : mais ce beau Génie n'a jamais eu l'eſprit de rien enfermer, ni l'adreſſe de cacher une clef, pas même celle de ſes doubles-Louis. On a fait, à ſon inſu, deux Copies de cet Ouvrage. Peu de tems après, il ſe réconcilie avec le Roi de Pruſſe, & brûle lui-même ces Mémoires écrits de ſa propre main ; bien perſuadé que, de cette manière, il anéantit pour jamais juſqu'à la trace de ſes vieilles querelles.

APRÈS la mort de Voltaire, l'une des deux Copies, remiſe en des mains auguſtes, loin de Paris & de la France, eſt reſtée ſecrette : l'autre Copie, livrée avec les Manuſcrits qui devaient compoſer ſes Œuvres Poſtumes, eſt celle qui a vu le jour. On a attendu cinq ans pour ſe réſoudre à une ſi horrible trahiſon.

ON n'a donc rien à reprocher à la mémoire de M. de Voltaire. Je voulais qu'il reſtât bien placé dans mon cœur ; & je n'ai rien négligé pour m'inſtruire de l'exacte vérité de cette Anecdote. Ceux qui ont entouré ſa perſonne, ſont évidemment inſtruits de tous ces détails ; & s'ils voulaient être de bonne-foi, ils ne tiendraient pas un autre langage.

RÉPONSE de M. le Comte DE GUIBERT.

LA mort de ma mère, Monſieur, & la douleur, ainſi que les triſtes affaires dans leſquelles ce nouveau malheur m'a jetté, m'ont empêché de répondre plutôt à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

MA profeſſion d'admiration, je dirai plus d'adoration pour M. de Voltaire, était aſſez connue, pour qu'on ne puiſſe pas me ſoupçonner d'avoir voulu à plaiſir attenter à ſa gloire. Mais ces ſentimens n'ont pas dû corrompre mon jugement moral; & faiſant l'*Eloge du Roi de Pruſſe*, il ne m'a pas été poſſible de paſſer ſous ſilence l'infame & poſtume Libelle qui a été publié contre ce Prince, ſous le titre de *Mémoires* ſur ſa vie ni de taire mon indigation ſur cette manière déteſtable de dégrader les Héros par de petites Anecdotes vraies ou fauſſes, & d'affaiblir ainſi l'enthouſiaſme du Public pour ſes grands Modèles.

J'IGNORAIS ce que vous m'apprenez que M. de Voltaire ſe fût repenti d'avoir fait cet Ouvrage dans un moment de reſſen

timent : j'ignorais qu'il l'eût jetté au feu, croyant l'anéantir : j'ignorais que ce fût par une trahiſon qui lui en avait auparavant dérobé une Copie, que cette œuvre de Vengeance s'était conſervée ; ainſi que c'eſt enſuite, par une atroce cupidité, qu'elle a été livrée à l'Impreſſion. Ses amis auraient dû s'empreſſer de publier ces faits, lorſque l'Ouvrage a paru. Cela m'eût évité le malheur d'être obligé de blâmer ſans adouciſſement un homme dont j'adorais le génie, & dont j'aimais la perſonne ; & j'euſſe du moins conſigné, à côté de la faute, le remords & la réparation. L'exemple de M. de Voltaire dévouant aux flammes expiatoires ce qu'il avait compoſé dans ſa légèreté, & dans ſa colère, eût été bon à préſenter à tant de petits ou de méchans eſprits qui cherchent dans l'art des Libelles une célébrité funeſte.

Il me reſte, Monſieur, à vous remercier des expreſſions obligeantes & flatteuſes pour moi, que vous avez eu la bonté de mêler à une Apologie qui d'ailleurs honore à-la-fois votre cœur & votre eſprit ; & qui prouve que M. de Voltaire avait eu autant de jugement que de goût, en vous admettant à ſon amitié.

LETTRE XLVII.

JE me suis quelquefois avisé de proposer mes idées sur la chose publique. Je sais bien que je n'ai point de mission pour annoncer des Projets; mais s'ils peuvent avoir un objet d'agrément ou d'utilité, qu'importe la mission?

J'AI dit qu'il était honteux de voir cette file de Baraques qui déshonorent la belle façade des Thuileries; que l'on rendrait la vie à cette place immense & déserte, en bâtissant l'Opéra au Carrousel; & que, de cette manière, la Maison des Graces serait en regard avec la Galerie des Muses.

ON a proposé plusieurs fois de déplacer le Marché aux fleurs. L'un voulait le porter dans l'Isle St. Louis; mais on aurait aussi-tôt fait d'aller chercher les fleurs dans les jardins: un autre les veut au Quai de Gêvres; autant vaudrait encore les laisser au Quai de la Ferraille. Sans compter les inconvéniens de ce local, toujours dévoré de poussière, n'est-ce pas interrompre, deux jours de la semaine, pour les travaux & les voitures, la circulation du Quartier le plus fréquenté? Et puis, comment

le bon ſens peut-il imaginer d'aſſeoir des Bouquetières ſur des égoûts, près de la marée & des tueries, parmi les vieux fers & les vieux ſouliers, ſous les fenêtres d'une priſon, & de vendre des roſes en face de la Morne!

Il faut choiſir un emplacement ſpacieux & paiſible, qui ſoit à l'ombre la plus grande partie du jour, & qui, voiſin de l'eau, ſoit ſuſceptible, par des arroſemens, d'avoir une fraîcheur continue. Je ne vois donc que le Quai des Théatins où il convienne de vendre des fleurs : c'eſt ſous les yeux de la richeſſe qu'il faut étaler ce ſuperflu. Les fleurs ſont au luxe ce que la grace eſt à la beauté. Les lilas, les giroflées & les œillets iraient ſi bien avec les eſtampes, les tableaux, les livres, les porcelaines qui meublent déja ce ſuperbe Quai. La moitié des Hôtels offrent encore des places toutes nues prêtes à les recevoir. Les grands Balcons, les Galeries, les Terraſſes, les Belvédères, ſeraient parés de ces fleurs, qu'avec de l'argent on trouverait ſous ſa main, & que l'indolence des Riches ſe donne rarement la peine d'envoyer chercher. Ce Quai des Théatins, dominé par le Pavillon de Flore, s'appellerait bientôt le Quai des Fleurs.

J'AJOUTERAI que la plus belle avenue de Paris, qui, d'un côté, charme tant les yeux par ces maſſes impoſantes de verdure, par le tableau de la plus riche végétation, au milieu des marbres & des Palais ; de l'autre, au moyen du nouveau Quai de Bourbon que l'on va conſtruire, aurait, depuis le Pont de Louis XVI, un chemin de fleurs juſqu'aux pieds de Henri IV.

CE que je propoſe ici n'eſt point une chimère, n'eſt point une dépenſe : & peut-être ſerait-il digne du ſage Miniſtre qui recueille les fruits de ſon adminiſtration, de s'occuper un moment des fleurs.

CE projet ſi ſimple en rappelle naturellement un autre. Les plaiſirs du Printems commencent, en quelque ſorte, par les Fêtes de Longchamp. Mais l'Hiver eſt une véritable maladie, dont la convaleſcence eſt aſſez longue dans notre climat. Au lieu de courir au Bois de Boulogne le Vendredi-Saint, contre vents & marée, il ſemble que l'on devrait choiſir un tems plus raiſonnable & plus reculé.

VOLTAIRE diſait que la promenade eſt *le premier des plaiſirs inſipides*. Elle ceſſerait de l'être, ſi l'on allait chercher les gazons &

les fleurs, aux premiers jours de Mai, qui ſont l'aurore de l'année. Les honnêtes Bourgeoiſes y viendraient avec la modeſtie & la fraîcheur de leur toilette. Les beaux attelages, les voitures élégantes, les wiſckis, les phaëtons, y brilleraient de tout leur éclat. Les jeunes feuilles ſe marîraient merveilleuſement avec les plumes ondoyantes qui ombragent les plus jolies têtes de la Ville & de la Cour. Les yeux feraient comme enchântés par tout ce que le Printems & la Mode peuvent offrir à-la-fois de plus doux & de plus brillant.

MAIS je ne connais rien de plus oiſeux que de s'en aller pour revenir. Il faudrait au moins que cette courſe eût un but déterminé. Je ne propoſe pas des Châteaux en Eſpagne; j'abbats celui de Madrid. A la même place on bâtit un *Ranelach;* au beau milieu je plante un grand arbre autour duquel les Mères aſſiſes verront danſer leurs enfans; & j'inſtitue une *Kermès*, à l'imitation des belles Fêtes Flamandes.

ON quitterait enfin l'air empeſté des Boulevards, pour l'air pur de l'Etoile & des Champs Eliſées; & l'on irait, chaque jour de l'Eté, aux rayons du ſoleil couchant, jouir du plus magnifique horiſon.

LETTRE XLVIII.

De Madame la Duchesse DE BRISSAC

MON âge & mes infirmités ne m'ont laiss
Monsieur, des goûts de la Jeunesse, q
l'amour de la Poésie. Je ne connais Hom
que par des Traductions prosaïques en pro
La richesse & l'abondance de ses images c
toujours excité mon enthousiasme. Jugez do
de celui avec lequel j'ai lu, relu & déve
le très-petit nombre de vers auquels je dois
bonheur de le connaître. Je suis si reconna
sante du souvenir dont vous m'avez honoré
que je m'interdirai les plaintes que votre m
nière de traduire, & le peu d'étendue
votre traduction donneraient envie de form
Il est cruel de faire naître des desirs sans
satisfaire. J'implore le crédit de Madame
Villette sur vous. Elle unit la simplicité, l'
génuité de l'Age d'Homère aux charmes
aux graces des Beautés Grecques; elle d
vous engager à vous livrer à un travail c
vous rappellera sans cesse son image: Trouv
bon, Monsieur, que je lui offre ici un milli
de complimens; & rendez, je vous suppli
justice à la sincérité de tous mes sentimen

POÉSI



POÉSIES DIVERSES.

LA PATROCLÉE,

Ou commencement du XVI LIVRE de l'ILIADE.

TRADUCTION LITTÉRALE.

C'EST ainſi qu'ils combattaient autour des vaiſſeaux garnis de bancs de Rameurs. Mais Patrocle était auprès d'Achille, Paſteur des Peuples, pleurant à chaudes larmes, comme une fontaine noire, qui du haut d'un rocher, répand ſon eau noire. Le divin Achille, puiſſant des pieds, eut pitié de lui; & élevant la voix avec des paroles qui avaient des aîles, lui dit : » Patrocle, pourquoi pleures-» tu, comme une petite fille qui, courant » avec ſa mère, la prie de la prendre entre » ſes bras, la retient par ſa robe, tandis que » la mère ſe hâte de marcher; & qui la re-» garde en pleurant, juſqu'à ce que la mère » l'ait miſe dans ſes bras? Semblable à elle, » ô Patrocle! tu répands des larmes molles.

R

» Apportes-tu des nouvelles aux Mirmidons, » ou à moi-même ? As-tu écouté quelque » Meſſager de Phtie ? Ils diſent pourtant que » Menetius ton père, fils d'Actor, eſt vivant; » & qu'Æacide Pélée eſt parmi les Mirmidons. » Certes, s'ils étaient morts, nous nous attriſ- » terions. Pleures-tu pour les Grecs, parce » qu'on les tue vers leurs vaiſſeaux creux, à » cauſe de leur injuſtice ? Parle, ne me cache » rien ; nous ne ſommes que nous deux «.

Tu ſoupiras alors profondément, ô Patrocle, bon Ecuyer ! Tu lui dis : » O Achille, fils de » Pélée, le plus vaillant des Grecs ! une dou- » leur cruelle oppreſſe les Grecs ; car tous » ceux qui étaient les plus forts, ſont cou- » chés dans leurs vaiſſeaux, bleſſés de loin & » de près. Le fort Diomède, fils de Tidée, a » été bleſſé de loin ; & Ulyſſe, fameux par » ſa lance, a été bleſſé de près ; & Eurypile » l'eſt à la cuiſſe par une flèche. Les Méde- » cins ſont occupés à leur préparer des médi- » camens & à guérir leurs bleſſures.

» Mais vous êtes inexorable, ô Achille ! » Dieu me préſerve de reſſentir jamais une » colère comme la vôtre ! Vous êtes fort pour » le mal. Qui ſecourrez-vous donc doréna- » vant, ſi vous n'avèz pas pitié des Grecs,

» & si vous les abandonnez à leur ruine ? » Non, Pélée le dompteur de chevaux, n'é- » tait point votre père, ni Thétis votre mère ; » mais les flots bleus de la mer & les rochers » escarpés vous ont engendré ; car votre ame » est cruelle.

» MAIS si vous craignez quelques prédic- » tions, & si votre vénérable mère vous a » dit quelque chose de la part de Jupiter, » prêtez-moi du moins au plus vîte les troupes » de vos Mirmidons ; je pourrai servir de lu- » mière & de secours aux Grecs. Mettez aussi » vos armes sur mes épaules, afin que je » m'arme. Peut-être en me prenant pour vous, » à cause de la ressemblance, les Troyens re- » nonceront à la bataille, & les enfans de » la Grèce respireront devant Mars. Ils sont » accablés actuellement, ils reprendront ha- » leine ; nous pousserons facilement les enne- » mis fatigués ; nous leur ferons regagner la » ville loin de nos navires & de nos tentes «.

C'EST ainsi qu'il parla en suppliant ; & c'était avec beaucoup d'imprudence ; car il demandait une mort fatale. Achille aux pieds légers lui répondit avec de profonds soupirs : » Hélas ! illustre Patrocle, que m'as-tu » dit ? Je ne crains point les prédictions. Ma

» respectable mère ne m'en a jamais fait de la » part de Jupiter; mais une douleur cruelle » occupe mon ame. Un homme dont je suis » l'égal, m'a voulu priver de mon partage, » parce qu'il est plus puissant que moi; il m'a » ravi le prix que j'avais gagné : cette injure » tourmente toujours mon esprit.

» CETTE Fille que les Grecs m'avaient » donnée pour ma récompense, & que j'avais » méritée avec ma lance, en renversant une » ville très-forte, Agamemnon, fils d'Atrée, » l'a ravie de mes mains, & m'a traité comme » un homme sans honneur. Mais cet outrage » est fait, n'en parlons plus. Il ne faut pas » que la colère soit toujours dans le cœur. » J'avais résolu de ne vaincre mon ressenti- » ment que quand les ennemis & le danger » seraient venus jusqu'à mes vaisseaux. Endosse » mes armes brillantes sur tes épaules, & con- » duis mes belliqueux Mirmidons au combat; » car une nuée de Troyens environne les » vaisseaux; le danger augmente; notre flotte » est enfermée sur le bord de la mer dans un » espace fort étroit, & la Ville entière de » Troye fond sur nous, pleine de confiance; » car les Troyens ne voyent pas encore mon » casque resplendissant; ils auraient bientôt

» couvert nos foſſés de leurs cadavres, ſi le
» Roi Agamemnon avait été plus doux envers
» moi : mais à préſent ils aſſiégent notre armée
» enfermée.

» La lance de Diomède, fils de Tidée, ne
» peut écarter la mort qui fond ſur les Grecs.
» Je n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée
» mon ennemi ; mais j'ai entendu la voix ton-
» nante d'Hector qui exhorte les Troyens : ils
» répondent par des frémiſſemens guerriers.
» Les vainqueurs ſont dans tout notre camp.
» Mais qu'ainſi ne ſoit ; Patrocle, va chaſſer
» au loin cette peſte ; attaque-les vaillamment ;
» qu'ils ne portent point la flamme dans nos
» vaiſſeaux ; qu'ils ne nous privent point d'un
» doux retour. Fais périr tous les Troyens,
» mais abſtiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à
» ma remontrance ; qu'elle ſoit préſente à ton
» eſprit : conſerve-moi le grand honneur &
» la gloire que j'attends de tous les Grecs ;
» qu'ils me rendent la Fille qu'on m'a enle-
» vée, & qu'ils me faſſent de riches préſens.

» Dès que tu auras repouſſé les ennemis
» des vaiſſeaux, reviens à moi ; ſi tu veux
» que le tonnant mari de Junon te donne de
» la gloire. Ne cède point à l'ambition de
» combattre ſans moi contre les belliqueux

» Troyens : car tu m'exposerais à la honte.
» Ne te laisse point emporter à la chaleur
» du combat en tuant les Troyens jus-
» qu'aux murs d'Ilion, de peur que quelque
» Dieu ne descende de l'éternel Olympe ; car
» Apollon, qui tire de très-loin, protège
» Troye. Reviens dès que tu auras mis en
» sûreté les vaisseaux. Laisse aller les Troyens
» dans la campagne. Plût-à-Dieu que le Père
» Jupiter, & Minerve, & Apollon, nous
» livrassent tous les Troyens ! qu'aucun n'é-
» vitât la mort, & qu'aucun des Grecs n'é-
» chappât ! que nous évitassions la mort tous
» deux seuls ; & que nous pussions tous deux
» seuls renverser les murs sacrés de Troye ! «

C'est ainsi qu'Achille & Patrocle parlaient ensemble. Ajax cependant ne pouvait plus résister. Il était accablé de traits. Les décrets de Jupiter & les illustres Archers Troyens l'oppressaient. Son casque brillant rendait un son terrible autour de ses tempes ; car il était frappé sans cesse sur les clous très-bien arrangés de son casque. Il repoussait les traits ennemis de l'épaule gauche, tenant toujours d'une main ferme son bouclier ; & les Troyens ne pouvaient, à coups de javelots, le faire remuer de sa place. Il haletait ; la sueur cou

lait de tous ses membres, il ne pouvait plus respirer; mal sur mal fondait sur lui.

DITES-MOI à présent, Muses habitantes des Maisons de l'Olympe, comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs?

HECTOR qui était tout auprès, frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne (la lance d'Ajax), & la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui, en retentissant.

AJAX, d'un esprit éclairé, reconnut l'ouvrage des Dieux, & comme Jupiter foudroyant d'en haut renversait tous les desseins des Grecs dans la bataille, & décernait la victoire aux Troyens, il se retira donc de la mêlée; & les Troyens jettèrent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles; & la flamme inextinguible s'étendit soudain par-tout, car le feu environna la poupe.

ALORS Achille, s'étant frappé les cuisses, parla ainsi : » Hâte-toi, illustre Patrocle, » dompteur de chevaux; car je vois sur les » vaisseaux l'impétuosité d'un feu ennemi : » crains que les flammes ne les embrasent

» tous, & qu'il n'y ait plus enſuite moyen » de s'enfuir. Prends les armes inceſſamment; » & moi, j'aſſemblerai les troupes «.

Il parla ainſi, & Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ſes belles jambes : enſuite il attacha autour de ſa poitrine la cuiraſſe du prompt Achille, peinte de couleurs diverſes, & ſemée d'étoiles. Il pendit à ſes épaules l'épée d'airain, enrichie de clous d'argent, & le bouclier vaſte & ſolide. Il mit ſur ſa forte tête le caſque bien battu, dont l'aigrette était de crins de cheval; & une crête terrible flottait au-deſſus d'eux. Il mit dans ſes mains deux forts javelots quarrés, propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille, grande, peſante, forte, qu'aucun autre des Grecs ne put manier, & que le ſeul Achille ſut lancer. C'était un bois de frêne Péliaque, que Chiron avait donné à Pélée, père d'Achille, coupé ſur le haut du mont Pélion, pour donner un jour la mort aux Héros.

Il ordonna à Automédon d'atteler ſur le champ les Chevaux. Il honorait Automédon après Achille, comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis; car il était fidèle & attentif dans la bataille à ſoutenir

les efforts menaçans des ennemis. Automédon lui amena donc ſous le joug Xante & Balie, chevaux impétueux qui égalaient les vents à la courſe. La Harpie Podarge les avait conçus du vent Zéphire, un jour qu'elle paiſſait dans un pré ſur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illuſtre Pédaſe. Achille avait pris ce cheval au ſac de la ville d'Etion. Ce Pédaſe, quoique mortel, allait fort bien avec les Chevaux immortels.

ACHILLE fit prendre les armes à ſes Mirmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des Loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent & mangent dans les montagnes un Cerf, aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire eſt toute rouge de ſang; & ils s'en vont en troupe, aux bords d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la ſuperficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeleaux de ſang. Leur poitrine eſt intrépide, & leur large ventre eſt tendu fortement.

C'EST ainſi que les Chefs des Mirmidons & les Princes accompagnaient le courageux ſerviteur d'Achille au pied léger; & ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu

d'eux ſemblable à Mars, les exhortant, eux & leurs chevaux, & leurs boucliers.

ACHILLE avait conduit cinquante vaiſſeaux devant Troye. Chaque vaiſſeau avait cinquante Guerriers ; & cette armée était ſoumiſe à cinq Chefs : mais Achille les commandait tous. La première Diviſion était celle de Méneſthius, né du Fleuve Sperchius qui lui-même deſcendait de Jupiter. Il était le fruit des amours de ce Dieu avec la belle Polydore ; mais il paſſait pour le fils de Borus qui avait épouſé publiquement cette fille de Pélée, & lui avait fait de grands préſens de Noces.

LA ſeconde Phalange était conduite par le vaillant Eudore, autre enfant de l'Amour. L'élégante Polymèle qui danſait avec tant de grace, l'avait conçu ſecrètement. Mercure en devint épris, & la ſuivit long-tems des yeux, au milieu des jeunes Filles qui chantaient dans les Chœurs de Diane, de la Déeſſe qui brille par ſon Arc d'or. Il monte enfin chez elle, & la rendit mère de ce fameux Eudore, ſi beau, ſi diſtingué par ſon adreſſe à courir & à combattre. A peine fut-elle délivrée des douleurs de l'enfantement, que le brave Echeclès l'emmena dans ſa maiſon, & ſut gagner ſon cœur par ſes dons magnifiques.

Le vieux Phylante eut ſoin de nourrir & d'élever cet Enfant, & l'aima comme s'il eût été ſon fils.

La troiſième Troupe était ſous les ordres de Piſandre, de la race des Mémalides. C'eſt lui qui, après Patrocle, ſavait le mieux combattre avec la lance. Phœnix, cet habile Ecuyer, commandait la Quatrième; Alcimédon, fils de Laërce, la Cinquième.

Lors qu'Achille les eut ainſi toutes rangées avec leurs Chefs, il leur dit à haute voix: » Mirmidons, perſonne de vous n'oublie ſans » doute les reproches que j'en ai reçus; lorſ-» que, d'ici menaçant les Troyens, vous » murmuriez de ce que je vous retenais ſur » les vaiſſeaux, tout le tems qu'a duré ma » colère. Vous me diſiez : inexorable fils de » Pélée! Certes ta mère t'a nourri de fiel. » Cruel! tu retiens, malgré eux, tes Com-» pagnons ſur tes nefs. Laiſſes-nous au moins » repaſſer la mer avec nos vaiſſeaux, & re-» tourner dans nos foyers; puiſque tu t'obſtines » à nourrir dans ton cœur un courroux fu-» neſte. C'eſt ainſi que vous me parliez ſou-» vent dans vos aſſemblées. Vòilà maintenant » devant vous l'occaſion d'une grande entre-» priſe: il y a long-tems que vous la deſiriez.

» Que celui donc qui ſe ſent du courage
» contre les Troyens, aille combattre «.

Il dit, & ſes paroles ranimèrent en eux la force & la valeur. A peine eurent-ils entendu leur Roi, que ſes Guerriers ſe forment en un ſeul Bataillon. Comme un Architecte unit enſemble des pierres pour élever un Bâtiment qui réſiſte à l'impétuoſité des vents; ainſi le caſque ſe joint au caſque, le bouclier au bouclier, le Soldat au Soldat. Les crinières mouvantes ſe touchent ſur leurs têtes; tant ils ſont preſſés les uns contre les autres.

Tandis qu'Automédon & Patrocle marchaient au combat, à la tête des Mirmidons; Achille va dans ſa tente. Il ouvre un coffre magnifique que Thétis, aux pieds d'argent, lui avait donné ſur ſon vaiſſeau; & qu'elle avait garni de tuniques, de riches tapis, & de bonnes robes contre le vent. Il en ſort une Coupe précieuſe dans laquelle perſonne n'avait encore bu, & qui ne ſervait qu'aux libations de Jupiter. Il la purifie d'abord avec du ſoufre, enſuite avec de l'eau pure, & ſe lave les mains : puis il la remplit d'un vin noir, prie debout, verſe le vin, en levant les yeux au Ciel; & ſon offrande pénétra juſqu'au Maître du tonnerre.

TRADUCTION LIBRE.

TANDIS que les Héros, défenſeurs du Scamandre,
Mettaient la Grèce en fuite, & ſes vaiſſeaux en cendre,
Patrocle aux pieds d'Achille apportait ſes douleurs.
Ses yeux étaient baignés de deux ruiſſeaux de pleurs.
Il éclate en ſanglots : le fils de la Déeſſe,
D'un regard dédaigneux contemple ſa faibleſſe;
Mais dans ſon fier courroux reſpectant l'amitié,
Indigné de ſes pleurs, attendri de pitié :
» Quoi ! c'eſt l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes !
» N'eſt il qu'un faible enfant, dont la mère en alarmes,
» En pleurant avec lui, le ſerre entre ſes bras ?
» Eſt-ce avec des ſanglots qu'on revient des combats ?
» Qui peux-tu regretter ? Tes parens, ni mon père
» N'ont point de leur vieux ans terminé la carrière.
» Alors certes, alors ma juſte pitié
» Egalerait du moins ta ſenſibilité.
» Qui pleures-tu, dis-moi ? Des Grecs qui me trahiſſent,
» Qui n'ont pas ſu combattre, & que les Dieux puniſſent;
» Les eſclaves d'un Roi qui m'a perſécuté ;
» Va, s'ils ſont malheureux, ils l'ont bien mérité ».

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :
» Grand & cruel Achille, Achille inexorable !

» Malheur à qui ſerait, dans ce mortel effroi,
» Dans ce malheur public, auſſi ferme que toi!
» La mort eſt ſur nos pas: Diomède, Erypile,
» Ulyſſe ſont bleſſés, & tu reſtes tranquille!
» Le ſang du puiſſant Roi qui t'oſait outrager,
» Le ſang d'Agamemnon coule pour te venger.
» Crois-moi: voilà le tems où les grands cœurs pardonnent.
» A quels affreux loiſirs tes chagrins s'abandonnent!
» A perdre tes amis quels Dieux t'ont animé?
» O Ciel! Hector triomphe! Achille eſt déſarmé!
» Il voit d'un œil content la Grèce déſolée!
» Non, tu n'es pas le fils du généreux Pélée;
» Non, la tendre Thétis n'a point formé ton cœur,
» Ce cœur que j'implorais, & qui me fait horreur,
» Qui dédaigne Patrocle, & qui hait ſa patrie.
» Les autans déchaînés, les vagues en furie
» T'ont formé, t'ont vomi dans des antres affreux,
» Pour être plus terrible & plus funeſte qu'eux.
» Pardonne; j'en dis trop: mais ſi vers cette rive,
» Ton éternel courroux tient ta valeur captive,
» Ou ſi de nos Devins quelqu'oracle menteur
» Enchaîne ton courage & nous ôte un vengeur,
» Souffre au moins qu'un ami puiſſe tenir ta place.
» Prête-moi ton armure, & j'aurai ton audace.
» Autour de nos vaiſſeaux Ajax combat encor,
» Ton caſque ſur mon front fera trembler Hector;
» Et ton nom préparant un triomphe facile,
» Les Troyens ſont vaincus, s'ils penſent voir Achille».

C'est ainsi qu'il parlait : ainsi, par sa vertu,
Il ébranle un courroux de pitié combattu;
Il l'assiége, il le presse. Ah! malheureux, arrête.
Hélas! tu ne vois point ce que le Ciel t'apprête.
Ta vertu te trompait, tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas;
Mais dans sa bonté même éclatait sa colère.
» Je méprise, dit-il, cette erreur populaire
» Qui croit que l'avenir au Prêtre est révélé,
» Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a parlé.
» Je ne m'occupe point d'une chimère vaine;
» J'écoute mon dépit, je me livre à ma haine,
» Elle est juste, il suffit. Je n'ai point pardonné
» A cet indigne Roi par mes mains couronné,
» A cet Atride ingrat, au rival que j'abhorre,
» Qui m'ôta Briséis, & la retient encore;
» Qui devant tous les Grecs osa m'humilier:
» Non, jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

» Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma vengeance;
» J'ai promis, si jamais poursuivis sans défense,
» Les Argiens tremblans aux bords du Ximoïs
» Fuyaient jusqu'aux vaisseaux pour nous-mêmes conduits,
» Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être;
» Que je pourrais souffrir qu'on secourût leur maître,
» Qu'on le couvrît de honte, en conservant ses jours.
» Ce tems est arrivé; va, marche à son secours.

» Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante ;
» D'Hector qui le poursuit j'entends la voix tonnante ;
» Il t'appelle à la gloire ; arme-toi contre lui ;
» Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui,
» N'abuse point sur-tout du bonheur qu'il t'envoie :
» Ne tente point les Dieux, ne va point jusqu'à Troye.
» Modère ta valeur. C'est assez d'écarter
» Cet Hector insolent qui nous ose insulter.
» C'est assez d'arracher aux flammes, au pillage,
» Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.
» Puissent ces fils de Tros, & ces Grecs odieux,
» Ces communs ennemis, en horreur à mes yeux,
» S'égorger l'un par l'autre, & tomber nos victimes !
» Que leur sang détestable efface enfin leurs crimes !
» Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais
» Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre & de forfaits » !

Tandis que, d'une voix si terrible & si fière,
Achille à sa pitié mêlait tant de colère,
Ajax versait son sang. Ce fils de Télamon,
Défenseur de la Grèce, & terreur d'Ilion,
Combattait une armée, Hector & les Dieux mêmes.
Sa force défaillit ; ses périls sont extrêmes.
L'immense bouclier dont le poids le défend,
Va bientôt échapper à son bras languissant.

O Muse ! apprenez-moi ; Muse fière & sensible,
Qui gardez de nos maux la mémoire terrible,
Dites aux Nations quel mortel, ou quel Dieu,

Lançant

Lançant avec la mort, & le fer, & le feu,
Sur les vaiſſeaux des Grecs apporta l'incendie ?

C'eſt le fils de Priam, c'eſt cette main hardie
Qui d'un glaive tranchant fit tomber en éclats
La lance dont Ajax armait encor ſon bras.
Apollon dirigeait un coup ſi redoutable.
Ajax périra-t-il ſous le Dieu qui l'accable ?
Il a trop reconnu qu'il ne peut réſiſter
A ce Dieu qui s'obſtine à le perſécuter.
Il pâlit, il ſuccombe, il cède, il ſe retire.

Les Troyens acharnés, que ſon abſence attire,
Lancent ſur les vaiſſeaux des brandons allumés.
Quelles voiles, quels bois ſont déjà conſumés ?
C'eſt le vaiſſeau d'Ajax, il périt à ſa vue ;
La flamme en tourbillons monte & fuit dans la nue.
Achille en eſt témoin ; il ſe frappe les flancs,
Il s'écrie : » Arme-toi, cher Patrocle ; il eſt tems ;
» Va combattre & ſauver la flotte menacée » !

De Patrocle déjà la valeur empreſſée
Du bouclier d'Achille avait chargé ſon bras ;
Il eſſayait ſa lance, & ne s'en ſervit pas :
Le ſeul fils de Thétis pouvait en faire uſage.
Mais il ſaiſit le glaive, inſtrument du carnage,
Dont l'argent le plus pur eſt le ſimple ornement.
Il a couvert ſon front du caſque étincelant
Dont le flottant panache inſpirait l'épouvante.

Sa poitrine soutient la cuirasse pesante.
Deux puissans javelots brillaient entre ses mains,
Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon, digne Ecuyer d'Achille,
Déjà d'une main prompte, & ferme autant qu'habile,
Attelait du Héros les Coursiers écumans,
Des amours du Zéphire impétueux enfans.
Ils prouvent leur naissance; & leur course légère
Dans les champs des combats a devancé leur père.
Patrocle impatient sur le char est monté.

Enfin maître de soi, quoiqu'encore irrité,
A ses Thessaliens Achille se présente.
Sur cinquante vaisseaux, aux rivages du Xante,
Il les avait conduits pour venger Ménélas.
Trop long-tems en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq Héros commandaient leur troupe partagée.
Sous le fier Ménestus la première est rangée;
Ménestus est le fils d'un des Dieux ignorés,
Qu'aux champs Thessaliens le tems a consacrés,
Et qui sut captiver la belle Polidore.
La seconde Phalange est sous les loix d'Eudore,
Héros que Polimèle, hélas! a mis au jour
Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.
Phénix de qui la Grèce a vanté la prudence,
Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance,
Conduisait aux combats un autre bataillon.

Les derniers ont fuivi Pifandre, Alcimédon,
Alcimédon parent du dangereux Ulyffe.

Non loin de fes vaiffeaux, dans une vafte lice,
Achille les raffemble, & leur parle en ces mots:
» Affez & trop long-tems mon funefte repos,
» Braves Theffaliens, excita vos murmures.
» Du fier Agamemnon l'outrage & les injures,
» Mes affronts, mes malheurs ne vous ont point touchés;
» Ma vengeance eft un droit que vous me reprochez.
» Vous me difiez toujours: Impitoyable Achille,
» Jufqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile?
» Aux vallons de Tempé renvoyez vos foldats,
» Si votre dureté les tient loin des combats,
» Si vous leur défendez de fervir la Patrie.
» Hé bien, vous le voulez? J'entends la voix qui crie:
» Aux armes, aux affauts, aux périls, à la mort!
» Vous l'emportez : marchez; je me rends fans effort.
» Marchez avec Patrocle, & laiffez votre Maître
» Dévorer fes chagrins qu'il combattra peut-être.
» Ma main ne peut fervir l'indigne Roi des Rois «.

Ses guerriers cependant fe preffent à fa voix.
Tout obftiné qu'il eft, lui-même il les arrange:
En bataillons ferrés il unit fa phalange;
Les Soldats aux Soldats paraiffaient s'appuyer,
Le bouclier d'airain fe joint au bouclier,
Le cafque joint le cafque; une forêt mouvante
De panaches brillans porte au loin l'épouvante.

Tel d'un vaste Palais l'habile Ordonnateur
Par des marbres épais en soutient la hauteur,
Les unit l'un à l'autre; & le superbe faîte
S'élève inaccessible aux coups de la tempête.

A S. A. S. le Prince DE CONDÉ.

J'OBÉIS, MONSEIGNEUR, à la nécessité.
Je vais sur les pas de mon père
Près de la source salutaire
Qui peut lui rendre la santé.
Vous ne blâmerez point ce devoir respecté:
La Nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ses loix;
Je ne puis joindre votre armée.
Je rougirais pourtant d'apprendre vos exploits
Par la voix de la Renommée.
Je dois en être le témoin.
Quand, des bras de l'Hymen, vous courez à la Gloire;
Quand vous ne prenez d'autre soin
Que le soin de servir la France & la Victoire;
Je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un Guerrier formidable,
Loin de vous j'aurais moins d'ennui;
Mais quand un Héros est aimable,
Il est doux d'être auprès de lui.

U ROI DE DANNEMARK,

En lui préſentant

le Diſcours ſur CHARLES V.

A L'ÉLOGE d'un Prince ſage,
Ma Muſe a conſacré ſa voix :
C'eſt à vous que j'en dois l'hommage;
Né Français, j'aime les bons Rois.

A célébrer votre mémoire
Nos neveux s'emploiront un jour;
Vous ſerez chéri par la Gloire,
Comme vous l'êtes par l'Amour.

Dans tous les climats où vous êtes,
Vous ſavez captiver les cœurs :
A des triomphes ſi flatteurs,
Vous pourriez borner vos conquêtes.

A d'ambitieux Potentats,
Laiſſez les foudres de la Guerre :
Quand il rend heureux ſes Etats,
Le Prince eſt un Dieu ſur la terre.

Que les Français ſoient vos amis;
Soyez celui de notre Maître :
Souvenez-vous de mon Pays,
Il méritait de vous connaître.

A Madame DE POMPADOUR.

LORSQUE j'ai dit que la tendresse
Emane d'un cœur généreux ;
Que plus d'un Héros valeureux
Dut sa force à cette faiblesse :
Lorsque j'ai dit que la Beauté
Porte les Rois à la clémence ;
Qu'elle invite à la bienfaisance,
En inspirant la volupté ;
Qu'elle présente aux pieds du Trône
Les pleurs timides des Sujets,
Et joint aux droits de la Couronne,
Les droits plus sacrés des bienfaits ;
Vous devinez à tous ces traits
Le modèle qui me les donne :
Louis est un autre Henri,
Il aime une autre Gabrielle ;
Il est adoré comme lui,
Vous êtes sensible comme elle.

A M. DE BEAUJON.

DE ce Temple des Arts, de ce doux Hermitage,
De ces riches Tableaux, les yeux sont satisfaits ;
Mais ce qui plaît au cœur, & plaît bien davantage,
BEAUJON, c'est le tableau des heureux que tu fais.

A M. le Duc DE CHOISEUL.

POUR la grace & la fermeté,
Pour les ressources du Génie,
Malgré la cabale & l'envie,
L'Histoire vous place à côté
De ce Sully par nous vanté,
De ce d'Amboise qu'on oublie.

Par un Pacte, fixer le sort
Des premiers Trônes de la terre;
Avoir su réprimer l'effort
De l'ambitieuse Angleterre,
Et chez une Reine du Nord
Porter les fureurs de la guerre;
Par un nœud durable & charmant
Unir la France avec l'Empire:
En cela, très sincèrement,
L'Europe entière vous admire,
Et je vous fais mon compliment.

Cependant, à ne vous rien taire,
Je lirais assez volontiers
Mon nom parmi les Brigadiers
Dans votre Almanach Militaire;
C'est tout ce qu'il vous reste à faire,
Et rien ne manque à vos lauriers.

SUR *la Bataille de* Friedberg, *gagnée par Monseigneur le Prince* DE CONDÉ.

MALGRÉ l'enfer, l'onde & les vents,
Colomb affrontant les orages,
D'un monde inconnu de tout tems,
Découvrit les premières plages.
Vespuce, avec plus de bonheur,
Moins de dégoûts & de tempêtes,
Sut se parer de ses conquêtes
Et s'en approprier l'honneur.
Ainsi l'Hymen, avec folie,
S'applaudit souvent d'une fleur
Qu'avant lui l'amour a cueillie.

Notre Prince, deux fois vainqueur,
S'est vu disputer sa victoire.
Tout est sauvé par sa valeur:
Les Soldats, témoins de sa gloire,
Ont laissé lire dans leur cœur.
Des Jaloux, l'envie animée
Lui conteste envain ses combats:
Mais la France entière charmée
Qui sait très-bien qu'ils ne font pas
Les Héros, ni la Renommée,
A ri de leurs sots attentats,
Et pense comme son armée.

CONTE.

JADIS vivait à Carcaſſonne
Un gros richard nommé Lucas.
Ami de l'eſpèce qui ſonne,
Il faiſait la Banque aux ducats.
Un Jour, ſa femme aſſez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'Egliſe, en cérémonie,
On aſperge le nourriſſon;
Puis ſur le Livre de la vie,
Où tous les noms ſont conſignés,
Le Paſteur, dans la Sacriſtie,
Dit à Lucas : Monſieur, ſignez.
Et Lucas ſelon ſa manie,
Toujours l'eſprit à ſon métier,
Très-nettement ſur le papier,
Signa : *Lucas & compagnie.*

VERS

Mis au bas du Portrait de VOLTAIRE.

SES talens l'ont déifié.
L'Europe moderne l'honore :
Jadis à ſes autels elle eut ſacrifié.
Ce qui flatte mon cœur, & m'eſt plus cher encore,
Il eut pour moi de l'amitié.

MES SOUVENIRS.

J'AIMAIS l'enfant de la Nature.
Ses yeux ſont doux & languiſſans;
Sa négligence eſt ſa parure;
Ses traits ſont tous intéreſſans.

De la Pudeur, c'eſt le ſourire;
C'eſt la fineſſe unie à la naïveté.
La fraîcheur du Printems ſur ſes lèvres reſpire:
La voir eſt une volupté.

Rougeur aimable! ô qui pourrait décrire
Ce coloris d'un ſentiment
Qui nous réſiſte & nous attire,
Et, dans un abandon charmant,
Défend ſi bien ce qu'elle inſpire!

Son enſemble piquant eſt l'ouvrage des Dieux:
Vénus lui prêta ſa ceinture;
Apollon lui donna ſa blonde chevelure;
Amour l'anima de ſes feux.

Avec cette grace touchante,
Si vous voyez une taille élégante,
Dans tous ſes mouvemens, un charme répandu
Qui vous ſéduiſe & vous enchante;
Vous verrez ce que j'ai perdu.

ÉGLOGUE.

DÉJA l'Aftre du jour, du haut de fa carrière,
Verfait, fur l'horifon, fa brûlante lumière;
Aglaure, affife au bord d'un paifible ruiffeau,
Confiait à fon chien le foin de fon troupeau.
Dans les charmes fecrets de la mélancolie,
Elle aimait à tenir fon ame enfevelie.
Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés,
Ces fléxibles ormeaux mollement agités,
Ce flot tranquille & lent, mourant fur fon rivage,
De fon bonheur paffé, lui rappellaient l'image.
Tout ce qui l'environne a pris, de fa douleur,
Et les triftes accens & la fombre couleur:
Elle femble infpirer à toute la Nature
Le tendre fentiment des peines qu'elle endure.
C'était dans ces bofquets, fur ces gafons fleuris,
Qu'autrefois à fes pieds, elle voyait Lyfis.
Mais ce jour... jour cruel! une pénible abfence,
Du plus beau des Pafteurs accufait l'inconftance.
Chaque inftant qui s'écoule & qu'il a négligé,
Lui difait, en fuyant, que fon cœur a changé.

Témoins de mes plaifirs, lieux paifibles, dit-elle!
Ramenez moi Lyfis; ramenez-le fidèle.
Hèlas! il me délaiffe: & mes faibles attraits,
Malgré fes vains fermens, ne l'ont touché jamais.

Ah! s'il ſentait les maux d'une abſence ſi rude!
S'il ſentait de mon cœur la tendre inquiétude!...
Mais Lyſis n'aime plus, je n'en ſaurais douter.
L'ingrat, hier encor, cherchait à me flatter;
Et, le cœur tout de glace auprès de ſa Maîtreſſe,
Cherchait, par ſes diſcours, à prouver ſa tendreſſe.

» Tes yeux, me diſait-il, ſont faits pour tout charmer.
» J'ignorais, avant toi, qu'un Berger pût aimer;
» Toi ſeule de l'Amour m'as fait ſentir l'empire......
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

» Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi.
» Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi;
» Il durera toujours; c'eſt moi qui t'en aſſure.
» Oui, le tems changera le cours de la Nature;
» Le Rhin verra tarir ſes flots impétueux;
» Le Soleil obſcurci s'éteindra dans les cieux;
» L'Univers périra, ſi tant que je reſpire.....
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

» Eh! quelle autre que toi puis-je aimer dans nos champs?
» Où trouver des attraits ſi nobles, ſi touchans?
» Où trouver une voix, & ſi douce, & ſi tendre?
» L'Amour, l'Amour lui-même aimerait à l'entendre.
» Que dis-je? il eſt dans toi; tu m'inſpires ſes feux;
» Il parle par ta bouche; il brille dans tes yeux:
» Son ſourire ingénu ſe peint dans ton ſourire.....
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

· ces mots, il colla ſa bouche ſur ma main.
es regards amoureux s'égaraient ſur mon ſein;
·t toute entière en proie à mon ardeur extrême,
'écoutais le volage, & m'oubliais moi-même.

Mais pourſuivant encor: » Dieux! ſoyez mes garans;
» Et ſi j'étais, dit-il, parjure à mes ſermens,
» Que la Foudre frappant ma tête criminelle,
» Epouvante à jamais un Amant infidèle!
» Si je ceſſe d'aimer, qu'un Tigre, qu'un Vautour,
» Dans mon cœur déchiré, vienne venger l'Amour!
» Que cent fois je renaiſſe, & que cent fois j'expire!..
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

Ainſi la jeune Aglaure, au ſouffle des Zéphirs,
Laiſſait, ſans défiance, emporter ſes ſoupirs;
Et ſemblait adoucir, en exhalant ſa plainte,
Les ennuis trop cruels dont ſon ame eſt atteinte.

Inquiète, éplorée, elle tourne les yeux;
O ſurpriſe! elle voit ſon Berger en ces lieux.
Lyſis qui l'écoutait, caché derrière un ſaule,
Accourt, & d'un baiſer, lui coupe la parole.
Honteux d'être l'objet de ſes vives douleurs,
Il diſſipa ſa crainte; il eſſuya ſes pleurs,
Et ſut par ſes tranſports, & ſon tendre délire,
Exprimer les ſecrets qu'il avait à lui dire.
Quand le cœur eſt épris, les ſecrets de l'amour
S'expliquent bien ſouvent par l'abſence d'un jour.

A Madame la Ducheſſe DE LA VALIÈRE, *en lui envoyant une* Coupe de Porcelaine *pour* ETRENNES.

VA de ma part à LA VALIÈRE
Offrir, me dit le Dieu d'Amour,
Cette Coupe que l'autre jour
Je pris au Buffet de ma mère.

Elle lui ſervait à puiſer
L'onde immortelle de Jouvence.
Le cours des ans n'en peut uſer
La douce & puiſſante influence.

Grand-merci de votre bonté,
Dis-je lors au Dieu de Cythère :
Il ne manquait à LA VALIÈRE
Que d'avoir l'Immortalité.

A LA MÊME.

Après avoir reçu la Croix de SAINT-LOUIS.

J'AI promis à mon Roi d'être ſon Chevalier,
Et dès long-tems je ſuis le vôtre.
Par ce double ſerment je viens de me lier;
Je ſuis sûr, & jamais je ne veux l'oublier,
En ſervant l'un, de plaire à l'autre.

RÉPONSE

A une accusation intentée contre l'Auteur.

AMANT fidèle des neuf Sœurs,
Jamais ma plume empoisonnée
N'a versé de fiel sur les fleurs
Dont j'ai vu Cypris couronnée.
Mon bonheur est de les cueillir.
O vous! dont les mains adorables
Savent encor les embellir;
De Vénus Compagnes aimables,
Guimard dont la légèreté
Nous offre la danse des Graces;
Toi, fille de la Volupté,
Toi qui l'appelles sur tes traces,
Hénel que tant je célébrai;
Alard dont mon cœur enivré
Ressent la fougue impétueuse,
L'élan sublime & mesuré,
Et la gaîté capricieuse:
Eh! qui pourrait vous fuir, hélas!
Troupe enchanteresse & sublime!
J'ai su respecter vos appas,
Vous adorer est tout mon crime;
Et mon supplice légitime
Etait de mourir dans vos bras.

LA VEUVE AFFLIGÉE.

CONTE.

ET puis comptez pour quelque chofe
Ces pleurs que deux beaux yeux répandent devant vous !
Eft-ce douleur ? eft-ce courroux ?
Vous êtes loin d'en foupçonner la caufe.

Vous avez connu Chrifogon :
Il fut martyr du mariage.
Le jour, la nuit, tempête & rage,
Avec l'Hymen, étaient dans fa maifon.

Pourtant cet homme était doux, était fage ;
Et jamais en nulle façon
Ne contredit, dans fon ménage,
Non fa femme, mais fon démon.

Chrifogon meurt : la fcène change.
Le défefpoir, la plus fombre langueur
De fa moitié, par un retour étrange,
En cet inftant, brifent le cœur.
Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !
Vivant, il fut l'objet de fa fureur ;
Et mort, fon ame fe déchire ?
Moi, dit Cléon, je conçois fa douleur :
C'eft qu'elle a perdu fon empire.

LE

LE PRINTEMS.

Suis-moi, douce Mélancolie,
Viens, dans ces bois ſilencieux,
Nourrir le calme langoureux
Où mon ame eſt enſevelie.
Une innocente volupté,
Par un charme ſecret, dans ces jardins m'attire.
Quelle vive fécondité!
C'eſt le Printems qu'avec l'air on reſpire.
Les plus ſuaves odeurs,
Du bout des rives fortunées,
Sur les aîles d'Eurus, en nos champs amenées,
Parfument l'air & les fleurs.
Tout s'anime & ſe renouvelle.
Quel Dieu, ſur l'univers, exerce ſon pouvoir?
Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle?
Eglé, pour le connaître, il ſuffit de vous voir.

Plein d'une tendre inquiétude,
Chaque être qui reſpire, heureux en ces beaux jours,
D'aimer & d'être aimé fait ſon unique étude:
Tout le cortège des Amours
Folâtre dans ma ſolitude.

Ces petits Dieux éparpillés,
Aux Roſſignols égoſillés,

Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines.
L'humble saule & le peuplier,
Le long de ces ruisseaux, aux bords de ces fontaines,
Se courbent, amollis par les douces haleines
Du Zéphyr qui vient les plier.

Sous ces arbres, déja le plus riant ombrage
S'épaissit avec leurs rameaux.
Bergère dont la gloire est encor d'être sage,
N'approchez plus de ces berceaux.

Aux RUINES *du Château de* Verneuil, *que Monseigneur le Prince* DE CONDÉ *avait données à mon Père.*

RESTES de ce Palais, à l'Amour consacré
Par le plus grand des Rois que la France révère,
Tout peint dans vos débris un Monarque adoré.
Signes des Voluptés où son cœur fut livré,
De vos chiffres charmans inventés à Cythère,
Mon cœur est toujours pénétré.

L'Art vous relève; embellissez ces lieux,
Eprouvez encor sa puissance.
Mon Prince en vous donnant vous rend plus précieux.
Dédiés autrefois avec magnificence
A l'Amour, à ce Dieu, maître de tous les Dieux,
Soyez-le désormais à la Reconnaissance.

A Madame la Comteſſe DE C***, *qui m'avait demandé la Généalogie de Mlle* DE....

DANS le monde on cherche à paraître
Ou par le rang, ou par l'eſprit.
L'un & l'autre élève notre être;
En vous le ſort les réunit.

Que votre juſtice apprécie
Ce qu'eſt Fanfan, ce qu'elle vaut;
Si vos rangs ne ſont pas égaux,
Ce n'eſt pas ce qui l'humilie.

Sur ce point, ſoit dit entre nous,
Son amour-propre ſe repoſe
On peut être au-deſſous de vous,
Et pourtant être quelque choſe.

Que l'Aigle plane dans les Cieux,
Et plaiſe au Maître du Tonnerre;
En ſoupirant ſes tendres feux,
La Colombe plaît ſur la Terre.

Brillante de traits ingénus,
Aimable, ſenſible & fidèle,
Sans prétendre égaler Vénus,
Une Nymphe peut être belle.

A M. DE LILLE, *au Château de* Ferney, *après sa détention dans les Prisons du Châtelet.*

MALGRÉ la Horde fanatique
Des Zoïles & des Dervis,
Les grands Hommes de tous pays
Ne forment qu'une République.
La liste de ces noms fameux
Se lit au Temple de Mémoire :
Un jour, couronné par la Gloire,
Vous y paraîtrez avec eux.

A cette Assemblée immortelle,
Socrate, en chef, présidera :
Mais, à sa droite, l'on verra
L'Auteur charmant de la Pucelle.

C'est-là que, dans un beau Sallon,
Chacun aura son médaillon
Orné des vertus dont il brille.
L'autre jour, Voltaire, dit-on,
Vous donna celui de Platon ;
C'était un Portrait de famille.
Et grace aux Démêlés heureux
Que vous osâtes entreprendre ;
Vous êtes l'un de ses Neveux :
C'est à vous qu'il devait le rendre.

A M. le Marquis DE VILLETTE.

C'EST donc toi, généreux Villette,
Qui par la main la plus discrette,
Fis couler l'or dans ma prison.
Quand l'odieuse Intolérance
Sur moi distilait son poison,
Dégradait jusqu'à ma constance,
Et me vouait à l'indigence,
Ne pouvant troubler ma raison.

Long-tems de ce trait magnanime,
Je soupçonnai l'ame sublime
D'un Aristide, ou d'un Platon.
Dans ma recherche téméraire,
Au sein même du Ministère,
J'osai remercier Caton.

Mes soupçons te faisaient injure.
C'était l'Elève de Ninon
Qui mit le baume à ma blessure.
J'ai vu la vertu la plus pure,
Non au Portique de Zénon,
Mais dans le Boudoir d'Epicure.

On me vantait de toutes parts
L'aménité de ton commerce,
Ton goût éclairé pour les Arts;

Mais ſur de frivoles brocards,
Je t'ai cru l'ame un peu perverſe.

Je te voyais avec chagrin,
Dans tes bals à la Muſulmane,
Au milieu d'un folâtre eſſaim,
Donner la pomme à ta Sultane,
Et confondant avec deſſein
Les tableaux rians de l'Albane
Avec les jeux de l'Arétin.
Je te jugeai par la ſurface;
Je me trompais aſſurément.
Tu nous parais un Lovelace
Par ton eſprit plein d'agrément:
Mais tu n'as pas ſon cœur de glace.

Ne ſors point de ton élément;
Que tes Ecrits pleins d'Atticiſme
Au Public ſervent d'aliment.
Sois le fléau du Fanatiſme,
Mais ne le combats que gaîment.
Sur-tout pèſe dans tes balances
Les feux-folets des Jouiſſances
Et les plaiſirs du Sentiment.

Dans une carrière nouvelle,
Je te vois ſur le point d'entrer:
Laiſſe les Amours reſpirer,
Et ſuis la Gloire qui t'appelle.

Ton été, grace à tes talens,
Vaudra ſans doute ton printems;
Tes jours ſeront toujours proſpères,
Toujours tu feras des jaloux.
Tu fus entre les bras des Mères;
Les Fils ſeront à tes genoux.

Par M. de LILLE de Sales.

A Madame DE***, *qui m'avait prié de lui donner un* Portier.

UN honnête & loyal Portier
Vous offre un ſervice fidèle.
Je vous réponds qu'il a du zèle,
Et tout l'eſprit de ſon métier.
Pour les fâcheux, dur & ſévère,
Sa porte ne ſait point s'ouvrir;
Il ne l'ouvre qu'au doux Plaiſir,
Aux Jeux, à l'Amour, à leur Mère.
Caché dans leur troupe légère,
Je pourrais entrer avec eux.
Pour moi, plus doux & moins auſtère,
Du moins fermerait-il les yeux.
Il faut des amis en tous lieux;
Un à la porte eſt néceſſaire.
Celui-ci me convient au mieux:
Ferait-il auſſi votre affaire?

VERS

Sur le Sallon de Peinture, *en* 1777.

IL eſt dans ce vaſte Palais
Que l'on admire & qu'on oublie;
Qui ſemble atteſter des Français
L'Inſouciance & le Génie :
Il eſt au Louvre un Galetas,
Où, dans un calme ſolitaire,
Les Chauves-ſouris & les Rats
Viennent tenir leur Cour plénière.
C'eſt-là qu'Appollon, ſur leurs pas,
Des beaux-Arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans, tient ſes États,
Et vient placer ſon ſanctuaire.

C'eſt-là, par un luxe nouveau,
Que l'Art traveſtit la Nature.
Le Groteſque s'y montre en beau;
Les bonnes mœurs ſont en peinture;
Et les Bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri IV en miniature.

Chaque figure, à contre ſens,
Montre une autre ame que la ſienne.
Saint Jérôme y reſſemble au Tems,
Et Jupiter au vieux Silène.

Et quand nos yeux cherchent envain
Les traits d'une Reine chérie,
Quand le Pinceau, ni le Burin
N'osent trahir sa modestie;
C'est-là qu'un Commis bien poudré,
Narcisse épais & subalterne,
A Versailles même ignoré,
Vient, dans un beau Cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.

C'est-là qu'on voit des *ex voto*,
Des Amours qui font des grimaces,
Des Caillettes *incognito*,
Des Laidrons qu'on nomme des Graces,
Des perruques par numéro,
Des Chiant-lits sous des cuirasses;
Des Inutiles de haut rang,
Des Importans de bas mérite;
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand Homme en terre cuite;
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée;
Voilà les Héros entassés
Sous l'Angar de la Renommée:
Et, malgré l'ordre & le bon sens,
Tout s'y trouve placé de sorte
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans,
Et que SULLI reste à la porte.

VERS

Sur le Portrait de Madame DE CAZE.

QUAND on regarde ce Portrait,
Frappé de tant d'appas, on eſt tenté de croire
Que le Peintre inventif en a toute la gloire,
Et que le monde entier n'a rien de ſi parfait.

Mais lorſqu'on veut ſans flatterie
Avec l'Original comparer chaque trait;
On rabat du prodige, & l'on juge en effet
Que tout l'art s'eſt réduit à faire une Copie.

A Madame la Comteſſe DE ROUHAULT, *qui prenait du tabac.*

AINSI vous me forcez à croire
Que tous les agrémens ne vous ſont pas donnés.
Souvent d'un joli nez d'ivoire,
Le tabac fait un vilain nez.
Le tabac gâte la mémoire;
Malgré cela vous en prenez.
Avec une taille ſi belle,
Ces yeux, ces traits ſi délicats,
Les Graces ſont votre modèle;
Et les Graces n'en prenaient pas.

A M. DE VOLTAIRE

Qüi m'avait envoyé une Montre *à Répétition, à Quantième, à Secondes, & garnie de ſon Portrait.*

JE la reçois cette machine
Où, dans trois orbes différens,
Une triple Aiguille chemine,
Et dans ſa courſe détermine
Les Jours, les Heures, les Inſtans
Qui s'échappent à la ſourdine.

Jadis, chez nos premiers parens,
Cette œuvre eût paſſé pour divine.
Le Luxe a créé les Talens;
Et le plus beau des inſtrumens
Qui ſoit de Paris à la Chine,
Me coûte moins de ſix-cents francs.

Mais hélas! lorſque j'examine
Le numéro de ſes Cadrans,
J'en reçois la leçon chagrine
De la perte de mon printems;
Et je prévois les ſoins peſans
Que la vieilleſſe nous deſtine.

Vains jouets des amusemens,
Quand le Néant nous avoisine!
Les Jeux, les Plaisirs séduisans,
D'une main légère & badine,
Viennent nous bercer en tout sens,
Et nous tiennent sur leur courtine
Endormis sous l'aîle du Tems;
Tandis que sa Faux assassine
Cueille la fleur de nos beaux ans,
Et ne nous laisse que l'épine.

Eh! qui pourrait vous échapper,
Tendresse, erreur, douce folie!
Tous les mensonges de la vie
Sont réunis pour me tromper.
Pour vous, jouir c'est s'occuper
Et de la Gloire & du Génie.

Dans l'ovale de ce revers,
Qu'avec plaisir je vois un Sage,
Après trois fois vingt-sept hivers,
Reprenant son premier courage,
Cueillir des lauriers toujours verds;
Et dont on verra les beaux vers,
Plus admirables d'âge en âge,
Durer autant que l'Univers!

Ah! que l'aspect de cette Image
A qui tous les cœurs sont ouverts,

M'apprend, en ſublime langage,
Le prix du Tems & ſon uſage,
Notre ignorance & nos travers!

Tandis que ce Rayon agile,
Autour de ſon axe emporté,
Préſente une *image mobile*
De l'immobile Éternité;
Loin du tourbillon enchanté
Que nous offre un monde frivole,
Le grand Homme vit écarté.
Jadis quittant le Capitole,
Marc-Aurèle l'eût viſité.
Par ſes Ecrits il nous conſole
Des malheurs de l'Humanité.
Apôtre de la Vérité,
Chaque minute qui s'envole,
L'élève à l'Immortalité.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Mon Dieu! que vos rimes en *ine*
M'ont fait paſſer de doux momens!
J'y reconnais les agrémens
Et la légéreté badine
De tous ces Contes amuſans,

Qui faiſaient les doux paſſe-tems
De ma Nièce & de ma Voiſine.

Je ſuis ſorcier, car je devine
Ce que ſeront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce tems
Que votre Muſe libertine
Serait Philoſophe à trente ans.
Alcibiade, en ſon printems,
Etait Socrate à la ſourdine.

Plus je relis, & j'examine
Vos vers ſenſés & très-plaiſans,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à Meſſieurs les Savans;
Non pas à Meſſieurs les Pédans
De qui la ſcience chagrine
Eſt l'éteignoir des ſentimens.

Adieu; réuniſſez long-tems
La gaîté, la grace ſi fine
De vos folâtres enjoûmens,
Avec ces grands traits de bon ſens
Dont la clarté nous illumine.

Je ne crains point qu'une Coquine
Vous faſſe oublier les abſens;
C'eſt pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

M. l'Abbé DE LA TOUR, *qui m'avait* *voyé des Vers anonymes, ſur les Rimes* *écédentes.*

JE vous connais, Abbé charmant,
Qui daignez marcher ſur mes traces;
Et ces vers, dictés par les Graces,
Viennent de vous aſſurément.

Vous vous cachez, mais vainement,
Ils ſont enfans de votre Lyre;
Et la gaîté qui les inſpire
Laiſſe échapper votre talent.

Quand on réunit dans ſon dire
Le goût, l'eſprit & l'enjoûment,
Je laiſſe à deviner comment
On a celui de bien écrire.

VERS

au bas du Portrait de M. D'ALEMBERT.

S'IL parle, il ſait prendre le ton
De Théophraſte dans Athène:
S'il tient la plume, c'eſt Platon:
Avec le compas, c'eſt Newton:
Quand on le voit, c'eſt la Fontaine,

A Mademoiselle DE VARICOUR, *au Château de* Ferney.

BELLE & BONNE, c'eſt votre nom;
C'eſt le nom que vous donne un Sage:
Il peint vos traits, votre raiſon,
Votre cœur & votre viſage.

Vous tenez par un nœud plus ſaint
A l'Appollon qui vous baptiſe.
Quand, victime offerte & ſoumiſe,
Votre front allait être ceint
Du triſte bandeau d'Héloïſe;
Quand la grille du repentir
Allait vous ravir à ce monde;
Quand vous alliez vous engloutir
Au fond d'une priſon profonde:
C'eſt lui qui, voyant vos appas,
Votre douceur, votre jeune âge,
Ferma l'abyme ſous vos pas;
Et, pour vous ſauver du naufrage,
C'eſt lui qui vous tendit les bras.

D** fit plus encor peut-être;
Son eſprit juſte, aimable & doux,
Vous apprit ſans peine à connaître
Le monde, & vos devoirs, & vous.

Dans

Dans cette agréable retraite
Où vous coulez vos heureux jours,
On voyait que vous étiez faite
Pour vous conduire dans les Cours;
Pour briller avec modeſtie,
Sans prétentions, ſans détours,
Sans vanité, ſans jalouſie.

Mais il vaudrait encor bien mieux
Qu'un mortel, comme vous ſincère,
Charmé de votre caractère
Tout autant que de vos beaux yeux,
Sût vous chérir & ſût vous plaire;
Et qu'un reſpectable lien
Que les Cours ne reſpectent guère,
Fît votre bonheur & le ſien.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

TON eſprit fin, ta modeſtie,
Ton urbanité, ta candeur,
Et ta charmante bonhommie
Avaient la moitié de mon cœur:
Aujourd'hui c'eſt à ma Délie
Que je donne l'autre moitié;
Et je m'en vais paſſer ma vie
Entre l'Amour & l'Amitié.

A M. DE VILLETTE, *sur son mariage avec Mademoiselle* DE VARICOUR.

FLEUVE heureux du Léthé! j'allais passer ton onde
Dont j'ai vu si souvent les bords;
Lassé de ma souffrance, & du jour, & du monde,
Je descendais en paix dans l'Empire des morts;
Lorsque Tibulle & Délie
Avec l'Hymen & l'Amour
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux;
La Parque a renoué ma trame désunie;
Mon existence est rajeunie,
Et leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle,
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés.

Des petits-Maîtres emportés,
Gens sans pudeur & sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés,

Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jettez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde, & qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus & tendre & raisonnable
Que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.
Du véritable Amour établissez l'empire,
Les beaux-Esprits Romains ne le connaissaient pas.

VOLTAIRE.

A M. DE VOLTAIRE, *sur le Mariage de M. le Marquis* DE VILLETTE.

VIEILLARD prodigieux ! toi que les Destinées
Laisseraient toujours parmi nous,
Si tu vivais autant d'années
Que ta gloire a fait de jaloux ;
Ainsi donc tes mains fortunées,

Pour embellir ta vie, ont fait deux Hyménées;
D'une ame généreuse, amusemens si doux!

Oh! que j'aime à te voir de fleurs toujours nouvelles,
Couronner tes nombreux hivers;
Et du Tems enchaîner les aîles
Par les nœuds des bienfaits, & le charme des vers!

Poursuis: au tendre Hymen soumets les cœurs rebelles:
L'ombre de tes lauriers rend ses myrtes plus verds.
Sois toujours le Parain des Belles;
Sois heureux du bonheur que tu répands sur elles;
Protège leurs attraits, ils en seront plus chers.

J'ai vu la grace, la noblesse,
De Belle & Bonne, assurer les succès;
Et digne de ce nom qu'a choisi ta tendresse,
Ravir, sans y penser, le cœur de nos Français.

Par sa candeur & ses attraits,
Elle emporte tous les suffrages.
Elle plaît comme tes ouvrages;
Azéma dut avoir, & son ame, & ses traits.

Si j'en crois le Dieu qui m'inspire,
Melpomène & Vénus vont augmenter leur cour:
Tu dois une sœur à Zaïre,
Belle & Bonne un frère à l'Amour.

Par M. LE BRUN.

AUTRES VERS

Sur le même ſujet.

Qui ſait ſe faire aimer, jouit ſeul de la vie.
Que Voltaire eſt heureux! je vois, à ſes côtés,
Tibulle aux genoux de Délie,
D'un feu tranquille & pur goûtant les voluptés.
Il s'égara long-tems; mais la Raiſon l'éclaire.
L'aimable ſéducteur eſt un fidèle amant;
Et la ſageſſe de Voltaire,
Et les yeux de Délie ont fait ce changement.

Mais tandis qu'au feu du Génie,
Le Dieu de l'Hyménée allume ſes flambeaux;
Et tandis que, ſur mes Pipeaux,
J'oſe eſſayer des ſons pour Tibulle & Délie;
O Voltaire! j'entends ton Luth harmonieux.
Qu'elle fraîcheur! qu'elle délicateſſe!
La Parque, en écoutant ces airs mélodieux,
Croit ne filer que ſa jeuneſſe.
Que ces tendres Epoux l'adorent tour-à-tour!
Ils tiennent leur bonheur de ſa main bienfaiſante.
L'heureux Tibulle & ſon amante
Doivent à l'Amitié les plaiſirs de l'Amour;
Et dans ce fortuné ſéjour,
Le Dieu qui les unit, eſt le Dieu qui le chante.

Par M. Vasselier.

BILLET *à Mme la Comtesse* DE STROGONOF, *qui demandait si elle pouvait voir M.* DE VOLTAIRE, *en petite robe.*

LA contrainte de l'Etiquette
A Pétersbourg peut vous gêner ;
Mais ici, Liberté parfaite :
Nous visiter est une fête
Que vous voulez bien nous donner.
Demain, en lévite légère,
Vous pourrez voir notre Apollon.
Vous êtes sûre de lui plaire :
Il ne faut, pour charmer Voltaire,
Que vos graces & votre nom.

RÉPONSE

A un Compliment de M. DE VOLTAIRE.

ES-TU d'ambre, dit un Bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il voyait auprès de son bain ?
Ton parfum m'étonne & m'enchante.
Je suis, répondit le Limon,
De moi-même fort peu de chose ;
Mais quelque tems dans ce canton
J'ai séjourné près de la Rose.

ÉPITRE *à M.* DE VILLETTE (1).

SALUT au Tibulle Français,
Qui d'un Elu menant la vie,
Adorant de jeunes attraits,
A pris exprès Femme jolie,
Pour être fidèle à jamais,
Et dérouter la Calomnie;
Au Tibulle enfin d'aujourd'hui,
Qui, par ſes graces, par ſon ſtyle,
Se rend digne, en logeant Virgile,
D'habiter le Pinde avec lui.

Grace à des vœux tels que les vôtres,
A vos diſcours inſinuans,
A votre eſprit plein d'agrémens,
Ce grand Homme eſt enfin des nôtres!
Recevez-en nos complimens.
Qu'on ne vante plus le Parnaſſe
De Monſieur Titon du Tillet,
C'eſt chez vous à préſent qu'il eſt,
Il n'eſt rien qu'Appollon n'efface.

(1) Cette jolie Pièce a été depuis dénaturée par l'Auteur, qui crut devoir attribuer à M. de VILLETTE la froideur avec laquelle le reçut M. de VOLTAIRE.

Au lieu de ce Jura vanté
Qui représentant son génie,
En a la hauteur infinie,
La brillante variété;
Et de qui la tête chenue
Va braver avec majesté
Les foudres roulans dans la nue:
Au lieu de ce Lac dont les Vents
Respectent l'onde & le rivage;
Et qui, par ses flots imposans,
Semblait lui retracer l'image
Du cours glorieux de ses ans:
Déjà paraissent à sa vue
Tous les Etats & tous les Rangs,
Des Curieux, petits ou grands,
La tumultueuse cohue;
Nos Socrates, nos Élégans,
Le Clergé, les deux Comédies,
Les deux Opéras s'embrassans;
Des fourmillières de Talens;
Les Sectes feignant d'être amies,
L'admiration en camail,
En jupe, en froc; des Amphibies
L'air gauche, l'esprit en travail;
En un mot, Paris en détail,
Et la foule de nos Génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins,

En lui ſauvant quelque audience,
Epargner à ſa bienveillance
L'importunité, l'affluence
De cent inutiles témoins
Qui, fatiguant ſa complaiſance,
Lui donneraient, malgré leurs ſoins,
Dix ans de plus par leur préſence.
Pour moi, tenez, je vous le di,
A ſes yeux je n'oſe paraître;
J'ai la frayeur d'un étourdi
Qui fit quelque niche à ſon Maître.
Mais c'eſt un fâcheux ſouvenir;
Si j'eus des torts, paſſons-les vîte;
A Virgile il faut revenir:
Gloire ſoit aux lieux qu'il habite.

S'il voit parmi nous des accès
De Raiſon & d'extravagance,
Des Politiques ſans projets,
Ou des Erudits ſans ſcience,
Des Femmes docteurs en plumets,
Et des Maris ſans conſéquence,
Et des Ridicules tout frais,
Et ces Jeux d'une longue enfance
Qui vont nous berçant pour jamais;
Il peut y voir en récompenſe
Les plus agréables objets:
Une Nymphe qui ſur ſes traces

Fixant les Ris & les Vertus
Sufpend la guirlande des Graces
Au Trône d'un jeune Titus;
La beauté par qui la Couronne
Paraît chaque jour s'embellir,
Et dont les charmes font chérir
Le pouvoir que le Rang lui donne.
Nous rappellant *Alain Chartier*,
Cet Orateur digne d'envie
Et très-malin de fon métier;
Puiffe-t-il un jour fommeiller
Dans quelque coin de Galerie,
Et là recevoir un baifer,
D'une bouche fraîche & jolie
Qui veuille le récompenfer
De fon éloquente magie,
Du don de peindre, de penfer,
Et de rentrer dans fa Patrie!
Puiffe-t-il alors à pleins flots
Puifer, aux fources de Jouvence,
L'oubli des ans, l'oubli des maux,
Se renouveller pour la France,
Cueillir le fruit de fes travaux,
Et rendre aux vœux d'une autre Athène,
De lui juftement occupés,
Dans le Sophocle de la Scène,
L'Anacréon de nos foupés!

DORAT.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa Convaleſcence, à Paris.

LE dernier ſouffle de la vie
Etait prêt à vous échapper;
Mais reſpectant votre génie,
La Mort a craint de vous frapper.

Soixante ans, on a vu l'Hiſtoire
Compter vos jours par vos ſuccès:
Vous vivrez encor pour la gloire
Et pour l'honneur du nom Français.

Vous avez, dès votre jeune âge,
Conquis le ſceptre des Talens;
Et vous y joindrez l'avantage
De le garder juſqu'à cent ans.

VERS

Mis au bas du Portrait gravé de Madame DE VILLETTE.

ELLE eut Voltaire pour parain;
BELLE & BONNE eſt le nom que lui donna Voltaire:
Et ce nom, mieux que le Burin,
Peint ſa grace & ſon caractère.

LES ADIEUX (1) DE M. DE VOLTAIRE.

ADIEU, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté, comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un Sage.

Des Champs-Elisiens, Adieu, pompeux rivage,
De Palais, de Jardins, de Prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les Enfans D'HENRI-quatre & ceux du grand CONDÉ.

Combien vous m'enchantiez, Muses, Graces nouvelles,
Dont les talens & les écrits
Seraient de tous nos beaux-Esprits,
Ou la censure, ou les modèles!

Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux Reptiles,
Ces Tartuffes honteux, ces insolens Zoïles.
J'ai passé: de la terre ils étaient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,

(1) On ne peut remarquer sans attendrissement que voilà les derniers vers qu'a faits M. de VOLTAIRE.

Inſtruit, mais indulgent, doux, vif & ſociable;
Il eſt né pour aimer. L'élite des Français
Eſt l'exemple du monde, & vaut tous les Anglais.
De la Société les douceurs deſirées
Dans vingt Etats puiſſans ſont encore ignorées.
On les goûte à Paris; c'eſt le premier des Arts.
Peuple heureux! il naquit, il règne en vos remparts.

Je m'arrache en pleurant à ſon charmant empire;
Je retourne à ces Monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la Nature expire.
Je vous regretterais à la table des Dieux.

RÉPONSE.

QUAND la Ville & la Cour vous portent leur hommage
Quand un Peuple enchanté vous reçoit dans ſes bras;
Quand vous voyez devant vos pas
Le reſpect & l'amour peints ſur chaque viſage;
Quand des pleurs de tendreſſe échappés de nos yeux
Ont arroſé votre paſſage:
Vous voulez nous quitter; & vous fuyez ces lieux
Où l'on adore votre image!

Le Français, autrefois ſi léger, ſi volage,
Ceſſe de l'être en vous aimant.
Heureux légiſlateur de ce Peuple charmant,
Ainſi que ſes plaiſirs, ſes mœurs ſont votre ouvrage.

Oui, vous avez changé Paris;
Couronné, ſoixante ans, des mains de Melpomène,
Par vos Chef-d'œuvres ſur la Scène,
Vous avez, ſoixante ans, éclairé les eſprits.

De tous côtés la Gloire vous aſſiège;
Mais l'Amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits?
Maître de tous les cœurs, ah! reſtez à jamais
Au milieu d'un ſi beau cortège.

Les Welches d'autrefois ſont devenus Français.
Ces changemens ſont grands, mais c'eſt vous qui les faites.
Soyez témoin de vos Succès,
Et jouiſſez de vos Conquêtes.

VERS

Faits à Sellières, *ſur le Tombeau de M.* DE VOLTAIRE.

LE voilà ce grand Homme, accablé par la gloire!
Les Muſes ſont en pleurs; les beaux-Arts ſont en deuil.
Dans le Nord on élève un Temple à ſa mémoire;
Au fond de ces déſerts, il n'a pas un cercueil!

O Tombe que j'embraſſe! ô vénérable terre!
Terre qui ſous mes pas as paru treſſaillir,
Ouvre-toi. Que ne puis-je en mon ſein recueillir
Les reſtes précieux qu'enferme cette pierre!

Dans les lieux dont trente ans il a fait le bonheur,
Que ne puis-je emporter ſon génie & ſa cendre!
Privé de ces devoirs que je ne peux lui rendre,
Je vais les conſoler en y portant ſon cœur.

LE VOYAGEUR
ET L'HABITANT DE FERNEY,
Dialogue ſur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE *à* Ferney.

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-MOI l'aſyle touchant
Où devait repoſer la cendre de VOLTAIRE?

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en approchant.
Sa Tombe eſt ſous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Dans ce lieu ſolitaire!
Quoi? cet informe amas de cailloux entaſſés
Devait donc contenir ſa dépouille mortelle?

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empreſſés,
Quand ſa mémoire eſt éternelle,
Auraient lu ſon nom; c'eſt aſſez.

LE VOYAGEUR.

Comment le Possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de Lauriers entouré cet Asyle?

L'HABITANT.

VOLTAIRE, des Humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs suprêmes;
Et s'il était dans ce Tombeau,
Les Lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

A M. DE LA HARPE.

Après avoir lu son Éloge de VOLTAIRE.

PLUS grand qu'Homère & qu'Euripide,
Plus grand que l'Auteur de Cinna,
Celui que ta main dessina,
Fut long-tems ton maître & ton guide;
Mais héritier de ses crayons,
Tu l'es aussi de son génie;
Sa gloire a désarmé l'Envie,
Et t'a couvert de ses rayons.
D'une touche brillante & fière,
Tu sais le peindre, & l'égaler.
Tu consolerais de Voltaire,
Si l'on pouvait s'en consoler.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE M. DE LA HARPE.

L'AMOUR-PROPRE & votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme:
Sans doute on ſait flatter dans le ſacré Vallon;
Mais ce n'eſt pas toujours avec autant de charme.

Dans un piège ſi doux on ſe laiſſe attirer,
Votre ſtyle ſéduit l'oreille qu'il careſſe;
La louange eſt, dit-on, le nectar du Permeſſe,
Et vous ſavez le préparer.

Ma raiſon m'en défend; ſeule elle vous réſiſte:
Elle vous répond en deux mots:
Vous avez aimé le Héros,
Vous flattez le Panégyriſte.

Mais le Héros n'eſt plus: pour dernière faveur,
Le Ciel qui de ſes dons le fit dépoſitaire,
Le Ciel ne voulut à Voltaire
Refuſer rien qu'un ſucceſſeur.

Ce grand Homme en vos mains mit ſon ſeul héritage;
C'eſt l'objet adoré, digne de votre hommage,
Dont ſes ſoins paternels commençaient le bonheur;
Et vous jouiſſez de l'honneur
D'achever ſon plus bel ouvrage.

REQUÊTE

A M. NECKER, *Directeur-Général des Finances, pour les Habitans de* Ferney.

TOI, qui fais dans nos cœurs ranimer l'espérance;
Toi, qui rends aujourd'hui son crédit à la France,
Qui penses en Caton; qui, ferme en ton devoir,
Te conduis à la Cour sans crainte & sans espoir:
NECKER, permettras-tu que, de ces bords sauvages,
Où tes Concitoyens vivent heureux & sages,
Du sein de ces rochers, reste affreux du chaos,
Où le Rhône en grondant fait écumer ses flots,
Et d'où cent monts blanchis sur l'abîme de l'onde
Semblent montrer aux yeux les murailles du monde;
Deux mille Infortunés devenus orphelins,
Te parlent par ma voix, & te tendent les mains?

Moitié fils de Calvin, & moitié fils de Rome,
Leur sort, pour bienfaiteur, est d'avoir un grand Homme.
Un grand Homme le fut; son esprit créateur
Faisant de son Domaine un asyle au Malheur,
Assembla sous ses yeux les Arts en colonie.
C'est à toi d'achever l'œuvre de son génie;
A toi de consoler, d'affermir à jamais
Ce Peuple d'Artisans conquis par ses bienfaits.
La mort, l'affreuse mort l'enlève à cette rive,

Mais il vit dans ton cœur : entends ſa voix plaintive.
Il t'implore pour eux. L'ombre de ſes lauriers,
Tandis qu'il a vécu, couvrait leurs atteliers.
Privés de leur ſoutien, l'Etat devient leur père :
Rends-les heureux du bien que ta ſageſſe opère.
A force de bienfaits, montre-leur qu'il eſt doux
De vivre ſous un Roi qui ne vit que pour nous :
A force de bienfaits, attache à la Patrie
Leurs talens, leurs travaux, leur cœur, leur induſtrie.

COLBERT qui parmi nous appella les beaux-Arts ;
Colbert aurait ſur eux arrêté ſes regards.
Tous les ſoins à-la-fois occupaient ſa grande ame.
Le même eſprit te meut, le même amour t'enflamme :
Les enfans de l'Etat te ſont chers comme à lui :
Miniſtre & Citoyen, tu ſeras leur appui.
Souviens-toi que ta plume avec tant d'énergie
Nous a peint ſon eſprit, ſes vertus, ſon génie,
Que le tems de nos cœurs ne pourra l'effacer :
Qui le loua ſi bien, devait le remplacer.

La France lui dut tout : il ſera ton modèle.
Terray l'aimait pour lui ; tu l'aimeras pour elle.
Dès long-tems on t'a vu, nourri de ces leçons,
Te montrer hautement protecteur des moiſſons.
Tu défendis le Peuple ; & ce Peuple qui t'aime,
Eut du pain par juſtice, & non pas par ſyſtême :
Ton ſyſtême eſt celui de faire des heureux.

Qu'au Nord de l'Amérique un Deſpotiſme affreux
Seme le déſeſpoir, le meurtre, le carnage,
Ecraſe & foule aux pieds un Peuple libre & ſage:
Ces crimes, ces horreurs, hélas! ſont quelquefois
Les maux qu'ont fait germer les Miniſtres des Rois:
Mais qu'un Edit touchant dicté par la ſageſſe,
Arroſé dans nos mains de larmes de tendreſſe,
Nous montre le bonheur éclos ſur le Berry;
Comme un Dieu bienfaiſant ſon Auteur eſt chéri;
Et les Français pour lui n'ont qu'une voix qui crie,
Qui le bénit, l'admire, & qui le remercie.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

EST-IL un menſonge qui vaille
Le moindre trait de vérité!
En vrai Soldat, plein de gaîté,
Cléon racontait à Verſaille
Comme il eut un bras emporté,
Dans je ne ſais quelle bataille.
Un ſien neveu de s'attendrir:
Bon, dit Cléon! tu me ferais mourir!
Et pour un bras, je croirais que l'on raille.
CASTRIES n'a-t-il pas bravé de tels malheurs?
Il ſait comment les boulets nous les friſent.
Et SÉGUR! eſt-il donc de ces Prédicateurs
Qui ne font jamais ce qu'ils diſent?

LES ÉPOQUES.

LORSQUE Buffon, de la Nature,
Nous offre les tableaux divers,
Et fait à grands traits la peinture
Des Epoques de l'Univers;
Séduit par l'heureuſe magie,
Le brillant de ſon coloris,
Vingt fois j'ai relu ſes Ecrits;
Il en eſt une qu'il oublie.

C'eſt l'époque où tant de bons Rois,
Aſſis ſur les Trônes du monde,
Rendent à l'homme tous ſes droits,
Et dont la gloire ne ſe fonde
Que ſur les Arts & ſur les Loix:

Où tenant le Sceptre & la Lyre,
De ces Monarques le Neſtor,
Des Légions de ſon Empire,
Eſt moins le Roi que le Major:
Où tout-puiſſant, pour être juſte,
De ſon Pays il eſt encor,
Le Virgile ainſi que l'Auguſte.

Juſques dans le Nord étonné,
Le Génie a porté ſa flamme,

CATHERINE a donné ſon ame
Au Corps que Pierre avait créé.
Un autre Guſtave ſait être
De ſon pouvoir l'unique auteur;
De ſon Peuple il devient le maître,
Le Père & le Légiſlateur.

Et celui qu'à bon droit on nomme,
Le Marc-Aurèle des Germains,
A préféré le titre d'homme,
Au nom de Maître des humains.
Lorſque devant une Couronne,
La Vérité veut ſe cacher,
Il l'appelle près de ſon Trône,
Et lui-même va la chercher.

La France voit ſa jeune Reine,
Par les nœuds d'un Hymen chéri,
Mêler au ſang du Grand HENRI,
Le ſang d'Autriche & de Lorraine;
Dans un Fils objet de nos vœux,
Et dont nos cœurs ſuivront les traces,
Perpétuer pour nos neveux
Toute la ſplendeur des trois Races;
Et cacher ces noms glorieux
Sous le voile charmant des Graces.

Le Patron de la Liberté,
LOUIS, vengeur de l'Atlantide,

Contre un oppresseur irrité,
Prête sa force & son Egide;
Dans un âge si redouté,
Jouit d'une gloire si pure.
Le pouvoir de la Royauté,
Dans ses mains devient la mesure
Du bonheur de l'Humanité:
Voilà pour la Postérité,
Les Epoques de la Nature.

A Mademoiselle DE***, *le premier jour de Janvier.*

NOUVEL An, jour bien ennuyeux
Quand on fait sa cour d'étiquette;
Nouvel An, jour bien précieux
Lorsque c'est à vous qu'elle est faite.

Des dons de la Fortune, & de dix-huit printems,
Votre naissance est embellie.
Vous avez tous les agrémens
Qui font naître & mourir l'Envie,
Esprit, Beauté, Graces, Talens.

En naissant, vous fûtes lotie
De tous les biens, profitez-en.
D'autres Etrennes sont d'un an;
Mais les vôtres sont pour la vie.

A Miſs GORING.

ETRE belle, inſtruite & modeſte,
Connaître ſes devoirs, oublier tous ſes droits;
Avoir une grace céleſte,
Et des talens juſques au bout des doigts:

Lire Milton, & le Taſſe, & Voltaire,
Et puis y joindre le bonheur
D'être Anglaiſe & fille d'un Père
Vrai Philoſophe, homme d'honneur:

De tout ce qu'on admire, on reſpecte & l'on aime,
Offrir, à quatorze ans, l'aſſemblage étonnant:
Ce qui paraiſſait un problême,
Ceſſe de l'être en vous voyant.

A Monſeigneur le Prince DE CONDÉ, *créé* COLONEL-GÉNÉRAL *de l'Infanterie Françaiſe & Etrangère.*

NOS Soldats aujourd'hui ne ſont qu'un bataillon;
C'eſt le Fils des Héros, c'eſt CONDÉ qui les mène.
On ſe plaît à voir un BOURBON
Qui, bravant les dangers où la valeur entraîne,
Sait commander comme Turenne,
Et qui ſe bat comme Crillon.

VERS

A M. le Marquis DE VILLETTE, *sur la naissance de sa première Fille, le* 13 *Juin* 1781.

TOI qui, de Tibulle, toujours
As, de si près, suivi les traces;
Enfant gâté par les Amours,
Par les Muses, & par les Graces:

Toi qui pourrais t'énorgueillir
Des heureux dons de Polymnie,
Et fuis les lauriers du Génie
Pour la peine de les cueillir:

Epoux, des époux le modèle,
Tu vas changer de volupté,
Et, dans ta carrière nouvelle,
Joindre, au plaisir d'être fidèle,
Celui de la Paternité.

BELLE ET BONNE, en devenant mère,
Voit son bonheur se confirmer.
Elle te donne une Héritière;
C'est un présent que l'Art de plaire
Fait, en ce jour, à l'Art d'aimer.

Par M. GUYÉTAND.

STANCES

A ma Femme.

LE char qu'attelent les Heures
A, dans ſon rapide cours,
Du Dieu qui préſide aux Jours,
Atteint les douze demeures;

Depuis que l'aveugle Sort
Frappait ta fille chérie,
Faible aurore évanouie
Dans les ombres de la Mort.

L'Aquilon, dans ſa furie,
Arrache un tendre bouton,
L'eſpoir du riant vallon;
Et la Roſe en eſt flétrie.

Ainſi nous voyons pâlir
Le doux éclat de tes charmes.
Tu vas les enſevelir
Dans la triſteſſe & les larmes.

Tel, de ſon azur tremblant,
Dans un ciel couvert d'orage,
Un rayon faible & mourant
Colore un ſombre nuage.

L'Amour préparait des fleurs
Pour ta couche nuptiale ;
Et l'Aurore matinale
La trouve humide de pleurs.

Tu marchais environnée
Des Ris, des folâtres Jeux ;
Et leur troupe abandonnée
N'ofe paraître à tes yeux.

Les accords de Polymnie
Fatiguent ton cœur bleffé.
Ton efprit même eft laffé
Du fel piquant de Thalie.

Si l'impitoyable Hiver
A, des antres de Scythie,
Etendu fa main de fer
Sur la Nature engourdie ;

Bientôt les douces chaleurs
Fléchiront fa tyrannie,
Zéphire offrira des fleurs
A Cybelle rajeunie.

Si le Chaffeur inhumain
Brife la tendre couvée
Qui repofait fous le fein
De Philomèle éplorée ;

Dans ses douloureux regrets,
Cette mère inconsolable
Fait retentir les forêts
De son accent lamentable:

Mais, le Printems de retour,
Philomèle est sous l'ombrage;
Et l'écho de ce bocage
Redira des chants d'amour.

VERS

Ecrits au bas du Portrait gravé du PRINCE-ROYAL *de Prusse.*

DU Neveu de Titus, du Neveu d'Alexandre,
Voici le parfait médaillon;
Et le Burin a su nous rendre
Mars sous les traits d'un Apollon.

VERS

Pour être mis au bas du Portrait de M. CHARLES.

DE l'Océan des Airs, brillant Navigateur,
CHARLES, par ses succès, a désarmé l'Envie,
Et sait encor, par un style enchanteur,
Joindre la Plume aux aîles du Génie.

A M. DE VILLETTE, *fur le jugement févère qu'il avait porté d'un* Recueil de Poéfies.

OUI je devais, pour mon honneur,
Cacher ces lambeaux littéraires:
Dans des Tablettes folitaires,
Je devais me borner à répandre mon cœur;
Et je fens qu'il eft fou de rifquer fon bonheur
Sur des chances épiftolaires.

Si cependant on était sûr
D'amener les dez favorables;
Si comme vous, Marquis, d'un crayon auffi pur,
On colorait des vers aimables;
Si comme vous, dans un petit Livret,
D'un format Anacréontique,
Du Pinde atteignant le fommet,
On méritait le fiége Académique;
Si comme vous, en fe jouant,
Lutinant le plaifir, fouriant à la gloire,
On fe trouvait, en fe divertiffant,
Dans le chemin qui mène au Temple de mémoire:
Alors pour fe produire, on aurait fes raifons:
Mais l'excufe n'eft pas commune;
Vous en avez mille au lieu d'une;
Et fi dans vos écrits, vous donnez des leçons,
Vous entendre eft encore une bonne fortune.

Ainsi vous ignorez tous les désagrémens
Qu'on rencontre en faisant la cour aux neuf Pucelles,
Et vous êtes comme ces gens
Qui n'ont point trouvé de cruelles.

Pour moi qui de rimer eus la démangeaison
Qu'avait ce fameux l'Empirée
Dont parle le joyeux Piron;
Qui, dès mes jeunes ans, arborai la livrée
Des Valets-de-pied d'Apollon;
Moi dont la Muse séparée
Des Rimailleurs de l'Hélicon,
Et casanière, & retirée,
Préluda sans prétention;
J'espérais avoir le pardon
D'une faute presqu'ignorée.

Mais vous avez réveillé durement
Ma Muse par vous fustigée
Qui s'endormait en me dictant
Une chanson trop négligée.

J'honore vos talens; traître, vous le savez:
Qu'ai-je donc fait qui vous irrite?
Non, je ne dois pas être à vos yeux sans mérite:
Je sens celui que vous avez.
Ainsi j'ai du moins l'avantage,
Lorsque vous me mordez impitoyablement
De rendre justice au talent

Que, dans votre Volume, on trouve à chaque page.
Mais fallait-il en faire usage
Pour me tancer si vertement,
Moi, l'Auteur d'un petit Ouvrage?
C'est l'aigle qui d'en haut descend, avant l'orage,
Pour étrangler un pigeon innocent.

Dans ses Feuilles judicieuses,
L'Aristarque du peuple Auteur,
M'a bien voulu faire l'honneur
De m'accorder quelques lignes flatteuses;
Je surnageais sur le fleuve fatal,
Et j'échappais au ridicule:
Mais quand je suis loué par Juvénal,
Je suis rudoyé par Tibulle.

Par *M. le Comte* DE TILLY.

RÉPONSE.

QUE de charmantes ironies!
Qu'ai-je fait pour les mériter?
Avec l'art des Coquetteries
Vous savez bien les apprêter.

Ai-je eu la coupable malice
De vous causer un déplaisir;
Moi qui goûtais avec délice
Le fruit de votre heureux loisir?

Le dépit monta votre Lyre ;
La colère vous fait honneur :
Et ces vers qu'elle vous inſpire,
Sont au profit de mon Lecteur.

Votre vengeance a tous les charmes
Du bel-Eſprit & du bon cœur.
Sans peine je vous rends les armes ;
Et j'embraſſe en vous mon vainqueur.

Vous m'ajournez ſur le Parnaſſe ;
Mais, j'oſerais le ſoupçonner,
C'eſt pour montrer la bonne grace
Que vous avez à pardonner.

Soldat du Pinde & de Cythère,
J'y paraiſſais au dernier rang :
Je faiſais la petite-guerre ;
Je ne ſuis plus que Vétéran.

Amant fortuné que vous êtes
Et des Graces & des neuf-Sœurs,
Elles écoutent mes fleurettes,
Et vous accordent leurs faveurs.

Pour moi cette gloire eſt un ſonge :
Mais vous êtes prédeſtiné ;
Et c'eſt à vous qu'il eſt donné
De réaliſer un menſonge.

MA CONVALESCENCE.

ENFIN je renais à la vie
Par les ſoins conſolans que je reçois de vous,
Vous fidèle moitié d'un trop volage époux;
Mais dont le cœur vous a toujours ſuivie.
J'ai vu votre eſprit alarmé :
Les pleurs du ſentiment baignaient votre viſage;
Le ſentiment m'a ranimé.
Ah! malgré la Richeſſe & ſon rare avantage,
Il n'eſt point de bonheur pour qui n'eſt pas aimé.
C'eſt par vous & pour vous qu'aujourd'hui je reſpire.
Long-tems pour le plaiſir j'ai pris l'illuſion :
Mais le voile, à mes yeux, pour jamais ſe déchire;
Et je vous fais honneur de ma converſion.

Vous tenez, en vos bras, notre Fille chérie,
Ce jeune & frêle Rejeton;
Comme une Roſe épanouie
Ombrage ſon tendre Bouton.
Si, quelque jour, le Ciel proſpère
Lui garde un Deſtin fortuné;
Qu'à ſoi-même toujours ſévère,
Contente d'avoir pardonné,
Elle ait ce charmant caractère
Que la Nature a deſſiné
Sur le viſage de ſa Mère;
Et les Dieux m'auront tout donné.

A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur la première Édition de ſes* Œuvres.

JE l'ai lu, ce Recueil charmant
Dont l'Amitié me gratifie.
Par-tout j'y reconnais l'Amant
Et le Chantre heureux de Délie.
Sa molleſſe avec ſon génie
Y ſemblent inſpirer vos chants;
Et ſuivant de ſi près ſes traces,
Vous nous offrez, dans vos beaux ans,
Alcibiade par les graces,
Et Tibulle par les Talens.
Pourſuivez la double carrière
Et des Muſes & des Amours.
Loin de vous, laiſſez en arrière
Tous ces Rivaux féconds & lourds
Dont le volumineux bagage
Arrête la rapidité :
C'eſt avec petit équipage,
Qu'on vole à l'Immortalité.
Comme Chaulieu, malgré l'Envie,
Modèle de nos Beaux-Eſprits,
Par votre Œuvre courte & polie,
Vous avez remporté le prix,
Sans paſſer par l'Académie.

Par M. ARTAUD.

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Sur les Honneurs qu'elle rend à la mémoire de M. DE VOLTAIRE.

AINSI, quand les Traités, ainſi quand ton Armée
Ont, au gré de tes vœux, briſé, de la Crimée,
Le joug aviliſſant;
Quand ton Aigle, au Boſphore, a montré ta Puiſſance;
Et, juſques dans Byſance,
Fait pâlir le Croiſſant:

Quand, de l'Eſt, au Couchant; du Midi, juſqu'à l'Ourſe;
Le Commerce & les Arts, ouvrant une autre ſource
Au Bonheur des Humains;
Tes Vaiſſeaux, en cent lieux, répandus ſur les ondes,
Apprennent aux deux Mondes
A ſe donner les mains:

Et quand, de tes Sujets à la fois occupée,
Tu joins l'Olive au Sceptre, & le Code à l'Epée,
Et l'Exemple à la Loi;
Et vois également, dans la Paix & la Guerre,
Les Trônes de la Terre
S'abaiſſer devant toi:

O Fille de Ninus! véritable Héroïne;
O toi, nouvelle Aſtrée! Auguſte CATHERINE,
Dont l'Empire eſt chéri!
Toi, dont le Règne heureux & dont le nom rappelle
Titus & Marc-Aurèle,
Et le dernier Henri!

Tu veux donc partager les rayons de ta gloire,
Et fonder, de tes mains, un Temple à la mémoire
Du plus grand des Mortels!
Tu veux que, chez les Morts, ſon ombre conſolée,
Au lieu d'un Mauſolée,
Reçoive des Autels!

Des Tyrans qui du Peuple ont été les ſangſues,
Trop ſouvent honorés, du poids de leurs Statues,
Ont chargé l'Univers;
Hélas! & des Français le Sophocle & l'Homère
N'obtient pas une bière,
Au fond de nos déſerts!

Il n'eſt plus. Mais ſon ame a paſſé dans ton ame;
Son ombre, en ton Palais, va du feu qui t'enflamme,
Embraſer tous les Czars.
Ses Livres, ſes Compas, ſes Crayons & ſa Lyre,
Au ſein de ton Empire,
Vont porter les Beaux-Arts.

Sur le front de l'Europe, on verra ſon Image,
En faveur des Humains, invoquer d'âge en âge
La Juſtice & les Loix:
On verra ſes Ecrits, on verra ſon Génie,
Montrer à la Ruſſie,
Le modèle des Rois.

Il a dit: » Conquérans, vous déſolez la Terre:
» Vos Soldats ſont armés des flèches du Tonnerre,
» Vos Etats ravagés:
» Frémiſſez. L'Eternel vous fit ce que nous ſommes.
» Vos Sujets ſont des hommes;
» Et vous les égorgez!

» Mortels, vous qui tenez le glaive & la balance,
» Vous pouvez, d'un ſeul mot, ſur un Etre qui penſe,
» Appeller le trépas:
» Mais tremblez. Entendez, en jugeant le coupable,
» La voix épouvantable
» Du malheureux Calas.

» Et vous, Perſécuteurs, dont le bras fanatique,
» Pour de vains argumens, dans un cœur hérétique,
» Plonge un fer aſſaſſin;
» Pleurez l'horrible nuit où la même Furie
» Déchira ma Patrie
» Et lui perça le ſein. «

Il cita devant lui les Héros de l'Hiſtoire;
Pâles devant ſa plume, ils ont vu de leur gloire
Le phantôme abattu.
Armé de l'Eloquence & d'un courroux ſublime,
Il pourſuivit le Crime;
Il vengea la Vertu.

Couronné par la France, & Maître du Théâtre
Où la Ville, & la Cour, & le Peuple idolâtre
Applaudit à-la-fois,
L'Humanité, par lui, les Mœurs ſont ſur la Scène;
Les Jeux de Melpomène
Sont l'Ecole des Rois.

Sa penſée a, de l'Homme, étendu la penſée;
Sa main a, ſoixante ans, porté le Caducée
Et le Sceptre des Arts;
Et ſoixante ans couvert des lauriers du Génie,
Son front a, de l'Envie,
Abaiſſé les regards.

Il a fait des heureux. Ses bienfaits en ſilence,
Du Pauvre, dans Ferney, conſolaient l'indigence;
On le pleure aujourd'hui:
La Gloire l'a reçu. Ses clartés immortelles,
Et ſes brillantes aîles
Se repoſent ſur lui.

FIN.

TABLE.

LETTRES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

Fin de la Table.

